

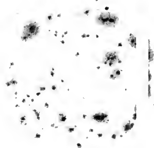


ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU.

TOME NEUVIEME.



ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

PAR J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE.

Sanabilibus ægrotamus malis; ipsaque nos in rectum genitos natura, si emendari velimus, juvat.

Sen. de irâ, L. II. c. 13.

TOME NEUVIEME.





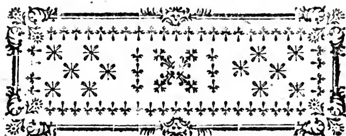


A AMSTERDAM,

Chez MARC-MICHEL REY.

M. DCC. LXXIII.





ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.



LIVRE TROISIEME.

QUOIQUE jusqu'à l'adolescence tout le cours de la vie soit un temps de foiblesse, il est un point dans la durée de ce premier âge, où le progrès des forces ayant passé celui des besoins, l'animal croissant, encore absolument foible, devient fort par relation. Ses besoins n'étant pas tous développés, ses forces actuelles sont plus que suffisantes pour pourvoir à ceux qu'il a. Comme homme, il seroit très-foible ; comme enfant, il est très-fort.

D'où vient la foiblesse de l'Homme ? De l'inégalité qui se trouve entre sa force & ses désirs. Ce sont nos passions qui nous rendent foibles, parce qu'il faudroit, pour les contenter, plus de force que ne nous en donna la Nature. Diminuez donc les desirs,

c'eſt comme ſi vous augmentiez les forces ; celui qui peut plus qu'il ne déſire en a de reſte ; il eſt certainement un être très-fort. Voilà le troiſieme état de l'enfance, & celui dont j'ai maintenant à parler. Je continue à l'appeller enfance, faute de terme propre à l'exprimer ; car cet âge approche de l'adoleſcence, ſans être encore celui de la puberté.

A douze ou treize ans les forces de l'enfant ſe développent bien plus rapidement que ſes beſoins. Le plus violent, le plus terrible, ne s'eſt pas encore fait ſentir à lui : l'organe même en reſte dans l'imperfection, & ſemble, pour en ſortir, attendre que ſa volonté l'y force. Peu ſenſible aux injures de l'air & des ſaiſons, ſa chaleur naiſſante lui tient lieu d'habit, ſon appétit lui tient lieu d'aſſaiſonnement ; tout ce qui peut nourrir eſt bon à ſon âge : s'il a ſommeil, il s'étend ſur la terre, & dort ; il ſe voit par-tout entouré de tout ce qui lui eſt néceſſaire ; aucun beſoin imaginaire ne le tourmente ; l'opinion ne peut rien ſur lui ; ſes déſirs ne vont pas plus loin que ſes bras : non ſeulement il peut ſe ſuffire à lui-même, il a de la force au delà de ce qu'il lui en faut ; c'eſt le ſeul temps de ſa vie où il ſera dans ce cas.

Je preſſens l'objection. L'on ne dira pas que l'enfant a plus de beſoins que je ne lui en donne : mais on niera qu'il ait la force que je lui attribue : on ne ſongera pas que je parle de mon Éleve, non de ces poupées ambulantes qui voyagent d'une chambre à l'autre, qui labourent dans une caiſſe, & portent des fardeaux de carton. L'on me dira que la force virile ne ſe manifeſte qu'avec la virilité ; que les eſprits vitaux, élaborés dans les vaiſſeaux convenables, & répandus dans tout le corps, peuvent

ſeuls donner aux muſcles la conſiſtance, l'activité, le ton, le reſſort, d'où réſulte une véritable force. Voilà la philoſophie du cabinet ; mais moi j'en appelle à l'expérience. Je vois dans vos campagnes de grands garçons labourer, biner, tenir la charrue, charger un tonneau de vin, mener la voiture tout comme leur pere ; on les prendroit pour des hommes, ſi le ſon de leur voix ne les trahiſſoit pas. Dans nos Villes même, de jeunes ouvriers forgerons, taillandiers, maréchaux, ſont preſque auſſi robuſtes que les maîtres, & ne ſeroient guere moins adroits, ſi on les eût exercés à temps. S'il y a de la différence, & je conviens qu'il y en a, elle eſt beaucoup moindre, je le répete, que celle des déſirs fougueux d'un homme aux déſirs bornés d'un enfant ; d'ailleurs il n'eſt pas ici queſtion ſeulement de forces phyſiques, mais ſur-tout de la force & de la capacité de l'eſprit qui les ſupplée ou qui les dirige.

Cet intervalle, où l'individu peut plus qu'il ne déſire, bien qu'il ne ſoit pas le temps de ſa plus grande force abſolue, eſt, comme je l'ai dit, celui de ſa plus grande force relative. Il eſt le temps le plus précieux de la vie, temps, qui ne vient qu'une ſeule fois, temps très-court, & d'autant plus court, comme on verra dans la ſuite, qu'il lui importe plus de le bien employer.

Que fera t-il donc de cet excédant de facultés & de forces qu'il a de trop à préſent, & qui lui manquera dans un autre âge ? Il tâchera de l'employer à des ſoins qui lui puiſſent profiter au beſoin ; il jetera, pour ainſi dire, dans l'avenir le ſuperflu de ſon être actuel. L'enfant robuſte fera des proviſions pour l'homme foible ; mais il n'établira ſes magaſins, ni dans des coffres qu'on peut lui voler, ni

dans des granges qui lui sont étrangeres ; pour s'approprier véritablement son acquis, c'est dans ses bras, dans sa tête, c'est dans lui qu'il le logera. Voici donc le temps des travaux, des instructions, des études : & remarquez que ce n'est pas moi qui fais arbitrairement ce choix ; c'est la Nature elle-même qui l'indique.

L'intelligence humaine a ses bornes ; & non seulement un homme ne peut pas tout savoir, il ne peut pas même savoir en entier le peu que savent les autres hommes. Puisque la contradictoire de chaque proposition fausse est une verité, le nombre des vérités est inépuisable comme celui des erreurs. Il y a donc un choix dans les choses qu'on doit enseigner, ainsi que dans le temps propre à les apprendre. Des connoissances qui sont à notre portée, les unes sont fausses, les autres sont inutiles, les autres servent à nourrir l'orgueil de celui qui les a. Le petit nombre de celles qui contribuent réellement à notre bien-être, est seul digne des recherches d'un homme sage, & par conséquent d'un enfant qu'on veut rendre tel. Il ne s'agit point de savoir ce qui est, mais seulement ce qui est utile.

De ce petit nombre, il faut ôter encore ici les vérités qui demandent, pour être comprises, un entendement déjà tout formé ; celles qui supposent la connoissance des rapports de l'homme, qu'un enfant ne peut acquérir ; celles qui, bien que vraies en elles-mêmes, disposent une ame inexpérimentée à penser faux sur d'autres sujets.

Nous voilà réduits à un bien petit cercle, relativement à l'existence des choses ; mais que ce cercle forme encore une sphere immense pour la mesure de l'esprit d'un enfant ! Ténebres de l'entendement

humain, quelle main téméraire oſa toucher à votre voile ? Que d'abymes je vois creuſer par nos vaines ſciences autour de ce jeune infortuné ! O toi qui vas le conduire dans ces périlleux ſentiers, & tirer devant ſes yeux le rideau ſacré de la Nature, tremble. Aſſure-toi bien premiérement de ſa tête & de la tienne; crains qu'elle ne tourne à l'un ou à l'autre, & peut être à tous les deux. Crains l'attrait ſpécieux du menſonge, & les vapeurs enivrantes de l'orgueil. Souviens-toi, ſouviens-toi ſans ceſſe que l'ignorance n'a jamais fait de mal, que l'erreur ſeule eſt funeſte, & qu'on ne s'égare point parce qu'on ne ſait pas, mais parce qu'on croit ſavoir.

Ses progres dans la Géométrie vous pourroient ſervir d'épreuve & de meſure certaine pour le développement de ſon intelligence ; mais ſi-tôt qu'il peut diſcerner ce qui eſt utile & ce qui ne l'eſt pas, il importe d'uſer de beaucoup de ménagement & d'art, pour l'amener aux études ſpéculatives. Voulez-vous, par exemple, qu'il cherche une moyenne proportionnelle entre deux lignes? Commencez par faire en ſorte qu'il ait beſoin de faire trouver un quarré égal à un rectangle donné : s'il s'agiſſoit de deux moyennes proportionnelles, il faudroit d'abord lui rendre le problême de la duplication du cube intéreſſant, &c. Voyez comment nous approchons par degrés des notions morales qui diſtinguent le bien & le mal ! Juſqu'ici nous n'avons connu de loi que celle de la néceſſité : maintenant nous avons égard à ce qui eſt utile ; nous arriverons bientôt à ce qui eſt convenable & bon.

Le même inſtinct anime les diverſes facultés de l'homme. A l'activité du corps qui cherche à ſe développer, ſuccede l'activité de l'eſprit qui cher-

che à s'instruire. D'abord les enfans ne sont que remuans : ensuite ils sont curieux, & cette curiosité bien dirigée est le mobile de l'âge où nous voilà parvenus. Distinguons toujours les penchans qui viennent de la Nature, de ceux qui viennent de l'opinion. Il est une ardeur de savoir, qui n'est fondée que sur le désir d'être estimé savant ; il en est une autre qui naît d'une curiosité naturelle à l'homme, pour tout ce qui peut l'intéresser de près ou de loin. Le désir inné du bien-être, & l'impossibilité de contenter pleinement ce désir, lui fait rechercher sans cesse de nouveaux moyens d'y contribuer. Tel est le premier principe de la curiosité, principe naturel au cœur humain, mais dont le développement ne se fait qu'en proportion de nos passions & de nos lumieres. Supposez un Philosophe relégué dans une île déserte avec des instrumens & des livres, sûr d'y passer seul le reste de ses jours, il ne s'embarrassera plus guere du systême du monde, des loix de l'attraction, du calcul différenciel : il n'ouvrira peut-être de sa vie un seul livre ; mais jamais il ne s'abstiendra de visiter son île jusqu'au dernier recoin, quelque grande qu'elle puisse être. Rejetons donc encore de nos premieres études les connoissances dont le goût n'est point naturel à l'homme, & bornons-nous à celles que l'instinct nous porte à chercher.

L'île du genre humain, c'est la terre : l'objet le plus frappant pour nos yeux, c'est le soleil. Si-tôt que nous commençons à nous éloigner de nous, nos premieres observations doivent tomber sur l'une & sur l'autre : aussi la Philosophie de presque tous les peuples sauvages roule-t elle uniquement sur d'imaginaires divisions de la terre & sur la divinité du soleil.

Quel écart! dira-t-on peut-être. Tout à l'heure nous n'étions occupés que de ce qui nous touche, de ce qui nous entoure immédiatement : tout-à-coup nous voilà parcourant le globe, & sautant aux extrémités de l'Univers. Cet écart est l'effet du progrès de nos forces & de la pente de notre esprit. Dans l'état de foiblesse & d'insuffisance, le soin de nous conserver nous concentre au dedans de nous; dans l'état de puissance & de force, le désir d'étendre notre être nous porte au delà, & nous fait élancer aussi loin qu'il nous est possible : mais comme le monde intellectuel nous est encore inconnu, notre pensée ne va pas plus loin que nos yeux, & notre entendement ne s'étend qu'avec l'espace qu'il mesure.

Transformons nos sensations en idées, mais ne sautons pas tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels. C'est par les premiers que nous devons arriver aux autres. Dans les premieres opérations de l'esprit, que les sens soient toujours ses guides Point d'autre livre que le monde, point d'autre instruction que les faits. L'enfant qui lit ne pense pas, il ne fait que lire; il ne s'instruit pas, il apprend des mots.

Rendez votre Eleve attentif aux phénomenes de la nature, bientôt vous le rendrez curieux; mais pour nourrir sa curiosité, ne vous pressez jamais de la satisfaire. Mettez les questions à sa portée, & laissez-les lui résoudre. Qu'il ne sache rien, parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même : qu'il n'apprenne pas la science; qu'il l'invente. Si jamais vous substituez dans son esprit l'autorité à la raison, il ne raisonnera plus, il ne sera plus que le jouet de l'opinion des autres.

Vous voulez apprendre la Géographie à cet enfant, & vous lui allez chercher des globes, des spheres, des cartes : que de machines ! Pourquoi toutes ces représentations ? Que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il sache au moins de quoi vous lui parlez.

Une belle soirée, on va se promener dans un lieu favorable, où l'horizon bien découvert laisse voir à plein le soleil couchant; & l'on observe les objets qui rendent reconnoissable le lieu de son coucher. Le lendemain, pour respirer le frais, on retourne au même lieu avant que le soleil se leve. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paroît tout en flammes; à leur eclat on attend l'astre long-temps avant qu'il se montre, à chaque instant on croit le voir paroître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, & remplit aussitôt tout l'espace; le voile des ténebres s'efface & tombe. L'homme reconnoît son séjour, & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant rézeau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumiere & les couleurs. Les oiseaux en chœurs se réunissent & saluent de concert le pere de la vie; en ce moment, pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, foible encore, est plus lent & plus doux que dans le reste de la journée; il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'ame. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand,

si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang froid.

Plein de l'enthousiasme qu'il éprouve, le maitre veut le communiquer à l'enfant, il croit l'émouvoir, en le rendant attentif aux sensations dont il est ému lui-même. Pure bêtise ! C'est dans le cœur de l'homme qu'est la vie du spectacle de la Nature ; pour le voir, il faut le sentir. L'enfant apperçoit les objets, mais il ne peut appercevoir les rapports qui les lient, il ne peut entendre la douce harmonie de leur concert. Il faut une expérience qu'il n'a point acquise, il faut des sentimens qu'il n'a point éprouvés, pour sentir l'impression composée qui résulte à la fois de toutes ses sensations. S'il n'a long-temps parcouru des plaines arides, si des sables ardens n'ont brûlé ses pieds, si la réverbération suffoquante des rochers frappés du soleil ne l'oppressa jamais, comment goûtera-t-il l'air frais d'une belle matinée ? Comment le parfum des fleurs, le charme de la verdure, l'humide vapeur de la rosée, le marcher mol & doux sur la pelouse, enchanteront-ils ses sens ? Comment le chant des oiseaux lui causera-t-il une émotion voluptueuse, si les accens de l'amour & du plaisir lui sont encore inconnus ? Avec quels transports verra-t il naître une si belle journée, si son imagination ne sait pas lui peindre ceux dont on peut la remplir ? Enfin comment s'attendrira-t-il sur la beauté du spectacle de la Nature, s'il ignore quelle main prit soin de l'orner ?

Ne tenez point à l'enfant des discours qu'il ne peut entendre. Point de description, point d'éloquence, point de figures, point de poésie. Il n'est pas maintenant question de sentiment ni de goût. Continuez d'être clair, simple & froid : le temps ne

viendra que trop tôt de prendre un autre langage.

Elevé dans l'esprit de nos maximes, accoutumé à tirer tous ses instrumens de lui-même, & à ne recourir jamais à autrui qu'après avoir reconnu son insuffisance; à chaque nouvel objet qu'il voit, il l'examine long-temps sans rien dire : il est pensif & non questionneur. Contentez-vous donc de lui présenter à propos les objets; puis quand vous verrez sa curiosité suffisamment occupée, faites-lui quelque question laconique qui le mette sur la voie de la résoudre.

Dans cette occasion, après avoir contemplé avec lui le soleil levant, après lui avoir fait remarquer du même côté les montagnes & les autres objets voisins, après l'avoir laissé causer là-dessus tout à son aise, gardez quelques momens le silence comme un homme qui rêve, & puis vous lui direz : je songe qu'hier au soir le Soleil s'est couché là, & qu'il s'est levé là ce matin; comment cela se peut-il faire? N'ajoutez rien de plus : s'il vous fait des questions, n'y repondez point, parlez d'autre chose; laissez-le à lui-même, & soyez sûr qu'il y pensera.

Pour qu'un enfant s'accoutume à être attentif, & qu'il soit bien frappé de quelque vérité sensible, il faut qu'elle lui donne quelques jours d'inquiétude avant de la découvrir. S'il ne conçoit pas assez celle-ci de cette maniere, il y a moyen de la lui rendre plus sensible encore, & ce moyen, c'est de retourner la question. S'il ne sait pas comment le Soleil parvient de son coucher à son lever, il sait au moins comment il parvient de son lever à son coucher; ses yeux seuls le lui apprennent. Eclair-

ciſſez donc la premiere queſtion par l'autre : ou votre Eleve eſt abſolument ſtupide, ou l'analogie eſt trop claire pour lui pouvoir échapper. Voilà ſa premiere leçon de coſmographie.

Comme nous procédons toujours lentement d'idée ſenſible en idée ſenſible, que nous nous familiariſons long-temps avec la même avant de paſſer à une autre, & qu'enfin nous ne forçons jamais notre Eleve d'être attentif, il y a loin de cette premiere leçon à la connoiſſance du cours du Soleil & de la figure de la terre : mais comme tous les mouvemens apparens des corps céleſtes tiennent au même principe, & que la premiere obſervation mene à toutes les autres, il faut moins d'effort, quoiqu'il faille plus de temps, pour arriver d'une révolution diurne au calcul des éclipſes, que pour bien comprendre le jour & la nuit.

Puiſque le ſoleil tourne autour du monde, il décrit un cercle, & tout cercle doit avoir un centre, nous ſavons déjà cela. Ce centre ne ſauroit ſe voir; car il eſt au cœur de la terre : mais on peut ſur la ſurface marquer deux points qui lui correſpondent. Une broche paſſant par les trois points, & prolongée juſqu'au ciel de part & d'autre, ſera l'axe du monde & du mouvement journalier du Soleil. Un toton rond, tournant ſur ſa pointe, repréſente le ciel tournant ſur ſon axe, les deux pointes du toton ſont les deux poles : l'enfant ſera fort aiſe d'en connoître un ; je le lui montre à la queue de la petite ourſe. Voilà de l'amuſement pour la nuit : peu-à-peu l'on ſe familiariſe avec les étoiles ; & de là naît le premier goût de connoître les planetes, & d'obſerver les conſtellations.

Nous avons vu lever le ſoleil à la ſaint Jean,

nous l'allons voir aussi le er à Noël, ou quelqu'autre beau jour d'Hiver : car on sait que nous ne sommes pas paresseux; & que nous nous faisons un jeu de braver le froid. J'ai soin de faire cette seconde observation dans le même lieu où nous avons fait la premiere, & moyennant quelque adresse pour préparer la remarque, l'un ou l'autre ne manquera pas de s'écrier : Oh, oh, voilà qui est plaisant! le soleil ne se leve plus à la même place ! ici sont nos anciens renseignemens, & à présent il s'est levé là, &c. Il y a donc un orient d'Été, & un orient d'Hiver, &c..... Jeune maître, vous voilà sur la voie. Ces exemples vous doivent suffire pour enseigner très-clairement la sphere, en prenant le monde pour le monde, & le soleil pour le soleil.

En général ne substituez jamais le signe à la chose, que quand il vous est impossible de la montrer. Car le signe absorbe l'attention de l'enfant, & lui fait oublier la chose représentée.

La sphere armillaire me paroît une machine mal-composée, & exécutée dans de mauvaises proportions. Cette confusion de cercles, & les bizarres figures qu'on y marque, lui donnent un air de grimoire qui effarouche l'esprit des enfans. La terre est trop petite, les cercles sont trop grands, trop nombreux ; quelques-uns, comme les colures, sont parfaitement inutiles : chaque cercle est plus large que la terre, l'épaisseur du carton leur donne un air de solidité qui les fait prendre pour des masses circulaires réellement existantes, & quand vous dites à l'enfant que ces cercles sont imaginaires, il ne sait ce qu'il voit, il n'entend plus rien.

Nous ne savons jamais nous mettre à la place des enfans, nous n'entrons pas dans leurs idées, nous

leur prêtons les nôtres, & suivant toujours nos propres raisonnemens, avec des chaînes de vérités nous n'entassons qu'extravagances & qu'erreurs dans leur tête.

On dispute sur le choix de l'analyse ou de la synthese, pour étudier les sciences. Il n'est pas toujours besoin de choisir Quelquefois on peut résoudre & composer dans les mêmes recherches, & guider l'enfant par la méthode enseignante, lorsqu'il croit ne faire qu'analyser. Alors, en employant en même temps l'une & l'autre, elles se serviroient mutuellement de preuves. Partant à la fois des deux points opposés, sans penser faire la même route, il seroit tout surpris de se rencontrer, & cette surprise ne pourroit qu'être fort agréable. Je voudrois, par exemple, prendre la Géographie par ses deux termes, & joindre à l'étude des révolutions du globe la mesure de ses parties, à commencer du lieu qu'on habite. Tandis que l'enfant étudie la sphere, & se transporte ainsi dans les cieux, ramenez le à la division de la terre, & montrez-lui d'abord son propre séjour.

Ses deux premiers points de Géographie seront la ville où il demeure, & la maison de campagne de son pere; ensuite les lieux intermédiaires, ensuite les rivieres du voisinage, enfin l'aspect du soleil, & la maniere de s'orienter. C'est ici le point de reunion. Qu'il fasse lui-même la carte de tout cela; carte très-simple & d'abord formée de deux seuls objets, auxquels il ajoute peu-à-peu les autres, à mesure qu'il sait ou qu'il estime leur distance & leur position. Vous voyez déjà quel avantage nous lui avons procuré d'avance, en lui mettant un compas dans les yeux.

Malgré cela, sans doute, il faudra le guider un peu, mais très-peu, sans qu'il y paroisse. S'il se trompe, laissez-le faire, ne corrigez point ses erreurs. Attendez en silence qu'il soit en état de les voir & de les corriger lui-même, ou tout au plus, dans une occasion favorable, amenez quelque opération qui les lui fasse sentir. S'il ne se trompoit jamais, il n'apprendroit pas si bien. Au reste, il ne s'agit pas qu'il sache exactement la topographie du pays, mais le moyen de s'en instruire; peu importe qu'il ait des cartes dans la tête, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'elles représentent, & qu'il ait une idée nette de l'art qui sert à les dresser. Voyez déjà la différence qu'il y a du savoir de vos Eleves, à l'ignorance du mien! Ils savent les cartes, & lui les fait. Voici de nouveaux ornemens pour sa chambre.

Souvenez-vous toujours que l'esprit de mon institution, n'est pas d'enseigner à l'enfant beaucoup de choses, mais de ne laisser jamais entrer dans son cerveau que des idées justes & claires. Quand il ne sauroit rien, peu m'importe, pourvu qu'il ne se trompe pas; & je ne mets des vérités dans sa tête, que pour le garantir des erreurs qu'il apprendroit à leur place. La raison, le jugement viennent lentement; les préjugés accourent en foule; c'est d'eux qu'il le faut préserver. Mais si vous regardez la science en elle-même, vous entrez dans une mer sans fond, sans rives, toute pleine d'écueils; vous ne vous en tireriez jamais. Quand je vois un homme, épris de l'amour des connoissances, se laisser séduire à leur charme, & courir de l'une à l'autre sans savoir s'arrêter, je crois voir un enfant sur le rivage amassant des coquilles, & commençant par s'en

charger ; puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejeter, & en reprendre, jusqu'a ce qu'accablé de leur multitude, & ne sachant plus que choisir, il finisse par tout jeter, & retourne à vuide.

Durant le premier âge, le temps étoit long ; nous ne cherchions qu'à le perdre, de peur de le mal employer. Ici c'est tout le contraire, & nous n'en avons pas assez pour faire tout ce qui seroit utile. Songez que les passions approchent, & que, si-tôt qu'elle frapperont à la porte, votre Eleve n'aura plus d'attention que pour elles. L'âge paisible d'intelligence est si court, il passe si rapidement, il a tant d'autres usages nécessaires, que c'est une folie de vouloir qu'il suffise à rendre un enfant savant. Il ne s'agit point de lui enseigner les sciences, mais de lui donner du goût pour les aimer, & des méthodes pour les apprendre, quand ce goût sera mieux développé. C'est là tres-certainement un principe fondamental de toute bonne education.

Voici le temps aussi de l'accoutumer peu à peu à donner une attention suivie au même objet : mais ce n'est jamais la contrainte, c'est toujours le plaisir ou le désir qui doit produire cette attention : il faut avoir grand soin qu'elle ne l'accable point, & n'aille pas jusqu'à l'ennui. Tenez donc toujours l'œil au guet, & quoi qu'il arrive, quittez tout avant qu'il s'ennuie ; car il n'importe jamais autant qu'il apprenne, qu'il importe qu'il ne fasse rien malgré lui.

S'il vous questionne lui-même, répondez autant qu'il faut pour nourrir sa curiosité, non pour la rassasier : sur-tout quand vous voyez qu'au lieu de questionner pour s'instruire, il se met à battre la campagne, & à vous accabler de sottes questions, arrê-

ez-vous à l'instant ; sûr qu'alors il ne se soucie plus de la chose, mais seulement de vous asservir à ses interrogations. Il faut avoir moins d'égard aux mots qu'il prononce, qu'au motif qui le fait parler. Cet avertissement, jusqu'ici moins nécessaire, devient de la derniere importance aussitôt que l'enfant commence à raisonner.

Il y a une chaîne de vérités générales, par laquelle toutes les sciences tiennent à des principes communs, & se développent successivement. Cette chaîne est la méthode des Philosophes ; ce n'est point de celle là qu'il s'agit ici. Il y en a une toute différente par laquelle chaque objet particulier en attire un autre, & montre toujours celui qui le suit. Cet ordre qui nourrit par une curiosité continuelle l'attention qu'ils exigent tous, est celui que suivent la plupart des hommes, & sur tout celui qu'il faut aux enfans. En nous orientant pour lever nos cartes, il a fallu tracer des méridiennes Deux points d'intersection entre les ombres égales du matin & du soir, donnent une méridienne excellente pour un Astronome de treize ans. Mais ces méridiennes s'effacent; il faut du temps pour les tracer; elles assujettissent à travailler toujours dans le même lieu : tant de soins, tant de gêne l'ennuieroient à la fin. Nous l'avons prevu ; nous y pourvoyons d'avance.

Me voici de nouveau dans mes longs & minutieux détails. Lecteurs, j'entends vos murmures, & je les brave ; je ne veux point sacrifier à votre impatience la partie la plus utile de ce livre. Prenez votre parti sur mes longueurs ; car pour moi j'ai pris le mien sur vos plaintes.

Depuis long-temps nous nous étions apperçus, mon Eleve & moi, que l'ambre, le verre, divers

corps frottés attiroient les pailles, & que d'autres ne les attiroient pas. Par hasard nous en trouvons un qui a une vertu plus singuliere encore, c'est d'attirer à quelque distance, & sans être frotté, la limaille & d'autres brins de fer. Combien de temps cette qualité nous amuse, sans que nous puissions y rien voir de plus! Enfin nous trouvons qu'elle se communique au fer même aimanté dans un certain sens. Un jour nous allons à la foire, un Joueur de gobelets attire avec un morceau de pain un canard de cire flottant sur un bassin d'eau. Fort surpris, nous ne disons pourtant pas, c'est un Sorcier; car nous ne savons ce que c'est qu'un Sorcier. Sans cesse frappés d'effets dont nous ignorons les causes, nous ne nous pressons de juger de rien, & nous restons en repos dans notre ignorance, jusqu'à ce que nous trouvions l'occasion d'en sortir.

De retour au logis, à force de parler du canard de la foire, nous allons nous mettre en tête de l'imiter: nous prenons une bonne aiguille bien aimantée, nous l'entourons de cire blanche que nous façonnons de notre mieux en forme de canard, de sorte que l'aiguille traverse le corps, & que la tête fasse le bec. Nous posons sur l'eau le canard, nous approchons du bec un anneau de clef, & nous voyons avec une joie facile à comprendre, que notre canard suit la clef, précisément comme celui de la foire suivoit le morceau de pain. Observer dans quelle direction le canard s'arrête sur l'eau quand on l'y laisse en repos, c'est ce que nous pourrons faire un autre fois; quant à présent, tout occupés de notre objet, nous n'en voulons pas davantage.

Dès le même soir nous retournons à la foire avec du pain préparé dans nos poches, & si-tôt que le

joueur de gobelets a fait son tour, mon petit docteur, qui se contenoit à peine, lui dit que ce tour n'est pas difficile, & que lui-même en fera bien autant: il est pris au mot. A l'instant il tire de sa poche le pain où est caché le morceau de fer, en approchant de la table le cœur lui bat; il présente le pain presque en tremblant: le canard vient & le suit; l'enfant s'écrie & tressaillit d'aise. Aux battemens de mains, aux acclamations de l'assemblée, la tête lui tourne, il est hors de lui. Le Bateleur interdit, vient pourtant l'embrasser, le féliciter, & le prie de l'honorer encore le lendemain de sa présence, ajoutant qu'il aura soin d'assembler plus de monde encore pour applaudir à son habileté. Mon petit naturaliste énorgueilli veut babiller; mais sur le champ je lui ferme la bouche, & l'emmene comblé d'éloges.

L'enfant jusqu'au lendemain compte les minutes avec une risible inquiétude. Il invite tout ce qu'il rencontre, il voudroit que tout le genre humain fût témoin de sa gloire; il attend l'heure avec peine, il la devance: on vole au rendez-vous; la salle est déjà pleine. En entrant, son jeune cœur s'épanouit. D'autres jeux doivent précéder; le Joueur de gobelets se surpasse, & fait des choses surprenantes. L'enfant ne voit rien de tout cela: il s'agite, il sue, il respire à peine; il passe son temps à manier dans sa poche son morceau de pain d'une main tremblante d'impatience. Enfin son tour vient; le maître l'annonce au public avec pompe. Il s'approche un peu honteux, il tire son pain .... nouvelle vicissitude des choses humaines! le canard, si privé la veille est devenu sauvage aujourd'hui; au lieu de présenter le bec, il tourne la queue & s'enfuit; il évite le pain & la main qui le présente, avec autant

de soin qu'il les suivoit auparavant. Après mille essais inutiles & toujours hué, l'enfant se plaint, dit qu'on le trompe, que c'est un autre canard qu'on a substitué au premier, & défie le joueur de gobelets d'attirer celui-ci.

Le Joueur de gobelets, sans répondre, prend un morceau de pain, le présente au canard; à l'instant le canard suit le pain, & vient à la main qui le retire: l'enfant prend le même morceau de pain: mais loin de réussir mieux qu'auparavant, il voit le canard se moquer de lui, & faire des pirouettes tout au tour du bassin: il s'éloigne enfin tout confus, & n'ose plus s'exposer aux huées.

Alors le joueur de gobelets prend le morceau de pain que l'enfant avoit apporté, & s'en sert avec autant de succès que du sien: il en tire le fer devant tout le monde; autre risée à nos dépens: puis de ce pain, ainsi vuidé, il attire le canard comme auparavant. Il fait la même chose avec un autre morceau coupé devant tout le monde par une main tierce; il en fait autant avec son gant, avec le bout de son doigt. Enfin il s'éloigne au milieu de la chambre & du ton d'emphase propre à ces gens-là, déclarant que son canard n'obéira pas moins à sa voix qu'à son geste, il lui parle, & le canard obéit; il lui dit d'aller à droite, & il va à droite; de revenir, & il revient; de tourner & il tourne: le mouvement est aussi prompt que l'ordre. Les applaudissemens redoublés sont autant d'affronts pour nous; nous nous évadons sans être apperçus, & nous nous renfermons dans notre chambre sans aller raconter nos succès à tout le monde comme nous l'avions projeté.

Le lendemain matin l'on frappe à notre porte: j'ouvre; c'est l'homme aux gobelets. Il se plaint,

modeſtement de notre conduite ; que nous avoit-il fait pour nous engager à vouloir décréditer ſes jeux, & lui ôter ſon gagne pain ? Qu'y a-t-il donc de ſi merveilleux dans l'art d'attirer un canard de cire, pour acheter cet honneur aux dépens de la ſubſiſtance d'un honnête homme ? Ma foi, Meſſieurs, ſi j'avois quelqu'autre talent pour vivre, je ne me glorifierois guere de celui-ci. Vous deviez croire qu'un homme qui a paſſé ſa vie à s'exercer à cette chétive induſtrie, en ſait là-deſſus plus que vous qui ne vous en occupez que quelques momens. Si je ne vous ai pas d'abord montré mes coups de maître, c'eſt qu'il ne faut pas ſe preſſer d'étaler étourdiment ce qu'on ſait ; j'ai toujours ſoin de conſerver mes meilleurs tours pour l'occaſion, & après celui-ci, j'en ai d'autres encore pour arrêter de jeunes indiſcrets. Au reſte, Meſſieurs, je viens de bon cœur vous apprendre ce ſecret qui vous a tant embarraſſés, vous priant de n'en pas abuſer pour me nuire, & d'être plus retenus une autre fois.

Alors il nous montre ſa machine, & nous voyons avec la derniere ſurpriſe, qu'elle ne conſiſte qu'en un aimant fort & bien armé, qu'un enfant caché ſous la table faiſoit mouvoir ſans qu'on s'en apperçût.

L'homme replie ſa machine, & après lui avoir fait nos remercîmens & nos excuſes, nous voulons lui faire un préſent, il le refuſe. « Non, Meſſieurs, je „ n'ai pas aſſez à me louer de vous pour accepter „ vos dons : je vous laiſſe obligés à moi malgré „ vous ; c'eſt ma ſeule vengeance. Apprenez qu'il y „ a de la générosité dans tous les états ; je fais payer „ mes tours, & non mes leçons. „

En ſortant, il m'adreſſe à moi nommément & tout haut une réprimande. J'excuſe volontiers, me

dit-il, cet enfant, il n'a péché que par ignorance. Mais vous, Monſieur, qui deviez connoître ſa faute, pourquoi la lui avoir laiſſé faire? Puiſque vous vivez enſemble, comme le plus âgé, vous lui devez vos ſoins, vos conſeils: votre expérience eſt l'autorité qui doit le conduire. En ſe reprochant, étant grand, les torts de ſa jeuneſſe, il vous reprochera ſans doute ceux dont vous ne l'aurez pas averti.

Il part, & nous laiſſe tous deux tres-confus. Je me blâme de ma molle facilité; je promets à l'enfant de la ſacrifier une autre fois à ſon intérêt, & de l'avertir de ſes fautes avant qu'il en faſſe; car le temps approche où nos rapports vont changer, & où la ſévérité du maître doit ſuccéder à la complaiſance du camarade: ce changement doit s'amener par degrés; il faut tout prévoir, & tout prévoir de fort loin.

Le lendemain nous retournons à la foire pour revoir le tour dont nous avons appris le ſecret. Nous abordons avec un profond reſpect notre Bâteleur-Socrate; à peine oſons-nous lever les yeux ſur lui: il nous comble d'honnêtetés, & nous place avec une diſtinction qui nous humilie encore. Il fait ſes tours comme à l'ordinaire; mais il s'amuſe & ſe complaît long-temps à celui du canard, en nous regardant d'un air aſſez fier. Nous ſavons tout, & nous ne ſoufflons pas. Si mon Eleve oſoit ſeulement ouvrir la bouche, ce ſeroit un enfant à écraſer.

Tout le détail de cet exemple importe plus qu'il ne ſemble. Que de leçons dans une ſeule! Que de ſuites mortifiantes attire le premier mouvement de vanité! Jeune maître, épiez ce premier mouvement avec ſoin. Si vous ſavez en faire ſortir ainſi l'humiliation, les diſgraces, ſoyez sûr qu'il n'en reviendra de long-temps un ſecond. Que d'apprêts, direz-vous!

J'en conviens ; & le tout pour nous faire une bouſſole qui nous tienne lieu de méridienne.

Ayant appris que l'aimant agit à travers les autres corps, nous n'avons rien de plus preſſé que de faire une machine ſemblable à celle que nous avons vue ; une table évuidée, un baſſin très-plat, ajuſté ſur cette table, & rempli de quelque lignes d'eau, un canard fait avec un peu plus de ſoin, &c. Souvent attentifs autour du baſſin, nous remarquons enfin que le canard en repos affecte toujours à peu près la même direction. Nous ſuivons cette expérience, nous examinons cette direction ; nous trouvons qu'elle eſt du Midi au Nord : il n'en faut pas davantage, notre bouſſole eſt trouvée, ou autant vaut ; nous voilà dans la Phyſique.

Il y a divers climats ſur la terre, & diverſes températures à ces climats. Les ſaiſons varient plus ſenſiblement à meſure qu'on approche du pole ; tous les corps ſe reſſerrent au froid & ſe dilatent à la chaleur : cet effet eſt plus meſurable dans les liqueurs, & plus ſenſible dans les liqueurs ſpiritueuſes : de là le thermometre. Le vent frappe le viſage ; l'air eſt donc un corps, un fluide : on le ſent quoiqu'on n'ait aucun moyen de le voir. Renverſez un verre dans l'eau, l'eau ne le remplira pas, à moins que vous ne laiſſiez à l'air une iſſue ; l'air eſt donc capable de réſiſtance : enfoncez le verre davantage, l'eau gagnera dans l'eſpace d'air, ſans pouvoir remplir tout-à-fait cet eſpace ; l'air eſt donc capable de compreſſion juſqu'à certain point. Un ballon rempli d'air comprimé, bondit mieux que rempli de toute autre matiere ; l'air eſt donc un corps élaſtique. Etant etendu dans le bain, ſoulevez horizontalement le bras hors de l'eau, vous le ſentirez chargé d'un poids terrible ;

l'air eſt donc un corps peſant. En mettant l'air en équilibre avec d'autres fluides, on peut meſurer ſon poids : de là le barometre, le ſyphon, la canne à vent, la machine pneumatique. Toutes les loix de la ſtatique & de l'hydroſtatique ſe trouvent par des expériences tout auſſi groſſieres. Je ne veux pas qu'on entre pour rien de tout cela, dans un cabinet de phyſique expérimentale : tout cet appareil d'inſtrumens & de machines me déplaît. L'air ſcientifique tue la ſcience : ou toutes ces machines effraient un enfant, ou leurs figures partagent & dérobent l'attention qu'il devroit à leurs effets.

Je veux que nous faſſions nous-mêmes toutes nos machines, & je ne veux pas commencer par faire l'inſtrument avant l'expérience ; mais je veux qu'après avoir entrevu l'expérience, comme par haſard, nous inventions peu à peu l'inſtrument qui doit la vérifier. J'aime mieux que nos inſtrumens ne ſoient point ſi parfaits & ſi juſtes, & que nous ayions des idées plus nettes de ce qu'ils doivent être, & des opérations qui doivent en réſulter. Pour ma premiere leçon de ſtatique, au lieu d'aller chercher des balances, je mets un bâton en travers ſur le dos d'une chaiſe ; je meſure la longueur des deux parties du bâton en équilibre ; j'ajoute de part & d'autre, des poids, tantôt egaux, tantôt inégaux, & le tirant ou le pouſſant autant qu'il eſt néceſſaire, je trouve enfin que l'équilibre réſulte d'une proportion réciproque entre la quantité des poids & la longueur des léviers. Voilà déjà mon petit Phyſicien capable de rectifier des balances avant que d'en avoir vu.

Sans contredit, on prend des notions bien plus claires, & bien plus sûres des choſes qu'on apprend ainſi de ſoi-même, que de celles qu'on tient des en-

seignemens d'autrui ; & outre qu'on n'accoutume point sa raison à se soumettre servilement à l'autorité, l'on se rend plus ingénieux à trouver des rapports, à lier des idées, à inventer des instrumens, que quand, adoptant tout cela tel qu'on nous le donne, nous laissons affaisser notre esprit dans la nonchalance, comme le corps d'un homme qui, toujours habillé, chaussé, servi par ses gens, traîné par ses chevaux, perd à la fin la force & l'usage de ses membres. Boileau se vantoit d'avoir appris à Racine à rimer difficilement : parmi tant d'admirables méthodes, pour abréger l'étude des sciences, nous aurions grand besoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

L'avantage le plus sensible de ces lentes & laborieuses recherches, est de maintenir, au milieu des études spéculatives, le corps dans son activité, les membres dans leur souplesse, & de former sans cesse les mains au travail & aux usages utiles à l'homme. Tant d'instrumens inventés pour nous guider dans nos expériences, & suppléer à la justesse des sens, en font négliger l'exercice. Le graphomètre dispense d'estimer la grandeur des angles ; l'œil qui mesuroit avec précision les distances, s'en fie à la chaîne qui les mesure pour lui ; la romaine m'exempte de juger à la main le poids que je connois par elle. Plus nos outils sont ingénieux, plus nos organes deviennent grossiers & mal-adroits : à force de rassembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes.

Mais quand nous mettons à fabriquer ces machines, l'adresse qui nous en tenoit lieu, quand nous employons à les faire la sagacité qu'il falloit pour nous en passer, nous gagnons sans rien perdre, nous ajoutons

ajoutons l'art à la Nature, & nous devenons plus ingénieux sans devenir moins adroits. Au lieu de coller un enfant sur des liv.es, si je l'occupe dans un atelier, ses mains travaillent au profit de son esprit; il devient Philosophe, & croit n'être qu'un ouvrier. Enfin cet exercice a d'autres usages dont je parlerai ci-après, & l'on verra comment des jeux de la Philosophie, on peut s'élever aux véritables fonctions de l'homme.

J'ai déjà dit que les connoissances purement spéculatives ne convenoient guere aux enfans, même approchant de l'adolescence : mais sans les faire entrer bien avant dans la Physique ystématique, faites pourtant que toutes leurs expériences se lient l'une à l'autre par quelque sorte de déduction; afin qu'à l'aide de cette chaine, ils puissent les placer dans leur esprit, & se les rappeller au besoin; car il est bien difficile que des faits, & même des raisonnemens isolés, tiennent long-temps dans la mémoire, quand on manque de prise pour les y ramener.

Dans la recherche des loix de la Nature, commencez toujours par les phénomenes les plus communs & les plus sensibles; & accoutumez votre Eleve à ne pas prendre ces phénomenes pour des raisons, mais pour des faits. Je prends une pierre, je feins de la poser en l'air; j'ouvre la main, la pierre tombe. Je regarde Emile attentif à ce que je fais, & je lui dis pourquoi cette pierre est-elle tombée?

Quel enfant restera coutt à cette question? Aucun, pas même Emile, si je n'ai pris grand soin de le préparer à n'y savoir pas répondre. Tous diront que la pierre tombe parce qu'elle est pesante; & qu'est-ce qui est pesant? c'est ce qui tombe. La pierre tombe donc parce qu'elle tombe? Ici mon petit Philosophe est

arrêté tout de bon. Voilà sa premiere leçon de Physique systématique, & soit qu'elle lui profite ou non dans ce genre, ce sera toujours une leçon de bon sens.

A mesure que l'enfant avance en intelligence, d'autres considérations importantes nous obligent à plus de choix dans ses occupations. Si tôt qu'il parvient à se connoître assez lui-même pour concevoir en quoi consiste son bien-être, si-tôt qu'il peut saisir des rapports assez étendus pour juger de ce qui lui convient & de ce qui ne lui convient pas, dès lors il est en état de sentir la différence du travail à l'amusement, & de ne regarder celui-ci que comme le délassement de l'autre. Alors des objets d'utilité réelle peuvent entrer dans ses études, & l'engager à y donner une application plus constante qu'il n'en donnoit à de simples amusemens. La loi de la nécessité toujours renaissante, apprend de bonne heure à l'homme à faire ce qui ne lui plaît pas, pour prévenir un mal qui lui déplairoit davantage. Tel est l'usage de la prévoyance; & de cette prévoyance, bien ou mal réglée, naît toute la sagesse ou toute la misere humaine.

Tout homme veut être heureux; mais pour parvenir à l'être, il faudroit commencer par savoir ce que c'est que bonheur. Le bonheur de l'homme naturel est aussi simple que sa vie; il consiste à ne pas souffrir: la santé, la liberté, le nécessaire le constituent. Le bonheur de l'homme moral est autre chose; mais ce n'est pas de celui là qu'il est ici question. Je ne saurois trop répéter qu'il n'y a que des objets purement physiques qui puissent intéresser les enfans, sur-tout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité, & qu'on n'a point corrompus d'avance par le poison de l'opinion,

Lorsqu'avant de sentir leurs besoins ils les prévoient, leur intelligence est déjà fort avancée ; ils commencent à connoître le prix du temps Il importe alors de les accoutumer à en diriger l'emploi sur des objets utiles, mais d'une utilité sensible à leur âge & à la portée de leurs lumieres. Tout ce qui tient à l'ordre moral & à l'usage de la société ne doit point si-tôt leur être présenté, parce qu'ils ne sont pas en état de l'entendre. C'est une ineptie d'exiger d'eux qu'ils s'appliquent à des choses qu'on leur dit vaguement être pour leur bien, sans qu'ils sachent quel est ce bien, & dont on les assure qu'ils tireront du profit étant grands, sans qu'ils prennent maintenant aucun intérêt a ce prétendu profit qu'ils ne sauroient comprendre.

Que l'enfant ne fasse rien sur parole ; rien n'est bien pour lui, que ce qu'il sent être tel. En le jetant toujours en avant de ses lumieres, vous croyez user de prévoyance, & vous en manquez. Pour l'armer de quelques vains instrumens dont il ne fera peut-être jamais d'usage, vous lui ôtez l'instrument le plus universel de l'homme, qui est le bon sens ; vous l accoutumez à se laisser toujours conduire, à n'être jamais qu'une machine entre les mains d'autrui. Vous voulez qu'il soit docile étant petit ; c'est vouloir qu'il soit crédule & dûpe étant grand. Vous lui dites sans cesse : *tout ce que je vous demande est pour votre avantage ; mais vous n'êtes pas en état de le connoître. Que m'importe à moi, que vous fassiez ou non ce que j'exige ? C'est pour vous seul que vous travaillez.* Avec tous ces beaux discours que vous lui tenez maintenant pour le rendre sage, vous préparez le succès de ceux que lui tiendra quelque jour un visionnaire, un souffleur, un charlatan, un fourbe

ou un fou de toute espece, pour le prendre à son piege, ou pour lui faire adopter sa folie.

Il importe qu'un homme sache bien des choses dont un enfant ne sauroît comprendre l'utilité; mais faut-il, & se peut-il qu'un enfant apprenne tout ce qu'il importe à un homme de savoir? Tâchez d'apprendre à l'enfant tout ce qui est utile à son âge, & vous verrez que tout son temps sera plus que rempli. Pourquoi voulez-vous, au préjudice des études qui lui conviennent aujourd'hui, l'appliquer à celles d'un âge auquel il est si peu sûr qu'il parvienne? Mais, direz-vous, sera-t-il temps d'apprendre ce qu'on doit savoir quand le moment sera venu d'en faire usage? Je l'ignore; mais ce que je sais, c'est qu'il est impossible de l'apprendre plutôt; car nos vrais maîtres sont l'expérience & le sentiment, & jamais l'homme ne sent bien ce qui convient à l'homme, que dans les rapports où il s'est trouvé. Un enfant sait qu'il est fait pour devenir homme; toutes les idées qu'il peut avoir de l'état d'homme, sont des occasions d'instruction pour lui: mais sur les idées de cet état qui ne sont pas à sa portée, il doit rester dans une ignorance absolue. Tout mon livre n'est qu'une preuve continuelle de ce principe d'éducation.

Si-tôt que nous sommes parvenus à donner à notre Eleve une idée du mot *utile*, nous avons une grande prise de plus pour le gouverner; car ce mot le frappe beaucoup, attendu qu'il n'a pour lui qu'un sens relatif à son âge, & qu'il en voit clairement le rapport à son bien-être actuel. Vos enfans ne sont point frappés de ce mot, parce que vous n'avez pas eu soin de leur en donner une idée qui soit à leur portée, & que d'autres se chargeant toujours de pour-

voir à ce qui leur est utile, ils n'ont jamais besoin d'y songer eux-memes, & ne savent ce que c'est qu'utilité.

A quoi cela est-il bon ? Voilà désormais le mot sacré, le mot déterminant entre lui & moi dans toutes les actions de notre vie; voilà la question qui de ma part suit infailliblement toutes ses questions, & qui sert de frein à ces multitudes d'interrogations sottes & fastidieuses, dont les enfans fatiguent sans relâche & sans fruit tous ceux qui les environnent, plus pour exercer sur eux quelque espece d'empire, que pour en tirer quelque profit. Celui à qui, pour sa plus importante leçon, l'on apprend à ne vouloir rien savoir que d'utile, interroge comme Socrate; il ne fait pas une question sans s'en rendre à lui-même la raison, qu'il sait qu'on lui en va demander, avant que de la résoudre.

Voyez quel puissant instrument je vous mets entre les mains pour agir sur votre Eleve. Ne sachant les raisons de rien, le voilà presque réduit au silence quand il vous plaît; & vous au contraire, quel avantage vos connoissances & votre expérience ne vous donnent-elles point pour lui montrer l'utilité de tout ce que vous lui proposez: car ne vous y trompez pas, lui faire cette question, c'est lui apprendre à vous la faire à son tour; & vous devez compter sur tout ce que vous lui proposerez dans la suite, qu'à votre exemple il ne manquera pas de dire: *à quoi cela est-il bon ?*

C'est ici peut-être le piege le plus difficile à éviter pour un Gouverneur. Si sur la question de l'enfant, ne cherchant qu'à vous tirer d'affaire, vous lui donnez une seule raison qu'il ne soit pas en état d'entendre, voyant que vous raisonnez sur vos

idées, & non sur les siennes, il croira ce que vous lui dites bon pour votre âge & non pour le sien; il ne se fiera plus à vous, & tout est perdu. Mais où est le maître qui veuille bien rester court, & convenir de ses torts avec son Eleve? Tous se font une loi de ne pas convenir même de ceux qu'ils ont, & moi je m'en ferois une de convenir même de ceux que je n'aurois pas, quand je ne pourrois mettre mes raisons à sa portée: ainsi ma conduite toujours nette dans son esprit, ne lui seroit jamais suspecte, & je me conserverois plus de crédit en me supposant des fautes, qu'ils ne font en cachant les leurs.

Premiérement, songez bien que c'est rarement à vous de lui proposer ce qu'il doit apprendre; c'est à lui de le désirer, de le chercher, de le trouver; à vous de le mettre à sa portée, de faire naître adroitement ce désir, & de lui fournir les moyens de le satisfaire. Il suit de là que vos questions doivent être peu fréquentes, mais bien choisies, & que, comme il en aura beaucoup plus à vous faire que vous à lui, vous serez toujours moins à découvert & plus souvent dans le cas de lui dire; *en quoi ce que vous me demandez est-il utile à savoir?*

De plus, comme il importe peu qu'il apprenne ceci ou cela, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'il apprend, & l'usage de ce qu'il apprend, si-tôt que vous n'avez pas à lui donner sur ce que vous lui dites un éclaircissement qui soit bon pour lui, ne lui en donnez point du tout. Dites-lui sans scrupule: je n'ai pas de bonne réponse à vous faire; j'avois tort, laissons cela. Si votre instruction étoit réellement déplacée, il n'y a pas de mal à l'abandonner tout-à-fait; si elle ne l'étoit pas, avec un peu de soin vous trou-

verez bientôt l'occasion de lui en rendre l'utilité sensible.

Je n'aime point les explications en discours; les jeunes gens y font peu d'attention, & ne les retiennent guere. Les choses, les choses! Je ne répéterai jamais assez que nous donnons trop de pouvoir aux mots; avec notre éducation babillarde, nous ne faisons que des babillards.

Supposons que, tandis que j'étudie avec mon Eleve le cours du soleil, & la maniere de s'orienter, tout-à-coup il m'interrompe pour me demander à quoi sert tout cela? Quel beau discours je vais lui faire! De combien de choses je saisis l'occasion de l'instruire en répondant à sa question, sur-tout si nous avons des témoins de notre entretien (1)! Je lui parlerai de l'utilité des voyages, des avantages du commerce, des productions particulieres à chaque climat; des mœurs des différens peuples, de l'usage du calandrier, de la supputation du retour des saisons pour l'Agriculture, de l'Art de la navigation, de la maniere de se conduire sur mer, & de suivre exactement sa route sans savoir où l'on est. La Politique, l'Histoire naturelle, l'Astronomie, la Morale même, & le Droit des gens entreront dans mon explication : de maniere à donner à mon Eleve une grande idée de toutes ces Sciences, & un grand désir de les apprendre. Quand j'aurai tout

(1) J'ai souvent remarqué que dans les doctes instructions qu'on donne aux enfans, on songe moins à se faire écouter d'eux que des grandes personnes qui sont présentes. Je suis très-sûr de ce que je dis-là; car j'en ai fait l'observation sur moi-même.

plaines, nul renseignement pour nous reconnoître. Bien échauffés, bien recrûs, bien affamés, nous ne faisons avec nos courses que nous égarer davantage. Nous nous asseyons enfin pour nous reposer, pour délibérer. Emile, que je suppose élevé comme un autre enfant, ne délibere point, il pleure : il ne sait pas que nous sommes à la porte de Montmorenci; & qu'un simple taillis nous le cache; mais ce taillis est une forêt pour lui; un homme de sa stature est enterré dans des buissons.

Après quelques momens de silence, je lui dis d'un air inquiet : mon cher Emile, comment ferons-nous pour sortir d'ici ?

Emile, en nage, & pleurant à chaudes larmes.

Je n'en sais rien : je suis las; j'ai faim; j'ai soif; je n'en puis plus.

Jean-Jacques.

Me croyez-vous en meilleur état que vous, & pensez vous que je me fisse faute de pleurer, si je pouvois déjeûner de mes larmes? Il ne s'agit pas de pleurer; il s'agit de se reconnoître. Voyons votre montre; quelle heure est-il ?

Emile.

Il est midi, & je suis à jeun.

Jean-Jacques.

Cela est vrai; il est midi, & je suis à jeun.

Emile.

Oh! que vous devez avoir faim!

Jean-Jacques.

Le malheur eſt que mon dîné ne viendra pas me chercher ici. Il eſt midi ; c'eſt juſtement l'heure où nous obſervions hier, de Montmorenci, la poſition de la forêt ; ſi nous pouvions de même obſerver, de la forêt, la poſition de Montmorenci ?...

Emile.

Oui ; mais hier nous voyons la forêt, & d'ici nous ne voyons pas la Ville.

Jean-Jacques.

Voilà le mal... Si nous pouvions nous paſſer de la voir pour trouver ſa poſition...

Emile.

Oh, mon bon ami !

Jean-Jacques.

Ne diſions-nous pas que la forêt étoit...

Emile.

Au Nord de Montmorenci.

Jean-Jacques.

Par conſéquent Montmorenci doit être...

Emile.

Au Sud de la forêt.

Jean-Jacques.

Nous avons un moyen de trouver le Nord à midi.

Emile.

Oui, par la direction de l'ombre.

Jean-Jacques.

Mais le Sud ?

Emile.

Comment faire ?

Jean-Jacques.

Le Sud est l'opposé du Nord.

Emile.

Cela est vrai ; il n'y a qu'à chercher l'opposé de l'ombre. Oh, voilà le Sud, voilà le Sud ! surement Montmorenci est de ce côté ; cherchons de ce côté.

Jean-Jacques.

Vous pouvez avoir raison ; prenons ce sentier à travers le bois.

Emile frappant des mains, & poussant un cri de joie.

Ah, je vois Montmorenci ! le voilà tout devant nous, tout à découvert. Allons déjeûner, allons dîner, courons vîte : l'Astronomie est bonne à quelque chose.

Prenez garde que s'il ne dit pas cette derniere phrase, il la pensera ; peu importe, pourvu que ce ne soit pas moi qui la dise. Or, soyez sûr qu'il n'oubliera de sa vie la leçon de cette journée ; au lieu que si je n'avois fait que lui supposer tout cela dans sa chambre, mon discours eût été oublié dès le len-

demain. Il faut parler tant qu'on peut par les actions, & ne dire que ce qu'on ne sauroit faire.

Le Lecteur ne s'attend pas que je le méprise assez, pour lui donner un exemple sur chaque espece d'étude : mais de quoi qu'il soit question, je ne puis trop exhorter le Gouverneur à bien mesurer sa preuve sur la capacité de l'Eleve ; car encore une fois, le mal n'est pas dans ce qu'il n'entend point, mais dans ce qu'il croit entendre.

Je me souviens que voulant donner à un enfant du goût pour la Chymie, après lui avoir montré plusieurs précipitations métalliques, je lui expliquois comment se faisoit l'encre. Je lui disois que sa noirceur ne venoit que d'un fer très-divisé, détaché du vitriol, & précipité par une liqueur alkaline. Au milieu de ma docte explication, le petit traître m'arrêta tout court avec ma question que je lui avois apprise : me voilà fort embarrassé.

Après avoir un peu rêvé, je pris mon parti. J'envoyai chercher du vin dans la cave du maître de la maison, & d'autre vin à huit sols chez un Marchand de vin. Je pris dans un petit flacon la dissolution d'alkali fixe ; puis ayant devant moi dans deux verres de ces deux différens vins (2), je lui parlai ainsi.

On falsifie plusieurs denrées pour les faire paroître meilleures qu'elles ne sont. Ces falsifications trompent l'œil & le goût ; mais elles sont nuisibles, & rendent la chose falsifiée pire, avec sa belle apparence, qu'elle n'étoit auparavant.

---

(2) A chaque explication qu'on veut donner à l'enfant, un petit appareil qui la precede sert beaucoup à le rendre attentif.

On falsifie sur-tout les boissons & sur-tout les vins, parce que la tromperie est plus difficile à connoître, & donne plus de profit au trompeur.

La falsification des vins verds ou aigres se fait avec de la litharge; la litharge est une préparation de plomb. Le plomb uni aux acides fait un sel fort doux, qui corrige au goût la verdeur du vin, mais qui est un poison pour ceux qui le boivent. Il importe donc, avant de boire du vin suspect, de savoir s'il est lithargiré, ou s'il ne l'est pas. Or voici comment je raisonne pour découvrir cela.

La liqueur du vin ne contient pas seulement de l'esprit inflammable, comme vous l'avez vu par l'eau-de-vie qu'on en tire; elle contient encore de l'acide, comme vous pouvez le connoître par le vinaigre & le tartre qu'on en tire aussi.

L'acide a du rapport aux substances métalliques, & s'unit avec elles par dissolution, pour former un sel composé, tel par exemple que la rouille, qui n'est qu'un fer dissous par l'acide contenu dans l'air ou dans l'eau; & tel aussi que le verd-de-gris qui n'est qu'un cuivre dissous par le vinaigre.

Mais ce même acide a plus de rapport encore aux substances alkalines qu'aux substances métalliques, en sorte que par l'intervention des premieres, dans les sels composés dont je viens de vous parler, l'acide est forcé de lâcher le métal auquel il est uni, pour s'attacher à l'alkali.

Alors la substance métallique dégagée de l'acide qui la tenoit dissoute, se précipite & rend la liqueur opaque.

Si donc un de ces deux vins est lithargiré, son acide tient la litharge en dissolution. Que j'y verse de la liqueur alkaline, elle forcera l'acide de quitter

prise pour s'unir à elle; le plomb n'étant plus tenu en dissolution reparoîtra, troublera la liqueur, & se précipitera enfin dans le fond du verre.

S'il n'y a point de plomb (3) ni d'aucun métal dans le vin, l'alkali s'unira paisiblement (4) avec l'acide; le tout restera dissous, & il ne se fera aucune précipitation.

Ensuite je versai de ma liqueur alkaline successivement dans les deux verres: celui du vin de la maison, resta clair & diaphane; l'autre en un moment fut trouble, & au bout d'une heure, on vit clairement le plomb précipité dans le fond du verre.

Voilà, repris-je, le vin naturel & pur dont on peut boire; & voici le vin falsifié qui empoisonne. Cela se découvre par les mêmes connoissances dont vous me demandiez l'utilité. Celui qui sait bien comment se fait l'encre, sait connoître aussi les vins frélatés.

J'étois fort content de mon exemple, & cepen-

---

(3) Les vins qu'on vend en détail chez les Marchands de vin de *Paris*, quoiqu'ils ne soient pas tous lithargirés, sont rarement exempts de plomb, parce que les comptoirs de ces Marchands sont garnis de ce métal, & que le vin qui se repand dans la mesure en passant & séjournant sur ce plomb, en dissout toujours quelque partie. Il est étrange qu'un abus si manifeste & si dangereux soit souffert par la Police. Mais il est vrai que les gens aisés ne buvant guere de ces vins-là, sont peu sujets a en être empoisonnés.

(4) L'acide végétal est fort doux. Si c'étoit un acide minéral, & qu'il fût moins étendu, l'union ne se feroit pas sans effervescence.

dant je m'apperçus que l'enfant n'en étoit point frappé. J'eus besoin d'un peu de temps pour sentir que je n'avois fait qu'une sottise. Car sans parler de l'impossibilité qu'à douze ans un enfant pût suivre mon explication, l'utilité de cette expérience n'entroit pas dans son esprit, parce qu'ayant goûté des deux vins, & les trouvant bons tous deux, il ne joignoit aucune idée à ce mot de falsification, que je pensois lui avoir si bien expliqué. Ces autres mots, *mal sain*, *poison*, n'avoient même aucun sens pour lui : il étoit là-dessus dans le cas de l'Historien du Médecin Philippe ; c'est le cas de tous les enfans.

Les rapports des effets aux causes dont nous n'appercevons pas la liaison, les biens & les maux dont nous n'avons aucune idée, les besoins que nous n'avons jamais sentis, sont nuls pour nous, il est impossible de nous intéresser par eux à rien faire qui s'y rapporte. On voit à quinze le bonheur d'un homme sage, comme à trente la gloire du Paradis. Si l'on ne conçoit bien l'un & l'autre, on fera peu de chose pour les acquérir ; & quand même on les concevroit, on fera peu de chose encore si on ne les désire, si on ne les sent convenables à soi. Il est aisé de convaincre un enfant, que ce qu'on veut lui enseigner est utile ; mais ce n'est rien de le convaincre si l'on ne sait le persuader. En vain la tranquille raison nous fait approuver ou blâmer, il n'y a que la passion qui nous fasse agir ; & comment se passionner pour des intérêts qu'on n'a point encore ?

Ne montrez jamais rien à l'enfant qu'il ne puisse voir. Tandis que l'humanité lui est presque etrangere, ne pouvant l'élever à l'état de l'homme, rabaissez pour lui l'homme à l'état d'enfant. En son-

geant à ce qui lui peut être utile dans un autre âge, ne lui parlez que de ce dont il voit dès-à-présent l'utilité. Du reste, jamais de comparaisons avec d'autres enfans, point de rivaux, point de concurrens, même à la course, aussitôt qu'il commence à raisonner : j'aime cent fois mieux qu'il n'apprenne point ce qu'il n'apprendroit que par jalousie ou par vanité. Seulement je marquerai tous les ans les progrès qu'il aura faits, je les comparerai à ceux qu'il fera l'année suivante : je lui dirai, vous êtes grandi de tant de lignes ; voilà le fossé que vous sautiez, le fardeau que vous portiez ; voici la distance où vous lanciez un caillou, la carriere que vous parcouriez d'une haleine, &c. voyons maintenant ce que vous ferez. Je l'excite ainsi sans le rendre jaloux de personne : il voudra se surpasser, il le doit, je ne vois nul inconvénient qu'il soit émule de lui-même.

Je hais les livres ; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas. On dit qu'Hermès grava sur des colonnes les élémens des sciences, pour mettre ses découvertes à l'abri d'un déluge. S'il les eût bien imprimées dans la tête des hommes, elles s'y seroient conservées par tradition. Des cerveaux bien préparés sont les monumens où se gravent le plus surement les connoissances humaines.

N'y auroit-il pas moyen de rapprocher tant de leçons éparses dans tant de livres, de les réunir sous un objet commun qui pût être facile à voir, intéressant à suivre, & qui pût servir de stimulant, même à cet âge ? Si l'on peut inventer une situation où tous les besoins naturels de l'homme se montrent d'une maniere sensible à l'esprit d'un enfant, & où les moyens de pourvoir à ces mêmes besoins se développent successivement avec la même facilité, c'est par



Emil.


BIBLIOTECA NAZIONALE
V. EMANUELE III NA

la peinture vive & naïve de cet état qu'il faut donner le premier exercice à son imagination.

Philosophe ardent, je vois déjà s'allumer la vôtre. Ne vous mettez pas en frais : cette situation est trouvée, elle est décrite, & sans vous faire tort, beaucoup mieux que vous ne la décririez vous-même, du moins avec plus de vérité & de simplicité. Puisqu'il nous faut absolument des livres, il en existe un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre sera le premier que lira mon Emile : seul il composera durant longtemps toute sa Bibliotheque, & il y tiendra toujours une place distinguée. Il sera le texte auquel tous nos entretiens sur les sciences naturelles ne serviront que de commentaire : il servira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement, & tant que notre goût ne sera pas gâté, sa lecture nous plaira toujours. Quel est donc ce merveilleux Livre ? Est-ce Aristote, est-ce Pline, est-ce Buffon ? Non ; c'est Robinson Crusoé.

Robinson Crusoé dans son île, seul dépourvu de l'assistance de ses semblables, & des instrumens de tous les arts, pourvoyant cependant à sa subsistance, à sa conservation, & se procurant même une sorte de bien-être ; voilà un objet intéressant pour tout âge, & qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfans. Voilà comment nous réalisons l'île déserte qui me servoit d'abord de comparaison. Cet état n'est pas, j'en conviens, celui de l'homme social ; vraisemblablement il ne doit pas être celui d'Emile : mais c'est sur ce même état qu'il doit apprécier tous les autres. Le plus sûr moyen de s'élever au-dessus des préjugés, & d'ordonner ses jugemens sur les vrais rapports des choses, est de se mettre à la place

d'un homme iſolé, & de juger de tout comme cet homme en doit juger lui-même, eu égard à ſa propre utilité.

Ce roman, débarraſſé de tout ſon fatras, commençant au naufrage de Robinſon près de ſon ile, & finiſſant à l'arrivée du vaiſſeau qui vient l'en tirer, ſera tout à la fois l'amuſement & l'inſtruction d'Emile durant l'époque dont il eſt ici queſtion. Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe ſans ceſſe de ſon château, de ſes chevres, de ſes plantations; qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais ſur les choſes, tout ce qu'il faut ſavoir en pareil cas; qu'il penſe être Robinſon lui-même: qu'il ſe voie habillé de peaux, portant un grand bonnet, un grand ſabre, tout le groteſque équipage de la figure, au paraſol près, dont il n'aura pas beſoin. Je veux qu'il s'inquiete des meſures à prendre, ſi ceci ou cela venoit à lui manquer; qu'il examine la conduite de ſon héros; qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avoit rien de mieux à faire; qu'il marque attentivement ſes fautes, & qu'il en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas: car ne doutez point qu'il ne projette d'aller faire un établiſſement ſemblable; c'eſt le vrai château en Eſpagne de cet heureux âge, où l'on ne connoît d'autre bonheur que le néceſſaire & la liberté.

Quelle reſſource que cette folie pour un homme habile, qui n'a ſu la faire naître, qu'afin de la mettre à profit! L'enfant preſſé de ſe faire un magaſin pour ſon île, ſera plus ardent pour apprendre, que le maître pour enſeigner. Il voudra ſavoir tout ce qui eſt utile, & ne voudra ſavoir que cela; vous n'aurez plus beſoin de le guider, vous n'aurez qu'à le retenir. Au reſte, dépêchons-nous de l'éta-

blir dans cette île, tandis qu'il y borne sa félicité : car le jour approche, où, s'il y veut vivre encore, il n'y voudra plus vivre seul ; & où *Vendredi*, qui maintenant ne le touche guere, ne lui suffira pas long-temps.

La pratique des arts naturels, auxquels peut suffire un seul homme, mene à la recherche des arts d'industrie, & qui ont besoin du concours de plusieurs mains. Les premiers peuvent s'exercer par des solitaires, par des sauvages ; mais les autres ne peuvent naître que dans la société, & la rendent nécessaire. Tant qu'on ne connoit que le besoin physique, chaque homme se suffit à lui-même ; l'introduction du superflu rend indispensable le partage & la distribution du travail ; car bien qu'un homme travaillant seul ne gagne que la subsistance d'un homme, cent hommes travaillant de concert gagneront de quoi en faire subsister deux cens. Si-tôt donc qu'une partie des hommes se repose, il faut que le concours des bras de ceux qui travaillent supplée au travail de ceux qui ne font rien.

Votre plus grand soin doit être d'écarter de l'esprit de votre Eleve toutes les notions de relations sociales qui ne sont pas à sa portée ; mais quand l'enchaînement des connoissances vous force à lui montrer la mutuelle dépendance des hommes, au lieu de la lui montrer par le côté moral, tournez d'abord toute son attention vers l'industrie & les arts méchaniques, qui les rendent utiles les uns aux autres. En le promenant d'atelier en atelier, ne souffrez jamais qu'il voie aucun travail sans mettre lui-même la main à l'œuvre, ni qu'il en sorte sans savoir parfaitement la raison de tout ce qui s'y fait, ou du moins de tout ce qu'il a observé. Pour cela travaillez vous-

même donnez-lui par-tout l'exemple; pour le rendre maître, soyez par-tout apprentif, & comptez qu'une heure de travail lui apprendra plus de choses qu'il n'en retiendroit d'un jour d'explications.

Il y a une estime publique attachée aux différens arts, en raison inverse de leur utilité réelle. Cette estime se mesure directement sur leur inutilité même, & cela doit être. Les arts les plus utiles sont ceux qui gagnent le moins, parce que le nombre des ouvriers se proportionne aux besoins des hommes, & que le travail nécessaire à tout le monde reste forcément à un prix que le pauvre peut payer. Au contraire, ces importans, qu'on n'appelle pas Artisans, mais Artistes, travaillant uniquement pour les oisifs & les riches, mettent un prix arbitraire à leur babioles; & comme le mérite de ces vains travaux n'est que dans l'opinion, leur prix même fait partie de ce mérite & on les estime à proportion de ce qu'ils coûtent. Le cas qu'en fait le riche ne vient pas de leur usage, mais de ce que le pauvre ne les peut payer. *Nolo habere bona, nisi quibus populus inviderit.* (5)

Que deviendront vos Eleves, si vous leur laissez adopter ce sot préjugé, si vous le favorisez vous-même; s'ils vous voient, par exemple, entrer avec plus d'égard dans la boutique d'un orfevre, que dans celle d'un serrurier? Quel jugement porteront-ils du vrai mérite des arts, & de la véritable valeur des choses, quand ils verront par-tout le prix de fantaisie en contradiction avec le prix tiré de l'utilité réelle, & que plus la chose coûte, moins elle vaut? Au premier moment que vous laisserez entrer ces

---

(5) Petron.

idées dans leur tête, abandonnez le reste de leur éducation ; malgré vous ils seront élevés comme tout le monde ; vous avez perdu quatoze ans de soins.

Emile songeant à meubler son île, aura d'autres manieres de voir. Robinson eût fait beaucoup plus de cas de la boutique d'un taillandier, que de tous les colifichets de Saïde. Le premier lui eût paru un homme très-respectable, & l'autre un petit charlatan.

„ Mon fils est fait pour vivre dans le monde : il „ ne vivra pas avec des sages, mais avec des fous ; il „ faut donc qu'il connoisse leurs folies, puisque „ c'est par elle qu'ils veulent être conduits. La connoissance réelle des choses peut être bonne, mais „ celle des hommes & de leurs jugemens vaut encore mieux ; car dans la société humaine le plus „ grand instrument de l'homme est l'homme, & le „ plus sage est celui qui se sert le mieux de cet instrument. A quoi bon donner aux enfans l'idée „ d'un ordre imaginaire tout contraire à celui qu'ils „ trouveront établi, & sur lequel il faudra qu'ils se „ reglent ? Donnez leur premiérement des leçons „ pour être sages, & puis vous leur en donnerez „ pour juger en quoi les autres sont fous.

Voilà les spécieuses maximes sur lesquelles la fausse prudence des peres travaille à rendre leurs enfans esclaves des préjugés dont ils les nourrissent, & jouets eux-mêmes de la tourbe insensée dont ils pensent faire l'instrument de leurs passions. Pour parvenir à connoître l'homme, que de choses il faut connoître avant lui ! L'homme est la derniere étude du sage, & vous prétendez en faire la premiere d'un enfant ! Avant de l'instruire de nos sentimens, commencez

par lui apprendre à les apprécier; est-ce connoître une folie que de la prendre pour raison? Pour être sage, il faut discerner ce qui ne l'est pas, comment votre enfant connoîtra-t-il les hommes, s'il ne sait, ni juger leurs jugemens, ni démêler leurs erreurs? C'est un mal de savoir ce qu'ils pensent, quand on ignore si ce qu'ils pensent est vrai ou faux. Apprenez-lui donc premiérement ce que sont les choses en elles-mêmes, & vous apprendrez après ce qu'elles sont à nos yeux: c'est ainsi qu'il saura comparer l'opinion à la verité, & s'élever au-dessus du vulgaire: car on ne connoît point les préjugés quand on les adopte; & l'on ne mene point le peuple, quand on lui ressemble. Mais si vous commencez par l'instruire de l'opinion publique, avant de lui apprendre a l'apprécier, assurez-vous que, quoi que vous puissiez faire, elle deviendra la sienne, & que vous ne la détruirez plus. Je conclus que, pour rendre un jeune homme judicieux, il faut bien former ses jugemens, au lieu de lui dicter les nôtres.

Vous voyez que jusqu'ici je n'ai point parlé des hommes à mon Eleve; il auroit eu trop de bon sens pour m'entendre: ses relations avec son espece ne lui sont pas encore assez sensibles, pour qu'il puisse juger des autres par lui. Il ne connoît d'être humain que lui seul, & même il est bien éloigné de se connoître. Mais s'il porte peu de jugement sur sa personne, au moins il n'en porte que de justes. Il ignore quelle est la place des autres; mais il sent la sienne, & s'y tient. Au lieu des loix sociales qu'il ne peut connoître, nous l'avons lié des chaînes de la nécessité. Il n'est presque encore qu'un être physique; continuons de le traiter comme tel.

C'eſt par leur rapport ſenſible avec ſon utilité, ſa ſureté, ſa conſervation, ſon bien-être qu'il doit apprécier tous les corps de la Nature, & tous les travaux des hommes. Ainſi le fer doit être à ſes yeux d'un beaucoup plus grand prix que l'or, & le verre que le diamant. De même il honore beaucoup plus un cordonnier, un maçon, qu'un l'Empereur, un le Blanc, & tous les jouailliers de l'Europe; un pâtiſſier eſt ſur-tout à ſes yeux un homme tres-important, & il donneroit toute l'Académie des Sciences pour le moindre confiſeur de la rue des Lombards. Les orfevres, les graveurs, les doreurs ne ſont, à ſon avis, que des fainéans qui s'amuſent à des jeux parfaitement inutiles; il ne fait pas même un grand cas de l'horlogerie. L'heureux enfant jouit du temps ſans en être eſclave; il en profite, & n'en connoît pas le prix. Le calme des paſſions, qui rend pour lui ſa ſucceſſion toujours égale, lui tient lieu d'inſtrument pour le meſurer au beſoin (6). En lui ſuppoſant une montre, auſſi-bien qu'en le faiſant pleurer, je me donnois un Emile vulgaire, pour être utile & me faire entendre; car quant au véritable, un enfant ſi différent des autres ne ſerviroit d'exemple à rien.

Il y a un ordre moins naturel, & plus judicieux encore, par lequel on conſidere les arts ſelon les rapports de néceſſité qui les lient, mettant au pre-

---

(6) Le temps perd pour nous ſa meſure, quand nos paſſions veulent régler ſon cours à leur gré. La montre du ſage eſt l'égalité d'humeur, & la paix de l'ame; il eſt toujours à ſon heure, & il la connoît toujours.

mier rang les plus indépendans, & au dernier ceux qui dépendent d'un plus grand nombre d'autres. Cet ordre, qui fournit d'importantes considérations sur celui de la société générale, est semblable au précédent, & soumis au même renversement dans l'estime des hommes; en sorte que l'emploi des matieres premieres se fait dans des métiers sans honneur, presque sans profit; &, que plus elles changent de mains, plus la main d'œuvre augmente de prix, & devient honorable. Je n'examine pas s'il est vrai que l'industrie soit plus grande, & mérite plus de récompense dans les arts minutieux qui donnent la derniere forme à ces matieres, que dans le premier travail qui les convertit à l'usage des hommes; mais je dis qu'en chaque chose, l'art dont l'usage est le plus général & le plus indispensable, est incontestablement celui qui mérite le plus d'estime, & que celui à qui moins d'autres arts sont nécessaires, la mérite encore par dessus les plus subordonnés, parce qu il est plus libre & plus près de l'indépendance. Voilà les véritables regles de l'appréciation des arts & de l'industrie, tout le reste est arbitraire, & dépend de l'opinion.

Le premier & le plus respectable de tous les Arts, est l'agriculture : je mettrois la forge au second rang; la charpente au troisieme, & ainsi de suite. L'enfant qui n'aura point été séduit par les préjugés vulgaires, en jugera précisément ainsi. Que de réflexions importantes notre Emile ne tirera-t-il point là-dessus de son Robinson? Que pensera-t-il en voyant que les arts ne se perfectionnent qu'en se subdivisant, en multipliant à l'infini les instrumens des uns & des autres? Il se dira, tous ces gens-là sont sottement ingénieux : on croiroit qu'ils ont peur que

que leurs bras & leurs doigts ne leur servent à quelque chose, tant ils inventent d'instrumens pour s'en passer. Pour exercer un seul art, ils sont asservis à mille autres; il faut une Ville à chaque ouvrier. Pour mon camarade & moi, nous mettons notre génie dans notre adresse; nous nous faisons des outils que nous puissions porter par-tout avec nous. Tous ces gens si fiers de leurs talens dans Paris, ne sauroient rien dans notre île, & seroient nos apprentifs à leur tour.

Lecteur, ne vous arrêtez pas à voir ici l'exercice du corps, & l'adresse des mains de notre Eleve; mais considérez quelle direction nous donnons à ses curiosités enfantines; considérez le sens, l'esprit inventif, la prévoyance; considérez quelle tête nous allons lui former. Dans tout ce qu'il verra, dans tout ce qu'il fera, il voudra tout connoître, il voudra savoir la raison de tout; d'instrument en instrument il voudra toujours remonter au premier; il n'admettra rien par supposition; il refuseroit d'apprendre ce qui demanderoit une connoissance antérieure qu'il n'auroit pas: s'il voit faire un ressort, il voudra savoir comment l'acier a été tiré de la mine; s'il voit assembler les pieces d'un coffre, il voudra savoir comment l'arbre a été coupé. S'il travaille lui-même, à chaque outil dont il se sert, il ne manquera pas de se dire; si je n'avois pas cet outil, comment m'y prendrois-je pour en faire un semblable, ou pour m'en passer?

Au reste une erreur difficile à éviter dans les occupations pour lesquelles le maître se passionne, est de supposer toujours le même goût à l'enfant; gardez, quand l'amusement du travail vous emporte, que lui cependant ne s'ennuie sans vous

l'oser témoigner. L'enfant doit être tout à la chose; mais vous devez être tout à l'enfant, l'observer, l'épier sans relâche & sans qu'il y paroisse, pressentir tous ses sentimens d'avance, & prévenir ceux qu'il ne doit pas avoir; l'occuper enfin de maniere que non seulement il se sente utile à la chose; mais qu'il s'y plaise à force de bien comprendre à quoi sert ce qu'il fait.

La Société des Arts consiste en échanges d'industrie, celle du commerce en échanges de choses, celle des banques en échanges de signes & d'argent, toutes ces idées se tiennent, & les notions élémentaires sont déjà prises : nous avons jeté les fondemens de tout cela dès le premier âge, à l'aide du jardinier Robert. Il ne nous reste maintenant qu'à généraliser ces mêmes idées, & les étendre à plus d'exemples, pour lui faire comprendre le jeu du trafic pris en lui-même, & rendu sensible par les détails d'histoire naturelle qui regardent les productions particulieres à chaque pays, par les détails d'Arts & de Sciences qui regardent la navigation, enfin par le plus grand ou moindre embarras du transport, selon l'éloignement des lieux, selon la situation des terres, des mers, des rivieres, &c.

Nulle Société ne peut exister sans échange, nul échange sans mesure commune, & nulle mesure commune sans égalité. Ainsi toute Société a pour premiere loi quelque égalité conventionnelle, soit dans les hommes, soit dans les choses.

L'égalité conventionnelle entre les hommes, bien différente de l'égalité naturelle, rend nécessaire le droit positif, c'est-à-dire, le gouvernement & les loix. Les connoissances politiques d'un enfant doivent être nettes & bornées; il ne doit connoître du

gouvernement en général que ce qui se rapporte au droit de propriéte dont il a déjà quelque idée.

L'égalité conventionnelle entre les choses, a fait inventer la monnoie; car la monnoie n'est qu'un terme de comparaison pour la valeur des choses de différentes especes, & en ce sens, la monnoie est le vrai lien de la Société : mais tout peut être monnoie; autrefois le bétail l'étoit, des coquillages le sont encore chez plusieurs peuples le fer fut monnoie à Sparte, le cuir l'a été en Suede, l'or & l'argent le sont parmi nous.

Les métaux comme plus faciles à transporter, ont été généralement choisis pour termes moyens de tous les échanges; & l'on a converti ces métaux en monnoie, pour épargner la mesure ou le poids à chaque échange; car la marque de la monnoie n'est qu'une attestation que la piece ainsi marquée est d'un tel poids; & le Prince seul a droit de battre monnoie, attendu que lui seul a droit d'exiger que son témoignage fasse autorité parmi tout un peuple.

L'usage de cette invention ainsi expliquée se fait sentir au plus stupide. Il est difficile de comparer immédiatement des choses de différentes natures, du drap, par exemple, avec du bled; mais quand on a trouvé une mesure commune, savoir la monnoie, il est aisé au Fabricant & au Laboureur de rapporter la valeur des choses qu'ils veulent échanger à cette mesure commune. Si telle quantité de drap vaut une telle somme d'argent, & que telle quantité de bled vaille aussi la même somme d'argent, il s'ensuit que le Marchand, recevant ce bled pour son drap, fait un échange équitable. Ainsi c'est par la monnoie que les biens d'especes diverses deviennent commensurables, & peuvent se comparer.

N'allez pas plus loin que cela, & n'entrez point dans l'explication des effets moraux de cette institution. En toute chose il importe de bien exposer les usages, avant de montrer les abus. Si vous prétendiez expliquer aux enfans comment les signes font négliger les choses, comment de la monnoie sont nées toutes les chimeres de l'opinion, comment les pays riches d'argent doivent être pauvres de tout, vous traiteriez ces enfans non seulement en Philosophes, mais en hommes sages, & vous prétendriez leur faire entendre ce que peu de Philosophes même ont bien conçu.

Sur quelle abondance d'objets intéressans ne peut-on point tourner ainsi la curiosité d'une Eleve, sans jamais quitter les rapports réels & matériels qui sont à sa portée, ni souffrir qu'il s'éleve dans son esprit une seule idée qu'il ne puisse pas concevoir? L'art du Maître est de ne laisser jamais appésantir ses observations sur des minuties qui ne tiennent à rien, mais de les rapprocher sans cesse des grandes relations qu'il doit connoître un jour pour bien juger du bon & du mauvais ordre de la Société civile. Il faut savoir assortir les entretiens dont on l'amuse, au tour d'esprit qu'on lui a donné. Telle question qui ne pourroit pas même effleurer l'attention d'un autre, va tourmenter Emile durant six mois.

Nous allons dîner dans une maison opulente, nous trouvons les apprêts d'un festin, beaucoup de monde, beaucoup de laquais, beaucoup de plats, un service élégant & fin. Tout cet appareil de plaisir & de fête a quelque chose d'enivrant qui porte à la tête quand on n'y est pas accoutumé. Je pressens l'effet de tout cela sur mon jeune Eleve. Tandis que le repas se prolonge, tandis que les services se succedent, tandis

qu'autour de la table regnent mille propos bruyans, je m'approche de son oreille, & je lui dis: par combien de mains estimeriez-vous bien qu'ait passé tout ce que vous voyez sur cette table avant que d'y arriver? Quelle foule d'idées j'eveille dans son cerveau par ce peu de mots! A l'instant voilà toutes les vapeurs du délire abattues. Il rêve, il réfléchit, il calcule, il s'inquiete. Tandis que les Philosophes égayés par le vin, peut-être par leurs voisines, radotent & font les enfans, le voilà lui philosophant tout seul dans son coin: il m'interroge; je refuse de répondre, je le renvoie à un autre temps; il s'impatiente, il oublie de manger & de boire, il brûle d'être hors de table pour m'entretenir à son aise. Quel objet pour sa curiosité! Quel texte pour son instruction! Avec un jugement sain que rien n'a pu corrompre, que pensera-t-il du luxe, quand il trouvera que toutes les régions du monde ont été mises a contribution, que vingt millions de mains peut-être ont longtemps travaillé, qu'il en a coûte la vie peut-être à des milliers d'hommes, & tout cela pour lui presenter en pompe à midi ce qu'il va déposer le soir dans sa garde-robe.

Epiez avec soin les conclusions secretes qu'il tire en son cœur de toutes ses observations. Si vous l'avez moins bien gardé que je ne le suppose, il peut être tenté de tourner ses réflexions dans un autre sens, & de se regarder comme un personnage important au monde, en voyant tant de soins concourir pour apprêter son dîner. Si vous pressentez ce raisonnement, vous pouvez aisément le prévenir avant qu'il le fasse, ou du moins en effacer aussitôt l'impression. Ne sachant encore s'approprier les choses que par une jouissance matérielle, il ne peut juger de leur con-

venance ou disconvenance avec lui que par des rapports sensibles. La comparaison d'un dîner simple & rustique préparé par l'exercice, assaisonné par la faim, par la liberté, par la joie, avec son festin si magnifique & si compassé, suffira pour lui faire sentir que tout l'appareil du festin ne lui ayant donné aucun profit réel, & son estomac sortant tout aussi content de la table du Paysan que de celle du Financier, il n'y avoit rien à l'un de plus qu'à l'autre qu'il pût appeller véritablement sien.

Imaginons ce qu'en pareil cas un Gouverneur pourra lui dire. Rappellez-vous bien ces deux repas, & décidez en vous-même lequel vous avez fait avec le plus de plaisir : auquel avez-vous remarqué le plus de joie ; auquel a-t-on mangé de plus grand appétit, bu plus gaiement, ri de meilleur cœur ? lequel a duré le plus long-temps sans ennui, & sans avoir besoin d'être renouvellé par d'autres services ? Cependant voyez la différence ; ce pain bis que vous trouverez si bon vient du bled recueilli par ce Paysan ; son vin noir & grossier, mais désaltérant & sain, est du crû de sa vigne ; le linge vient de son chanvre filé l'hiver par sa femme, par ses filles, par sa servante : nulles autres mains que celles de sa famille n'ont fait les apprêts de sa table : le moulin le plus proche, & le marché voisin, sont les bornes de l'Univers pour lui. En quoi donc avez-vous réellement joui de tout ce qu'ont fourni de plus la terre éloignée & la main des hommes sur l'autre table ? Si tout cela ne vous a pas fait faire un meilleur repas, qu'avez-vous gagné à cette abondance : qu'y avoit-il là qui fût fait pour vous ? Si vous eussiez été le maître de la maison, pourra-t-il ajouter, tout cela vous fût resté plus étranger encore ; car le soin d'étaler aux yeux

des autres votre jouissance, eût achevé de vous l'ôter, vous auriez eu la peine, & eux le plaisir.

Ce discours peut être fort-beau ; mais il ne vaut rien pour Emile dont il passe la portée, & à qui l'on ne dicte point ses réflexions. Parlez-lui donc plus simplement. Après ces deux épreuves, dites-lui quelque matin : où dînerons-nous aujourd'hui, autour de ces montagnes d'argent qui couvrent les trois quarts de la table, & de ces parterres de fleurs de papier qu'on sert au dessert sur des miroirs : parmi ces femmes en grand panier, qui vous traitent en marionnette, & veulent que vous ayiez dit ce que vous ne savez pas? ou bien dans ce village à deux lieues d'ici, chez de bonnes gens qui nous reçoivent si joyeusement, & nous donnent de si bonne crême ? Le choix d'Emile n'est pas douteux : car il n'est ni babillard, ni vain, il ne peut souffrir la gêne, & tous nos ragoûts fins ne lui plaisent point : mais il est toujours prêt à courir en campagne, & il aime fort les bons fruits, les bons légumes, la bonne crême, & les bonnes gens. (7) Chemin faisant, la réflexion vient d'elle-

(7) Le goût que je suppose à mon Eleve pour la campagne, est un fruit naturel de son éducation. D'ailleurs n'ayant rien de cet air fat & requinqué qui plaît tant aux femmes, il en est moins fêté que d'autres enfans ; par conséquent il se plaît moins avec elles, & se gâte moins dans leur société dont il n'est pas encore en état de sentir le charme. Je me suis gardé de lui apprendre à leur baiser la main, à leur dire des fadeurs, pas même à leur marquer préférablement aux hommes les égards qui leur sont dûs : je me suis fait une inviolable loi de n'exiger rien de lui dont la raison ne fût à sa portée, & il n'y a point de bonne raison pour un enfant de traiter un sexe autrement que l'autre.

même, je vois que ces foules d'hommes qui travaillent à ces grands repas perdent bien leurs peines, ou qu'ils ne songent guere à nos plaisirs.

Mes exemples, bons peut-être pour un sujet, seront mauvais pour mille autres. Si l'on en prend l'esprit, on saura bien les varier au besoin; le choix tient à l'étude du génie propre à chacun,& cette étude tient aux occasions qu'on leur offre de se montrer. On n'imaginera pas que dans l'espace de trois ou quatre ans que nous avons à remplir ici, nous puissions donner à l'enfant le plus heureusement né une idée de tous les Arts & de toutes les Sciences naturelles, suffisantes pour les apprendre un jour de lui-même; mais en faisant ainsi passer devant lui tous les objets qu'il lui importe de connoître, nous le mettrons dans le cas de développer son goût, son talent, de faire les premiers pas vers l'objet où le porte son génie, & de nous indiquer la route qu'il lui faut ouvrir pour seconder la Nature.

Un autre avantage de cet enchaînement de connoissances bornées, mais justes, est de les lui montrer par leurs liaisons, par leurs rapports, de les mettre toutes à leur place dans son estime, & de prévenir en lui les préjugés qu'ont la plupart des hommes pour les talens qu'ils cultivent, contre ceux qu'ils ont négligés. Celui qui voit bien l'ordre du tout, voit la place où doit être chaque partie; celui qui voit bien une partie, & qui la connoît à fond, peut être un savant homme; l'autre est un homme judicieux, & vous vous souvenez que ce que nous proposons d'acquérir est moins la Science que le jugement.

Quoi qu'il en soit, ma méthode est indépendante de mes exemples; elle est fondée sur la mesure des

facultés de l'homme à ses différens âges, & sur le choix des occupations qui conviennent à ses facultés. Je crois qu'on trouveroit aisément une autre méthode avec laquelle on paroîtroit faire mieux; mais si elle étoit moins appropriée à l'espece, à l'âge, au sexe, je doute qu'elle eût le même succès.

En commençant cette seconde période, nous avons profité de la surabondance de nos forces sur nos besoins, pour nous porter hors de nous : nous nous sommes élancés dans les cieux ; nous avons mesuré la terre ; nous avons recueilli les loix de la Nature ; en un mot, nous avons parcouru l'île entiere : maintenant nous revenons à nous, nous nous rapprochons insensiblement de notre habitation. Trop heureux, en y rentrant, de n'en pas trouver encore en possession l'ennemi qui nous menace, & qui s'apprête à s'en emparer !

Que nous reste-t-il à faire après avoir observé tout ce qui nous environne? D'en convertir à notre usage tout ce que nous pouvons nous approprier, & de tirer parti de notre curiosité pour l'avantage de notre bien-être. Jusqu'ici nous avons fait provision d'instrumens de toute espece, sans savoir desquels nous aurions besoin. Peut-être inutiles à nous-mêmes, les nôtres pourront-ils servir à d'autres, & peut-être à notre tour aurons-nous besoin des leurs. Ainsi nous trouverions tous notre compte à ces échanges; mais pour les faire, il faut connoître nos besoins mutuels, il faut que chacun sache ce que d'autres ont à son usage, & ce qu'il peut leur offrir en retour. Supposons dix hommes, dont chacun a dix sortes de besoins. Il faut que chacun, pour son nécessaire, s'applique à dix sortes de travaux ; mais vu la différence de génie & de talent, l'un réussira

moins à quelqu'un de ces travaux, l'autre à un autre. Tous, propres à diverses choses, feront les mêmes, & feront mal servis. Formons une société de ces dix hommes, & que chacun s'applique pour lui seul & pour les neuf autres au genre d'occupation qui lui convient le mieux : chacun profitera des talens des autres, comme si lui seul les avoit tous; chacun perfectionnera le sien par un continuel exercice, & il arrivera que tous les dix parfaitement bien pourvus, auront encore du surabondant pour d'autres. Voilà le principe apparent de toutes nos institutions. Il n'est pas de mon sujet d'en examiner ici les conséquences ; c'est ce que j'ai fait dans un autre écrit.

Sur ce principe, un homme qui voudroit se regarder comme un être isolé, ne tenant du tout à rien, & se suffisant à lui-même, ne pourroit être que misérable. Il lui seroit même impossible de subsister ; car trouvant la terre entiere couverte du tien & du mien, & n'ayant rien à lui que son corps, d'où tireroit-il son nécessaire? En sortant de l'etat de Nature, nous forçons nos semblables d'en sortir aussi; nul n'y peut demeurer malgré les autres, & ce seroit réellement en sortir, que d'y vouloir rester dans l'impossibilité d'y vivre. Car la premiere loi de la Nature est le soin de se conserver.

Ainsi se forment peu-à peu dans l'esprit d'un enfant les idées des relations sociales, même avant qu'il puisse être réellement membre actif de la Société. Emile voit que pour avoir des instrumens à son usage, il lui en faut encore à l'usage des autres, par lesquels il puisse obtenir en échange les choses qui lui sont nécessaires, & qui sont en leur pouvoir. Je l'amene aisément à sentir le besoin de ces échanges, & à se mettre en état d'en profiter.

Monseigneur, il faut que je vive, disoit un malheureux Auteur satyrique au Ministre qui lui reprochoit l'infamie de ce métier. *Je n'en vois pas la nécessité*, lui repartit froidement l'homme en place. Cette réponse excellente pour un Ministre, eût été barbare & fausse en toute autre bouche. Il faut que tout homme vive. Cet argument, auquel chacun donne plus ou moins de force, à proportion qu'il a plus ou moins d'humanité, me paroît sans replique pour celui qui le fait, relativement à lui-même. Puisque, de toutes les aversions que nous donne la Nature, la plus forte est celle de mourir, il s'ensuit que tout est permis par elle à quiconque n'a nul autre moyen possible pour vivre. Les principes sur lesquels l'homme vertueux apprend à mépriser sa vie, & à l'immoler à son devoir, sont bien loin de cette simplicité primitive. Heureux les Peuples chez lesquels on peut être bon sans effort, & juste sans vertu! S'il est quelque misérable état au monde, où chacun ne puisse pas vivre sans mal faire, & où les Citoyens soient fripons par nécessité, ce n'est pas le malfaiteur qu'il faut pendre, c'est celui qui le force à le devenir.

Si-tôt qu'Emile saura ce que c'est que la vie, mon premier soin sera de lui apprendre à la conserver. Jusqu'ici je n'ai point distingué les états, les rangs, les fortunes, & je ne les distinguerai guere plus dans la suite, parce que l'homme est le même dans tous les états; que le riche n'a pas l'estomac plus grand que le pauvre, & ne digere pas mieux que lui; que le Maître n'a pas les bras plus longs ni plus forts que ceux de son esclave; qu'un Grand n'est pas plus grand qu'un homme du Peuple; & qu'enfin les besoins naturels étant par-tout les

mêmes, les moyens d'y pourvoir doivent être partout égaux. Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme, & non pas à ce qui n'est point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former exclusivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre; & que, s'il plaît à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux? Qu'y a-t-il de plus ridicule qu'un grand Seigneur devenu gueux, qui porte dans sa misere les préjugés de sa naissance? Qu'y a-t-il de plus vil qu'un riche appauvri, qui, se souvenant du mépris qu'on doit a la pauvreté, se sent devenu le dernier des hommes? L'un a pour toute ressource le métier de fripon public, l'autre celui de valet rampant, avec ce bon mot: *il faut que je vive.*

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la Société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables, & qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfans. Le Grand devient petit, le riche devient pauvre, le Monarque devient sujet: les coups du sort sont-ils si rares que vous puissiez compter d'en être exempt? Nous approchons de l'état de crise, & du siecle des révolutions (8). Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors? Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire: il n'y a de caracteres ineffaçables que ceux qu'imprime la Na-

(8) Je tiens pour impossible que les grandes Monarchies de l'Europe aient encore long-temps à durer; toutes ont brillé, & tout Etat qui brille est sur son déclin. J'ai de mon opinion des raisons plus particulieres que cette maxime; mais il n'est pas à propos de les dire, & chacun ne les voit que trop.

ture, & la Nature ne fait ni Princes, ni Riches, ni grands Seigneurs. Que fera donc, dans la bassesse, ce Satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur ? Que fera, dans la pauvreté, ce publicain qui ne sait vivre que d'or ? Que fera, dépourvu de tout, ce fastueux imbecille qui ne sait point user de lui-même, & ne met son être que dans ce qui est étranger à lui ? Heureux celui qui sait quitter alors l'état qui le quitte, & rester homme en dépit du sort ! Qu'on loue tant qu'on voudra ce Roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux sous les débris de son trône; moi je le méprise; je vois qu'il n'existe que par sa couronne, & qu'il n'est rien du tout s'il n'est Roi; mais celui qui la perd & s'en passe, est alors au dessus d'elle. Du rang de Roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme, que si peu d'hommes savent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui seul; & quand il ne lui reste à montrer que lui, il n'est point nul, il est quelque chose. Oui, j'aime mieux cent fois le Roi de Syracuse, Maître d'Ecole à Corinthe, & le Roi de Macédoine, Greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne sachant que devenir s'il ne regne pas, que l'héritier du possesseur de trois Royaumes, jouet de quiconque ose insulter à sa misere, errant de Cour en Cour, cherchant par-tout des secours, & trouvant par-tout des affronts, faute de savoir faire autre chose qu'un métier qui n'est plus en son pouvoir.

L'homme & le citoyen, quel qu'il soit, n'a d'autre bien à mettre dans la Société que lui-même, tous ses autres biens y sont malgré lui; & quand un homme est riche, ou il ne jouit pas de sa richesse ;

ou le Public en jouit aussi. Dans le premier cas, il vole aux autres ce dont il se prive; & dans le second, il ne leur donne rien. Ainsi la dette sociale lui reste toute entiere, tant qu'il ne paie que de son bien. Mais mon pere, en le gagnant, a servi la Société! Soit; il a payé sa dette, mais non pas la vôtre. Vous devez plus aux autres que si vous fussiez né sans bien, puisque vous êtes né favorisé. Il n'est point juste que ce qu'un homme a fait pour la Société, en décharge un autre de ce qu'il lui doit: car chacun se devant tout entier, ne peut payer que pour lui, & nul pere ne peut transmettre à son fils le droit d'être inutile à ses semblables; or, c'est pourtant ce qu'il fait, selon vous, en lui transmettant ses richesses, qui sont la preuve & le prix du travail. Celui qui mange dans l'oisiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole; & un rentier que l'Etat paie pour ne rien faire, ne differe guere, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des passans. Hors de la Société, l'homme isolé ne devant rien à personne, a droit de vivre comme il lui plaît; mais dans la Société, où il vit nécessairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de son entretien; cela est sans exception. Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social. Riche ou pauvre, puissant ou foible, tout Citoyen oisif est un fripon.

Or, de toutes les occupations qui peuvent fournir la subsistance à l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de Nature est le travail des mains: de toutes les conditions, la plus indépendante de la fortune & des hommes, est celle de l'artisan. L'artisan ne dépend que de son travail; il est aussi libre que le laboureur est esclave: car celui-ci tient

à ſon champ, dont la récolte eſt à la diſcrétion d'autrui. L'ennemi, le Prince, un voiſin puiſſant, un procès lui peut enlever ce champ : par ce champ on peut le vexer en mille manieres : mais par-tout où l'on veut vexer l'Artiſan, ſon bagage eſt bientôt fait, il emporte ſes bras, & s'en va. Toutefois l'Agriculture eſt le premier métier de l'homme ; c'eſt le plus honnête, le plus utile, & par conſéquent le plus noble qu'il puiſſe exercer. Je ne dis pas à Emile, apprends l'Agriculture ; il la ſait. Tous les travaux ruſtiques lui ſont familiers ; c'eſt par eux qu'il a commencé, c'eſt à eux qu'il revient ſans ceſſe. Je lui dis donc, cultive l'héritage de tes peres ; mais ſi tu perds cet héritage, ou ſi tu n'en as point, que faire ? Apprends un métier.

Un metier à mon fils! mon fils artiſan ! Monſieur, y penſez-vous? J'y penſe mieux que vous, Madame, qui voulez le réduire à ne pouvoir jamais être qu'un Lord, un Marquis, un Prince, & peut-être un jour moins que rien ; moi, je lui veux donner un rang qu'il ne puiſſe perdre, un rang qui l'honore dans tous les temps ; & quoi que vous en puiſſiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous.

La lettre tue, & l'eſprit vivifie. Il s'agit moins d'apprendre un métier pour ſavoir un métier, que pour vaincre les préjugés qui le mépriſent. Vous ne ſerez jamais réduit à travailler pour vivre. Eh ! tant pis, tant pis pour vous ! mais n'importe, ne travaillez point par néceſſité, travaillez par gloire. Abaiſſez-vous à l'état d'artiſan pour être au deſſus du vôtre. Pour vous ſoumettre la fortune & les choſes, commencez par vous en rendre indépendant Pour régner par l'opinion, commencez par régner ſur elle.

Souvenez-vous que ce n'eſt point un talent que je vous demande ; c'eſt un métier, un vrai métier, un art purement méchanique, où les mains travaillent plus que la tête, & qui ne mene point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en paſſer. Dans des maiſons fort au deſſus du danger de manquer de pain, j'ai vu des peres pouſſer la prevoyance juſqu'à joindre au ſoin d'inſtruire leurs enfans celui de les pourvoir de connoiſſances dont, à tout événement, ils puſſent tirer parti pour vivre. Ces Peres prévoyans croient beaucoup faire : ils ne font rien, parce que les reſſources qu'ils penſent ménager à leurs enfans, dépendent de cette même fortune au deſſus de laquelle ils les veulent mettre, en ſorte qu'avec tous ces beaux talens, ſi celui qui les a ne ſe trouve dans des circonſtances favorables pour en faire uſage, il périra de miſere comme s'il n'en avoit aucun.

Dès qu'il eſt queſtion de manege & d'intrigues, autant vaut les employer à ſe maintenir dans l'abondance, qu'à regagner, du ſein de la miſere, de quoi remonter à ſon premier état. Si vous cultivez des Arts dont le ſuccès tient à la réputation de l'Artiſte, ſi vous vous rendez propre à des emplois qu'on n'obtient que par la faveur, que vous ſervira tout cela, quand, juſtement dégoûté du monde, vous dédaignerez les moyens ſans leſquels on n'y peut réuſſir ? Vous avez étudié la politique & les intérêts des Princes ; voilà qui va fort bien : mais que ferez-vous de ces connoiſſances, ſi vous ne ſavez parvenir aux Miniſtres, aux Femmes de la Cour, aux Chefs des Bureaux, ſi vous n'avez le ſecret de leur plaire ; ſi tous ne trouvent en vous le fripon qui leur convient ? Vous êtes Architecte ou Peintre : ſoit, mais

il faut faire connoître votre talent. Penſez - vous aller de but en blanc expoſer un ouvrage au ſallon ? Oh! qu'il n'en va pas ainſi! Il faut être de l'Académie ; il y faut même être protégé pour obtenir au coin d'un mur quelque place obſcure. Quittez-moi la regle & le pinceau, prenez un fiacre, & courez de porte en porte ; c'eſt ainſi qu'on acquiert la célébrité. Or vous devez ſavoir que toutes ces illuſtres portes ont des ſuiſſes ou des portiers qui n'entendent que par geſte, & dont les oreilles ſont dans leurs mains. Voulez-vous enſeigner ce que vous avez appris, & devenir maître de géographie, ou de mathématiques, ou de langue, ou de muſique, ou de deſſein ? Pour cela même il faut trouver des écoliers, par conſéquent des prôneurs. Comptez qu'il importe plus d'être charlatan qu'habile, & que, ſi vous ne ſavez de métier que le vôtre, jamais vous ne ſerez qu'un ignorant.

Voyez donc combien toutes ces brillantes reſſources ſont peu ſolides, & combien d'autres reſſources vous ſont néceſſaires pour tirer parti de celles-là. Et puis que deviendrez-vous dans ce lâche abaiſſement ? Les revers, ſans vous inſtruire, vous aviliſſent ; jouet plus que jamais de l'opinion publique, comment vous éleverez-vous au deſſus des préjugés, arbitres de votre ſort ? Comment mépriſerez-vous la baſſeſſe & les vices dont vous avez beſoin pour ſubſiſter ? Vous ne dépendiez que des richeſſes, & maintenant vous dépendez des riches ; vous n'avez fait qu'empirer votre eſclavage, & le ſurcharger de votre miſere : vous voilà pauvre ſans être libre ; c'eſt le pire état où l'homme puiſſe tomber.

Mais au lieu de recourir pour vivre à ces hautes connoiſſances qui ſont faites pour nourrir l'ame &

non le corps, si vous recourez au besoin, à vos mains & à l'usage que vous en savez faire, toutes les difficultés disparoissent, tous les maneges deviennent inutiles; la ressource est toujours prête au moment d'en user; la probité, l'honneur ne sont plus un obstacle à la vie, vous n'avez plus besoin d'être lâche & menteur devant les grands, souple & rampant devant les fripons, vil complaisant de tout le monde, emprunteur ou voleur, ce qui est à peu près la même chose quand on n'a rien; l'opinion des autres ne vous touche point; vous n'avez à faire votre cour à personne, point de sot à flatter, point de suisse à fléchir, point de courtisanne à payer, &, qui pis est, à encenser. Que des coquins menent les grandes affaires; peu vous importe: cela ne vous empêchera pas, vous, dans votre vie obscure, d'être honnête homme, & d'avoir du pain. Vous entrez dans la premiere boutique du métier que vous avez appris: Maître, j'ai besoin d'ouvrage; Compagnon, mettez-vous-là, travaillez. Avant que l'heure du dîner soit venue, vous avez gagné votre dîner: si vous êtes diligent & sobre, avant que huit jours se passent, vous aurez de quoi vivre huit autres jours: vous aurez vécu libre, sain, vrai, laborieux, juste: ce n'est pas perdre son temps que d'en gagner ainsi.

Je veux absolument qu'Emile apprenne un métier; un métier honnête, au moins, direz-vous. Que signifie ce mot? Tout métier utile au Public n'est-il pas honnête? Je ne veux point qu'il soit brodeur, ni doreur, ni vernisseur, comme le gentilhomme de Locke; je ne veux point qu'il soit, ni musicien, ni comédien, ni faiseur de Livres. A ces professions près, & celles qui leur ressemblent,

qu'il prenne celle qu'il voudra; je ne prétends le gêner en rien; j'aime mieux qu'il soit cordonnier que poëte; j'aime mieux qu'il pave les grands chemins que de faire des fleurs de porcelaine. Mais, direz-vous, les archers, les espions, les bourreaux sont des gens utiles. Il ne tient qu'au Gouvernement qu'ils ne le soient point; mais passons, j'avois tort; il ne suffit pas de choisir un métier utile, il faut encore qu'il n'exige pas des gens qui l'exercent, des qualités d'ame odieuses & incompatibles avec l'humanité. Ainsi revenant au premier mot, prenons un métier honnête, mais souvenons-nous toujours qu'il n'y a point d'honnêteté sans utilité.

Un célebre Auteur de ce siecle, dont les livres sont pleins de grands projets & de petites vues, avoit fait vœu, comme tous les Prêtres de sa communion, de n'avoir point de femme en propre; mais se trouvant plus scrupuleux que les autres sur l'adultere, on dit qu'il prit le parti d'avoir de jolies servantes, avec lesquelles il réparoit de son mieux l'outrage qu'il avoit fait à son espece par ce téméraire engagement. Il regardoit comme un devoir du citoyen d'en donner d'autres à la Patrie: & du tribut qu'il lui payoit en ce genre, il peuploit la classe des artisans. Si-tôt que ces enfans étoient en âge, il leur faisoit apprendre à tous un métier de leur goût, n'excluant que les professions oiseuses, futiles, ou sujettes à la mode, telles, par exemple, que celle de perruquier, qui n'est jamais nécessaire, & qui peut devenir inutile d'un jour à l'autre, tant que la Nature ne se rebutera pas de nous donner des cheveux.

Voilà l'esprit qui doit nous guider dans le choix du métier d'Emile; ou plutôt ce n'est pas à nous

de faire ce choix, c'est à lui ; car les maximes dont il est imbu, conservant en lui le mépris naturel des choses inutiles, jamais il ne voudra consumer son temps en travaux de nulle valeur, & il ne connoît de valeur aux choses que celle de leur utilité reelle ; il lui faut un métier qui pût servir à Robinson dans son île.

En faisant passer en revue devant un enfant les productions de la Nature & de l'art, en irritant sa curiosité, en le suivant où elle le porte, on a l'avantage d'étudier ses goûts, ses inclinations, ses penchans, & de voir briller la premiere étincelle de son génie, s'il en a quelqu'un qui soit bien décidé. Mais une erreur commune, & dont il faut vous préserver, c'est d'attribuer à l'ardeur du talent l'effet de l'occasion, & de prendre pour une inclination marquée vers tel ou tel art, l'esprit imitatif commun à l'homme & au singe, & qui porte machinalement l'un & l'autre à vouloir faire tout ce qu'il voit faire, sans trop savoir à quoi cela est bon. Le monde est plein d'artisans, & sur-tout d'artistes qui n'ont point le talent naturel de l'art qu'ils exercent, & dans lequel on les a poussés dès leur bas âge, soit déterminé par d'autres convenances, soit trompé par un zele apparent qui les eût portés de même vers tout autre art, s'ils l'avoient vu pratiquer aussitôt. Tel entend un tambour, & se croit général ; tel voit bâtir, & veut être architecte. Chacun est tenté du métier qu'il voit faire, quand il le croit estimé.

J'ai connu un laquais qui, voyant peindre & dessiner son maître, se mit dans la tête d'être peintre & dessinateur. Dès l'instant qu'il eût formé cette résolution, il prit le crayon qu'il n'a plus quitté que

pour prendre le pinceau qu'il ne quittera de sa vie. Sans leçon & sans regle, il se mit à dessiner tout ce qu'il lui tomboit sous la main. Il passa trois ans entiers collé sur ses barbouillages, sans que jamais rien pût l'en arracher que son service, & sans jamais se rebuter du peu de progrès que de médiocres dispositions lui laissoient faire. Je l'ai vu durant six mois d'un été très-ardent, dans une petite anti-chambre au midi, où l'on suffoquoit au passage, assis, ou plutôt cloué tout le jour sur sa chaise, devant un globe, dessiner ce globe, le redessiner, commencer & recommencer sans cesse avec une invincible obstination, jusqu'à ce qu'il en eût rendu la ronde-bosse assez bien pour être content de son travail. Enfin, favorisé de son maître, & guidé par un artiste, il est parvenu au point de quitter la livrée, & de vivre de son pinceau. Jusqu'à certain terme, la persévérance supplée au talent; il a atteint ce terme, & ne le passera jamais. La constance & l'émulation de cet honnête garçon sont louables; il se fera toujours estimer par son assiduité, par sa fidélité, par ses mœurs; mais il ne peindra jamais que des dessus de porte. Qui est-ce qui n'eût pas été trompé par son zele, & ne l'eût pas pris pour un vrai talent? Il y a bien de la différence entre se plaire à un travail, & y être propre. Il faut des observations plus fines qu'on ne pense, pour s'assurer du vrai génie & du vrai goût d'un enfant qui montre bien plus ses désirs que ses dispositions, & qu'on juge toujours par les premiers, faute de savoir étudier les autres. Je voudrois qu'un homme judicieux nous donnât un Traité de l'art d'observer les enfans; cet art seroit très-important à connoî-

tre; les peres & les maîtres n'en ont pas encore les élémens.

Mais peut-être donnons-nous ici trop d'importance au choix d'un métier. Puisqu'il ne s'agit que d'un travail des mains, ce choix n'est rien pour Emile; & son apprentissage est déjà plus d'à moitié fait par les exercices dont nous l'avons occupé jusqu'à présent. Que voulez-vous qu'il fasse; il est prêt à tout; il sait déjà manier la beche & la houe: il sait se servir du tour, du marteau, du rabot, de la lime: les outils de tous les métiers lui sont déjà familiers. Il ne s'agit plus que d'acquérir de quelqu'un de ces outils un usage assez prompt, assez facile, pour égaler en diligence les bons ouvriers qui s'en servent, & il a sur ce point un grand avantage par-dessus tous, c'est d'avoir le corps agile, les membres flexibles, pour prendre sans peine toutes sortes d'attitudes, & prolonger sans effort toutes sortes de mouvemens. De plus, il a les organes justes & bien exercés; toute la méchanique des Arts lui est déjà connue. Pour savoir travailler en maître, il ne lui manque que de l'habitude; & l'habitude ne se gagne qu'avec le temps. Auquel des métiers, dont le choix nous reste à faire, donnera-t-il donc assez de temps pour s'y rendre diligent? Ce n'est plus que de cela qu'il s'agit.

Donnez à l'homme un métier qui convienne à son sexe, & au jeune homme un métier qui convienne à son âge. Toute profession sédentaire & casaniere, qui effémine & ramollit le corps, ne lui plaît ni ne lui convient. Jamais jeune garçon n'aspira de lui-même à être tailleur; il faut de l'art pour porter à ce métier de femme, le sexe pour le-

quel il n'est pas fait (9). L'aiguille & l'épée ne sauroient être maniées par les mêmes mains. Si j'étois Souverain, je ne permettrois la couture & les métiers à l'aiguille qu'aux femmes, & aux boîteux réduits à s'occuper comme elles. En supposant les eunuques nécessaires, je trouve les Orientaux bien fous d'en faire exprès. Que ne se contentent-ils de ceux qu'a faits la Nature, de ces foules d'hommes lâches dont elle a mutilé le cœur ? ils en auroient de reste pour le besoin. Tout homme foible, délicat, craintif, est condamné par elle à la vie sédentaire; il est fait pour vivre avec les femmes, ou à leur maniere. Qu'il exerce quelqu'un des métiers qui leur sont propres, à la bonne heure; & s'il faut absolument de vrais eunuques, qu'on réduise à cet état les hommes qui déshonorent leur sexe en prenant des emplois qui ne lui conviennent pas. Leur choix annonce l'erreur de la Nature, corrigez cette erreur de maniere ou d'autre, vous n'aurez fait que du bien.

J'interdis à mon Eleve les métiers mal sains, mais non pas les métiers pénibles, ni même les métiers périlleux. Ils exercent à la fois la force & le courage; ils sont propres aux hommes seuls, les femmes n'y prétendent point: comment n'ont-ils pas honte d'empiéter sur ceux qu'elles font?

Luctantur pauca, comedunt colliphia pauca.
Vos trahitis lanam, calathisque peracta refertis
Vellera . . . . . (10)

---

(9) Il n'y avoit point de tailleurs parmi les Anciens: les habits des hommes se faisoient dans la maison par les femmes.

(10) Juven. Sat. II.

En Italie on ne voit point de femmes dans les boutiques; & l'on ne peut rien imaginer de plus triſte que le coup d'œil des rues de ce pays-là, pour ceux qui ſont accoutumés à celles de France & d'Angleterre. En voyant des Marchands de modes vendre aux Dames des rubans, des pompons, du rézeau, de la chenille, je trouvois ces parures délicates bien ridicules dans de groſſes mains, faites pour ſouffler la forge & frapper ſur l'enclume. Je me diſois; dans ce pays les femmes devroient, par repréſailles, lever des boutiques de fourbiſſeurs & d'armuriers. Eh! que chacun faſſe & vende les armes de ſon ſexe. Pour les connoître, il les faut employer.

Jeune homme, imprime à tes travaux la main de l'homme. Apprends à manier d'un bras vigoureux la hache & la ſcie, à équarrir une poutre, à monter ſur un comble, à poſer le faite, à l'affermir de jambes-de-force & d'entraits; puis crie à ta ſœur de venir t'aider à ton ouvrage, comme elle te diſoit de travailler à ſon point croiſé.

J'en dis trop pour mes agréables contemporains; je le ſens, mais je me laiſſe quelquefois entraîner à la force des conſéquences. Si quelque homme que ce ſoit a honte de travailler en Public, armé d'une doloire, & ceint d'un tablier de peau, je ne vois plus en lui qu'un eſclave de l'opinion; prêt à rougir de bien faire, ſi-tôt qu'on ſe rira des honnêtes gens. Toutefois cédons aux préjugés des peres tout ce qui ne peut nuire au jugement des enfans. Il n'eſt pas néceſſaire d'exercer toutes les profeſſions utiles pour les honorer toutes: il ſuffit de n'en eſtimer aucune au deſſous de ſoi. Quand on a le choix, & que rien d'ailleurs ne nous détermine, pourquoi ne conſulteroit-on pas l'agrément, l'inclination, la conve-

nance

nance entre les profeſſions de même rang? Les travaux des métaux ſont utiles: & même les plus utiles de tous: cependant, à moins qu'une raiſon particuliere ne m'y porte, je ne ferai point de votre fils un maréchal, un ſerrurier, un forgeron: je n'aimerois pas à lui voir, dans ſa forge la figure d'un cyclope: de même, je n'en ferai pas un maçon, encore moins un cordonnier. Il faut que tous les métiers ſe faſſent; mais qui peut choiſir, doit avoir égard à la propreté, car il n'y a point là d'opinion: ſur ce point les ſens nous décident. Enfin je n'aimerois pas ces ſtupides profeſſions, dont les ouvriers, ſans induſtrie & preſque automates, n'exercent jamais leurs mains qu'au même travail: les tiſſerands, les faiſeurs de bas, les ſcieurs de pierre; à quoi ſert d'employer à ces métiers des hommes de ſens? c'eſt une machine qui en mene une autre.

Tout bien conſidéré, le métier que j'aimerois le mieux qui fût du goût de mon Eleve, eſt celui de menuiſier. Il eſt propre, il eſt utile, il peut s'exercer dans la maiſon, il tient ſuffiſamment le corps en haleine; il exige dans l'ouvrier, de l'adreſſe & de l'induſtrie; & dans la forme des ouvrages que l'utilité détermine, l'élégance & le goût ne ſont pas exclus.

Que ſi par haſard le génie de votre Eleve étoit décidément tourné vers les ſciences ſpéculatives, alors je ne blâmerois pas qu'on lui donnât un métier conforme à ſes inclinations, qu'il apprît, par exemple, à faire des inſtrumens de mathématiques, des lunettes, des téleſcopes, &c.

Quand Emile apprendra ſon métier je veux l'apprendre avec lui; car je ſuis convaincu qu'il n'apprendra jamais bien que ce que nous apprendrons enſemble. Nous nous mettrons donc tous deux en apprentiſſage,

& nous ne prétendrons point être traités en Messieurs, mais en vrais apprentifs, qui ne le sont pas pour rire. Pourquoi ne le serions-nous pas tout de bon? Le Czar Pierre étoit charpentier au chantier, & tambour dans ses propres troupes: pensez-vous que ce prince ne vous valût pas par la naissance ou par le mérite? Vous comprenez que ce n'est point à Emile que je dis cela; c'est à vous qui que vous puissiez être.

Malheureusement nous ne pouvons passer tout notre temps à l'établi. Nous ne sommes pas seulement apprentifs ouvriers, nous sommes apprentifs hommes; & l'apprentissage de ce dernier métier est plus pénible & plus long que l'autre. Comment ferons-nous donc? Prendrons-nous un maître de rabot une heure par jour, comme on prend un maître à danser? Non: nous ne serions pas des apprentifs, mais des disciples, & notre ambition n'est pas tant d'apprendre la menuiserie, que de nous élever à l'état de menuisier. Je suis donc d'avis que nous aillions toutes les semaines une ou deux fois au moins passer la journée entiere chez le maître, que nous nous levions à son heure, que nous soyions à l'ouvrage avant lui, que nous mangions à sa table: que nous travaillions sous ses ordres; & qu'après avoir eu l'honneur de souper avec sa famille; nous retournions, si nous voulons, coucher dans nos lits durs. Voilà comment on apprend plusieurs métiers à la fois, & comment on s'exerce au travail des mains, sans négliger l'autre apprentissage

Soyons simples en faisant bien. N'allons pas reproduire la vanité par nos soins pour la combattre; s'enorgueillir d'avoir vaincu les préjugés, c'est s'y soumettre. On dit que par un ancien usage de la Maison

Ottomane, le Grand Seigneur est obligé de travailler de ses mains, & chacun sait que les ouvrages d une main royale ne peuvent être que des chef-d'œuvres. Il distribue donc magnifiquement ces chef-d'œuvres aux Grands de la Porte; & l'ouvrage est payé selon la qualité de l'ouvrier. Ce que je vois de mal à cela n'est pas cette prétendue véxation; car, au contraire, elle est un bien. En forçant les Grands de partager avec lui les dépouilles du Peuple, le Prince est d'autant moins obligé de piller le Peuple directement. C'est un soulagement nécessaire au despotisme, & sans lequel cet horrible Gouvernement ne sauroit subsister.

Le vrai mal d'un pareil usage, est l'idée qu'il donne à ce pauvre homme de son mérite. Comme le Roi Midas, il voit changer en or tout ce qu'il touche; mais il n'apperçoit pas quelles oreilles cela fait pousser. Pour en conserver de courtes à notre Emile, préservons ses mains de ce riche talent; que ce qu'il fait ne tire pas son prix de l'ouvrier, mais do l'ouvrage. Ne souffrons jamais qu'on juge du sien, qu'en le comparant à celui des bons maîtres. Que son travail soit prisé par le travail même, & non parce qu'il est de lui. Dites de ce qui est bien fait, *voilà qui est bien fait*; mais n'ajoutez point, *qui est-ce qui a fait cela ?* S'il dit lui-même d'un air fier & content de lui: *c'est moi qui l'ai fait*, ajoutez froidement: *vous ou un autre, il n'importe; c'est toujours un travail bien fait.*

Bonne mere, préserve toi sur-tout des mensonges qu'on te prépare. Si ton fils sait beaucoup de choses, défie-toi de tout ce qu'il sait. S'il a le malheur d'être élevé dans Paris, & d'être riche, il est perdu. Tant qu'il s'y trouvera d'habiles artistes, il aura tous

leurs talens, mais loin d'eux, il n'en aura plus. A Paris le riche fait tout; il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette Capitale est pleine d'amateurs, & sur-tout d'amatrices, qui font leurs ouvrages comme M. Guillaume inventoit ses couleurs. Je connois à ceci trois exceptions honorables parmi les hommes; il y en peut avoir davantage : mais je n'en connois aucune parmi les femmes, & je doute qu'il y en ait. En général, on acquiert un nom dans les arts comme dans la Robe; on devient artiste & juge des artistes, comme on devient Docteur en Droit & Magistrat.

Si donc il étoit une fois établi qu'il est beau de savoir un métier, vos enfans le sauroient bientôt sans l'apprendre : ils passeroient maîtres comme les Conseillers de Zurich. Point de tout ce cérémonial pour Emile; point d'apparence, & toujours de la réalité. Qu'on ne dise pas qu'il sait, mais qu'il apprenne en silence. Qu'il fasse toujours son chef-d'œuvre, & que jamais il ne passe maître; qu'il ne se montre pas ouvrier par son titre, mais par son travail.

Si jusqu'ici je me suis fait entendre, on doit concevoir comment, avec l'habitude de l'exercice du corps & du travail des mains, je donne insensiblement à mon Eleve le goût de la réflexion & de la méditation, pour balancer en lui la paresse qui résulteroit de son indifférence pour les jugemens des hommes, & du calme de ses passions. Il faut qu'il travaille en paysan, & qu'il pense en philosophe, pour n'être pas aussi fainéant qu'un sauvage. Le grand secret de l'éducation est de faire, que les exercices du corps & ceux de l'esprit, servent toujours de délassement les uns aux autres.

Mais, gardons-nous d'anticiper ſur les inſtructions qui demandent un eſprit plus mûr. Emile ne ſera pas long-temps ouvrier, ſans reſſentir par lui-même l'inégalité des conditions, qu'il n'avoit d'abord qu'apperçue. Sur les maximes que je lui donne, & qui ſont à ſa portée, il voudra m'examiner à mon tour. En recevant tout de moi ſeul, en ſe voyant ſi près de l'état des pauvres, il voudra ſavoir pourquoi j'en ſuis ſi loin; il me fera peut-être, au dépourvu des queſtions ſcabreuſes. *Vous êtes riche, vous me l'avez dit, & je le vois. Un riche doit auſſi ſon travail à la Société, puiſqu'il eſt homme. Mais, vous, que faites-vous donc pour elle?* Que diroit à cela un beau Gouverneur? je l'ignore. Il ſeroit peut-être aſſez ſot pour parler à l'enfant des ſoins qu'il lui rend; quant à moi l'atelier me tire d'affaire. *Voilà, cher Emile, une excellente queſtion. Je vous promets d'y répondre pour moi, quand vous y ferez pour vous-même une réponſe dont vous ſoyez content. En attendant, j'aurai ſoin de rendre à vous & aux pauvres, ce que j'ai de trop, & de faire une table ou un banc par ſemaine, afin de n'être pas tout-à-fait inutile à tous.*

Nous voici revenus à nous-mêmes. Voilà notre enfant prêt à ceſſer de l'être, rentré dans ſon individu. Le voilà ſentant plus que jamais la néceſſité qui l'attache aux choſes. Après avoir commencé par exercer ſon corps & ſes ſens, nous avons exercé ſon eſprit & ſon jugement. Enfin, nous avons réuni l'uſage de ſes membres à celui de ſes facultés. Nous avons fait un être agiſſant & penſant : il ne nous reſte plus, pour achever l'homme, que de faire un être aimant & ſenſible, c'eſt-à-dire, de perfectionner la raiſon par le ſentiment. Mais avant d'entrer dans ce nouvel ordre de choſes, jetons les yeux ſur

celui d'où nous sortons, & voyons le plus exactement qu'il est possible jusqu'où nous sommes parvenus.

Notre Eleve n'avoit d'abord que des sensations, maintenant il a des idées; il ne faisoit que sentir, maintenant il juge. Car de la comparaison de plusieurs sensations successives ou simultanées, & du jugement qu'on en porte, naît une sorte de sensation mixte ou complexe que j'appelle idée.

La maniere de former les idées est ce qui donne un caractere à l'esprit humain. L'esprit qui ne forme ses idées que sur des rapports réels, est un esprit solide : celui qui se contente des rapports apparens, est un esprit superficiel; celui qui voit les rapports tels qu'ils sont, est un esprit juste : celui qui les apprécie mal, est un esprit faux : celui qui controuve des rapports imaginaires, qui n'ont ni réalité ni apparence, est un fou : celui qui ne compare point, est un imbécille. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des idées, & à trouver des rapports, est ce qui fait dans les hommes le plus ou moins d'esprit, &c.

Les idées simples ne sont que des sensations comparées. Il y a des jugemens dans les simples sensations, aussi-bien que dans les sensations complexes, que j'appelle idées simples. Dans la sensation, le jugement est purement passif : il affirme qu'on sent ce qu'on sent. Dans la perception ou idée, le jugement est actif; il rapproche, il compare, il détermine des rapports que le sens ne détermine pas. Voilà toute la différence; mais elle est grande. Jamais la Nature ne nous trompe, c'est toujours nous qui nous trompons.

Je vois servir à un enfant de huit ans d'un fro-

mage glacé. Il porte la cuiller à sa bouche, sans savoir ce que c'est, & saisi du froid, s'écrie : *Ah cela me brûle !* Il éprouve une sensation très-vive, il n'en connoît point de plus vive que la chaleur du feu, & il croit sentir celle-là. Cependant il s'abuse ; le saisissement du froid le blesse, mais il ne le brûle pas, & ces deux sensations ne sont pas semblables, puisque ceux qui ont éprouvé l'une & l'autre ne les confondent point : ce n'est donc pas la sensation qui le trompe, mais le jugement qu'il en porte.

Il en est de même de celui qui voit, pour la premiere fois, un miroir ou une machine d'optique ; ou qui entre dans une cave profonde, au cœur de l'Hiver ou de l'Eté, ou qui trempe dans l'eau tiede une main très-chaude ou tres-froide, ou qui fait rouler entre deux doigts croisés une petite boule, &c. S'il se contente de dire ce qu'il apperçoit, ce qu'il sent, son jugement étant purement passif, il est impossible qu'il le trompe : mais quand il juge de la chose par l'apparence, il est actif ; il compare, il établit par inductions des rapports qu'il n'apperçoit pas ; alors il se trompe, ou peut se tromper. Pour corriger ou prévenir l'erreur, il a besoin de l'expérience.

Montrez de nuit à votre Eleve des nuages passant entre la lune & lui ; il croira que c'est la lune qui passe en sens contraire, & que les nuages sont arrêtés. Il le croira par une induction précipitée, parce qu'il voit ordinairement les petits objets se mouvoir préférablement aux grands, & que les nuages lui semblent plus grands que la lune dont il ne peut estimer l'éloignement. Lorsque, dans un bateau qui vogue, il regarde d'un peu loin le rivage, il tombe

dans l'erreur contraire, & croit voir courir la terre, parce que ne se sentant point en mouvement, il regarde le bateau, la mer, ou la riviere, & tout son horizon, comme un tout immobile, dont le rivage qu'il voit courir ne lui semble qu'une partie.

La premiere fois qu'un enfant voit un bâton à moitié plongé dans l'eau, il voit un bâton brisé : la sensation est vraie ; & elle ne laisseroit pas de l'être, quand même nous ne saurions point la raison de cette apparence. Si donc vous lui demandez ce qu'il voit, il dit, un bâton brisé, & il dit vrai ; car il est très-sûr qu'il a la sensation d'un bâton brisé. Mais quand, trompé par son jugement, il va plus loin, & qu'après avoir affirmé qu'il voit un bâton brisé, il affirme encore que ce qu'il voit est en effet un bâton brisé, alors il dit faux : pourquoi cela? parce qu'alors il devient actif, & qu'il ne juge plus par inspection, mais par induction, en affirmant ce qu'il ne sent pas, savoir que le jugement qu'il reçoit par un sens seroit confirmé par un autre.

Puisque toutes nos erreurs viennent de nos jugemens, il est clair que si nous n'avions jamais besoin de juger, nous n'aurions nul besoin d'apprendre ; nous ne serions jamais dans le cas de nous tromper ; nous serions plus heureux de notre ignorance que nous ne pouvons l'être de notre savoir. Qui est-ce qui nie que les savans ne sachent mille choses vraies que les ignorans ne sauront jamais ? Les savans sont-ils pour cela plus près de la vérité ? Tout au contraire, ils s'en éloignent en avançant, parce que la vanité de juger faisant encore plus de progrès que les lumieres, chaque vérité qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugemens faux. Il est

de la derniere évidence que les compagnies ſavantes de l'Europe, ne ſont que des écoles publiques de menſonges; & très-ſurement il y a plus d'erreurs dans l'Académie des Sciences, que dans tout un peuple de Hurons.

Puiſque plus les hommes ſavent, plus ils ſe trompent, le ſeul moyen d'éviter l'erreur eſt l'ignorance. Ne jugez point, vous ne vous abuſerez jamais? C'eſt la leçon de la Nature auſſi-bien que de la raiſon. Hors les rapports immédiats en très-petit nombre, & très-ſenſibles que les choſes ont avec nous, nous n'avons naturellement qu'une profonde indifférence pour tout le reſte. Un Sauvage ne tourneroit pas le pied pour aller voir le jeu de la plus belle machine, & tous les prodiges de l'électricité. *Que m'importe?* eſt le mot le plus familier à l'ignorant, & le plus convenable au ſage.

Mais malheureuſement ce mot ne nous va plus. Tout nous importe depuis que nous ſommes dépendans de tout, & notre curioſité s'étend néceſſairement avec nos beſoins: voilà pourquoi j'en donne une très-grande aux Philoſophes, & n'en donne point au Sauvage. Celui-ci n'a beſoin de perſonne; l'autre a beſoin de tout le monde, & ſur-tout d'admirateurs.

On me dira que je ſors de la Nature; je n'en crois rien. Elle choiſit ſes inſtrumens, & les regle non ſur l'opinion, mais ſur le beſoin: or les beſoins changent ſelon la ſituation des hommes. Il y a bien de la différence entre l'homme naturel vivant dans l'état de la Nature, & l'homme naturel vivant dans l'état de Société. Emile n'eſt pas un Sauvage à reléguer dans les déſerts; c'eſt un Sauvage fait pour habiter les Villes. Il faut qu'il ſache y trouver ſon

néceſſaire, tirer parti de leurs habitans, & vivre, ſinon comme eux, du moins avec eux.

Puiſqu'au milieu de tant de rapports nouveaux, dont il va dépendre, il faudra malgré lui qu'il juge; apprenons-lui donc à bien juger.

La meilleure maniere d'apprendre à bien juger, eſt celle qui tend le plus à ſimplifier nos expériences, & à pouvoir même nous en paſſer ſans tomber dans l'erreur. D'où il ſuit qu'après avoir long-temps vérifié les rapports des ſens l'un par l'autre, il faut encore apprendre à vérifier les rapports de chaque ſens par lui-même, ſans avoir beſoin de recourir à un autre ſens; alors chaque ſenſation deviendra pour nous une idée, & cette idée ſera toujours conforme à la vérité. Telle eſt la ſorte d'acquis dont j'ai tâché de remplir ce troiſieme âge de la vie humaine.

Cette maniere de procéder exige une patience & une circonſpection dont peu de Maîtres ſont capables, & ſans laquelle jamais le diſciple n'apprendra à juger. Si, par exemple, lorſque celui-ci s'abuſe ſur l'apparence du bâton briſé, pour lui montrer ſon erreur, vous vous preſſez de tirer le bâton hors de l'eau, vous le détromperez peut-être; mais que lui apprendrez-vous? Rien que ce qu'il auroit bientôt appris de lui-même. Oh que ce n'eſt pas là ce qu'il faut faire! Il s'agit moins de lui apprendre une vérité, que de lui montrer comment il faut s'y prendre pour découvrir toujours la vérité. Pour mieux l'inſtruire, il ne faut pas le détromper ſi-tôt: prenons Emile & moi pour exemple.

Premiérement, à la ſeconde des deux queſtions ſuppoſées, tout enfant élevé à l'ordinaire ne manquera pas de répondre affirmativement. C'eſt ſure-

ment, dira-t-il, un bâton brisé. Je doute fort qu'Emile me fasse la même réponse. Ne voyant point la nécessité d'être savant ni de le paroître, il n'est jamais pressé de juger, il ne juge que sur l'évidence, & il est bien éloigné de la trouver dans cette occasion, lui qui sait combien nos jugemens sur les apparences sont sujets à l'illusion, ne fût-ce que dans la perspective.

D'ailleurs, comme il sait par expérience que mes questions les plus frivoles ont toujours quelque objet qu'il n'apperçoit pas d'abord, il n'a point pris l'habitude d'y répondre étourdiment : au contraire, il s'en défie, il s'y rend attentif, il les examine avec grand soin avant d'y répondre. Jamais il ne me fait de réponse qu'il n'en soit content lui-même, & il est difficile à contenter. Enfin, nous ne nous piquons, ni lui ni moi, de savoir la vérité des choses, mais seulement de ne pas donner dans l'erreur. Nous serions bien plus confus de nous payer d'une raison qui n'est pas bonne, que de n'en pas trouver du tout. *Je ne sais*, est un mot qui nous va si bien à tous deux, & que nous répétons si souvent, qu'il ne coûte plus rien à l'un ni à l'autre. Mais soit que cette étourderie lui échappe, ou qu'il l'évite par notre commode *je ne sais*, ma réplique est la même; *voyons, examinons*.

Ce bâton qui trempe à moitié dans l'eau, est fixé dans une situation perpendiculaire. Pour savoir s'il est brisé, comme il le paroît, que de choses n'avons-nous pas à faire avant de le tirer de l'eau, ou avant d'y porter la main ?

1°. D'abord nous tournons tout autour du bâton, & nous voyons que la brisure tourne comme

nous : c'eſt donc nôtre œil ſeul qui la change, & les regards ne remuent pas les corps.

2°. Nous regardons bien à plomb ſur le bout du bâton qui eſt hors de l'eau; alors le bâton n'eſt plus courbe, le bout voiſin de notre œil nous cache exactement l'autre bout: notre œil a-t-il redreſſé le bâton?

3°. Nous agitons la ſurface de l'eau; nous voyons le bâton ſe plier en pluſieurs pieces, ſe mouvoir en zigzag, & ſuivre les ondulations de l'eau. Le mouvement que nous donnons à cette eau, ſuffit-il pour briſer, amollir, & fondre ainſi le bâton?

4°. Nous faiſons écouler l'eau, & nous voyons le bâton ſe redreſſer peu à peu, à meſure que l'eau baiſſe: n'en voilà-t-il pas plus qu'il ne faut pour éclaircir le fait, & trouver la réfraction? Il n'eſt donc pas vrai que la vue nous trompe, puiſque nous n'avons beſoin que d'elle ſeule pour rectifier les erreurs que nous lui attribuons.

Suppoſons l'enfant aſſez ſtupide pour ne pas ſentir le réſultat de ces expériences; c'eſt alors qu'il faut appeller le toucher au ſecours de la vue. Au lieu de tirer le bâton hors de l'eau, laiſſez-le dans ſa ſituation, & que l'enfant y paſſe la main d'un bout à l'autre, il ne ſentira point d'angle, le bâton n'eſt donc pas briſé.

Vous me direz qu'il n'y a pas ſeulement ici des jugemens, mais des raiſonnemens en forme. Il eſt vrai; mais ne voyez-vous pas que ſi-tôt que l'eſprit eſt parvenu juſqu'aux idées, tout jugement eſt un raiſonnement. La conſcience de toute ſenſation eſt une propoſition, un jugement. Donc ſi-tôt que l'on compare une ſenſation à une autre, on raiſonne,

L'art de juger & l'art de raiſonner, ſont exactement le même.

Emile ne ſaura jamais la dioptrique, ou je veux qu'il l'apprenne autour de ce bâton. Il n'aura point diſſéqué d'inſectes; il n'aura point compté les taches du ſoleil; il ne ſaura ce que c'eſt qu'un microſcope & un téleſcope. Vos doctes Eleves ſe moqueront de ſon ignorance; ils n'auront pas tort; car avant de ſe ſervir de ces inſtrumens, j'entends qu'il les invente, & vous vous doutez bien que cela ne viendra pas ſi-tôt.

Voilà l'eſprit de toute ma méthode dans cette partie. Si l'enfant fait rouler une petite boule entre deux doigts croiſés, & qu'il croie ſentir deux boules, je ne lui permettrai point d'y regarder, qu'auparavant il ne ſoit convaincu qu'il n'y en a qu'une.

Ces éclairciſſemens ſuffiront, je penſe, pour marquer nettement le progrès qu'a fait juſqu'ici l'eſprit de mon Eleve, & la route par laquelle il a ſuivi ce progrès. Mais vous êtes effrayés, peut-être, de la quantité de choſes que j'ai fait paſſer devant lui; vous craignez que je n'accable ſon eſprit ſous ces multitudes de connoiſſances: c'eſt tout le contraire; je lui apprends bien plus à les ignorer qu'à les ſavoir. Je lui montre la route de la ſcience aiſée, à la vérité; mais longue, immenſe, lente à parcourir. Je lui fais faire les premiers pas, pour qu'il reconnoiſſe l'entrée; mais je ne lui permets jamais d'aller loin.

Forcé d'apprendre de lui-même, il uſe de ſa raiſon, & non de celle d'autrui; car pour ne rien donner à l'opinion, il ne faut rien donner à l'autorité, & la plupart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres. De cet

exercice continuel, il doit résulter une vigueur d'esprit, semblable à celle qu'on donne au corps par le travail & par la fatigue. Un autre avantage, est qu'on n'avance qu'à proportion de ses forces. L'esprit, non plus que le corps, ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choses avant de les déposer dans la mémoire, ce qu'il en tire ensuite est à lui : au lieu qu'en surchargeant la mémoire à son insçu, on s'expose à n'en jamais rien tirer qui lui soit propre.

Emile a peu de connoissances, mais celles qu'il a, sont véritablement siennes ; il ne sait rien à demi. Dans le petit nombre des choses qu'il sait & qu'il sait bien, la plus importante est, qu'il y en a beaucoup qu'il ignore & qu'il peut savoir un jour, beaucoup plus que d'autres hommes savent, & qu'il ne saura de sa vie, & une infinité d'autres qu'aucun homme ne saura jamais. Il a un esprit universel, non par les lumieres, mais par la faculté d'en acquérir ; un esprit ouvert, intelligent, prêt à tout, &, comme dit Montagne, sinon instruit, du moins instruisable. Il me suffit qu'il sache trouver l'*à quoi bon* sur tout ce qu'il fait, & le *pourquoi* sur tout ce qu'il croit. Encore une fois, mon objet n'est point de lui donner la science, mais de lui apprendre à l'acquérir au besoin, de la lui faire estimer exactement ce qu'elle vaut, & de lui faire aimer la vérité par-dessus tout. Avec cette méthode on avance peu ; mais on ne fait jamais un pas inutile, & l'on n'est point forcé de rétrograder.

Emile n'a que des connoissances naturelles & purement physiques : il ne sait pas même le nom de l'histoire, ni ce que c'est que métaphysique & morale. Il connoît les rapports essentiels de l'homme

aux choses, mais nul des rapports moraux de l'homme à l'homme. Il sait peu généraliser d'idées, peu faire d'abstractions. Il voit des qualités communes à certains corps, sans raisonner sur ces qualités en elles-mêmes. Il connoît l'étendue abstraite à l'aide des figures de la Géométrie ; il connoît la quantité abstraite à l'aide des signes de l'Algebre. Ces figures & ces signes sont les supports de ces abstractions sur lesquels ses sens se reposent. Il ne cherche point à connoître les choses par leur nature, mais seulement par les relations qui l'intéressent : il n'estime ce qui lui est étranger que par rapport à lui ; mais cette estimation est exacte & sûre : la fantaisie, la convention n'y entrent pour rien. Il fait plus de cas de ce qui lui est plus utile, & ne se départant jamais de cette maniere d'apprécier, il ne donne rien à l'opinion.

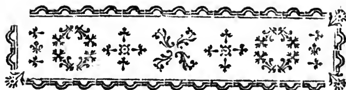
Emile est laborieux, tempérant, patient, ferme, plein de courage. Son imagination nullement allumée ne lui grossit jamais les dangers ; il est sensible à peu de maux, & il sait souffrir avec constance, parce qu'il n'a point appris à disputer contre la destinée. A l'égard de la mort, il ne sait pas encore bien ce que c'est ; mais accoutumé à subir sans résistance la loi de la nécessité, quand il faudra mourir, il mourra sans gémir, & sans se débattre : c'est tout ce que la nature permet dans ce moment abhorré de tous. Vivre libre, & peu tenir aux choses humaines, est le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

En un mot, Emile a de la vertu tout ce qui se rapporte à lui-même. Pour avoir aussi les vertus sociales, il lui manque uniquement de connoître les relations qui les exigent ; il lui manque uniquement des lumieres que son esprit est tout prêt à recevoir.

Il se considere sans égard aux autres, & trouve bon que les autres ne pensent point à lui. Il n'exige rien de personne & ne croit rien devoir à personne; il est seul dans la société humaine, il ne compte que sur lui seul. Il a droit aussi plus qu'un autre de compter sur lui-même, car il est tout ce qu'on peut être à son âge. Il n'a point d'erreurs, ou n'a que celles qui nous sont inévitables: il n'a point de vices, ou n'a que ceux dont nul homme ne peut se garantir. Il a le corps sain, les membres agiles, l'esprit juste & sans préjugés, le cœur libre & sans passions. L'amour propre, la premiere & la plus naturelle de toutes, y est encore à peine exalté. Sans troubler le repos de personne, il a vécu content, heureux & libre, autant que la Nature l'a permis Trouvez-vous qu'un enfant, ainsi parvenu à sa quinzieme année, ait perdu les précédentes.

Fin du troisieme Livre.





ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.



LIVRE QUATRIEME.

QUE nous paſſons rapidement ſur cette terre ! Le premier quart de la vie eſt écoulé, avant qu'on en connoiſſe l'uſage ; le dernier quart s'écoule encore après qu'on a ceſſé d'en jouir. D'abord nous ne ſavons point vivre, bientôt nous ne le pouvons plus : &, dans l'intervalle qui ſépare ces deux extrémités inutiles, les trois quarts du temps qui nous reſte, ſont conſumés par le ſommeil, par le travail, par la douleur, par la contrainte, par les peines de toute eſpece. La vie eſt courte, moins par le peu de temps qu'elle dure, que parce que, de ce peu de temps, nous n'en avons preſque point pour la goûter. L'inſtant de la mort a beau être éloigné de celui de la naiſſance, la vie eſt toujours trop courte, quand cet eſpace eſt mal rempli.

Nous naiſſons, pour ainſi dire, en deux fois ; l'une pour exiſter, & l'autre pour vivre ; l'une pour l'eſpece, & l'autre pour le ſexe. Ceux qui regardent la femme comme un homme imparfait, ont tort ſans doute ; mais l'analogie extérieure eſt pour eux. Juſqu'à l'âge nubile, les enfans des deux ſexes n'ont rien d'apparent qui les diſtingue ; même viſage, même figure, même teint, même voix, tout eſt égal, les filles ſont des enfans, les garçons ſont des enfans ; le même nom ſuffit à des êtres ſi ſemblables. Les mâles en qui l'on empêche le développement ultérieur du ſexe, gardent cette conformité toute leur vie ; ils ſont toujours de grands enfans ; & les femmes ne perdant point cette conformité, ſemblent à bien des égards, ne jamais être autre choſe.

Mais l'homme, en général, n'eſt pas fait pour reſter toujours dans l'enfance : il en ſort au temps preſcrit par la nature ; & ce moment de criſe, bien qu'aſſez court, a de longues influences.

Comme le mugiſſement de la mer précede de loin la tempête, cette orageuſe révolution s'annonce par le murmure des paſſions naiſſantes : une fermentation ſourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportemens fréquens, une continuelle agitation d'eſprit, rendent l'enfant preſque indiſciplinable. Il devient ſourd à la voix qui le rendoit docile : c'eſt un lion dans ſa fievre ; il méconnoît ſon guide, il ne veut plus être gouverné.

Aux ſignes moraux d'une humeur qui s'altere, ſe joignent des changemens ſenſibles dans la figure. Sa phyſionomie ſe développe, & s'empreint d'un caractere ; le coton rare & doux qui croît au bas de ſes

joues, brunit & prend de la consistance; sa voix mue, ou plutôt il la perd; il n'est ni enfant ni homme, & ne peut prendre le ton d'aucun des deux. Ses yeux, ces organes de l'ame, qui n'ont rien dit jusqu'ici, trouvent un langage & de l'expression; un feu naissant les anime; leurs regards plus vifs ont encore une sainte innocence, mais ils n'ont plus leur premiere imbécillité; il sent déjà qu'ils peuvent trop dire, il commence à savoir les baisser & rougir: il devient sensible avant de savoir ce qu'il sent; il est inquiet sans raison de l'être. Tout cela peut venir lentement, & vous laisser du temps encore; mais si sa vivacite se rend trop impatiente, si son emportement se change en fureur, s'il s'irrite & s'attendrit d'un instant à l'autre, s'il verse des pleurs sans sujet, si, pres des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui, son pouls s'éleve & son œil s'enflamme, si la main d'une femme, se posant sur la sienne le fait frissonner; s'il se trouble ou s'intimide auprès d'elle; Ulysse, ô sage Ulysse! prends garde à toi; les outres que tu fermois avec tant de soin sont ouvertes; les vents sont déjà déchaînés; ne quitte plus un moment le gouvernail, ou tout est perdu.

C'est ici la seconde naissance dont j'ai parlé; c'est ici que l'homme naît véritablement à la vie, & que rien d'humain n'est étranger à lui. Jusqu'ici nos soins n'ont été que des jeux d'enfant; ils ne prennent qu'à présent une véritable importance. Cette époque, où finissent les éducations ordinaires, est proprement celle où la nôtre doit commencer: mais pour bien exposer ce nouveau plan, reprenons de plus haut l'état des choses qui s'y rapportent.

Nos passions sont les principaux instrumens de notre conservation: c'est donc une entreprise aussi

vaine que ridicule de vouloir les détruire; c'est contrôler la Nature, c'est réformer l'ouvrage de Dieu. Si Dieu disoit à l'homme d'anéantir les passions qu'il lui donne, Dieu voudroit & ne voudroit pas, il se contrediroit lui même. Jamais il n'a donné cet ordre insensé, rien de pareil n'est écrit dans le cœur humain; & ce que Dieu veut qu'un homme fasse, il ne le lui fait pas dire par un autre homme, il le lui dit lui-même, il l'écrit au fond de son cœur.

Or je trouverois celui qui voudroit empêcher les passions de naître, presqu'aussi fou que celui qui voudroit les anéantir; & ceux qui croiroient que tel a été mon projet jusqu'ici, m'auroient surement fort mal entendu.

Mais raisonneroit-on bien, si, de ce qu'il est dans la nature de l'homme d'avoir des passions, on alloit conclure que toutes les passions que nous sentons en nous, & que nous voyons dans les autres, sont naturelles? Leur source est naturelle, il est vrai; mais mille ruisseaux étrangers l'ont grossie: c'est un grand fleuve qui s'accroît sans cesse, & dans lequel on retrouveroit à peine quelques gouttes de ses premieres eaux. Nos passions naturelles sont très-bornées; elles sont les instrumens de notre liberté, elles tendent à nous conserver. Toutes celles qui nous subjuguent & nous détruisent, nous viennent d'ailleurs; la Nature ne nous les donne pas, nous nous les approprions à son préjudice.

La source de nos passions, l'origine & le principe de toutes les autres, la seule qui naît avec l'homme, & ne le quitte jamais tant qu'il vit, est l'amour de soi; passion primitive, innée, antérieure à toute autre, & dont toutes les autres ne sont, en un sens, que des modifications. En ce sens, toutes, si l'on

veut, sont naturelles. Mais la plupart de ces modifications ont des causes étrangeres, sans lesquelles elles n'auroient jamais lieu ; & ces mêmes modifications, loin de nous être avantageuses, nous sont nuisibles ; elles changent le premier objet, & vont contre leur principe : c'est alors que l'homme se trouve hors de la Nature, & se met en contradiction avec soi.

L'amour de soi-même est toujours bon & toujours conforme à l'ordre. Chacun étant chargé spécialement de sa propre conservation, le premier & le plus important de ses soins, est, & doit être, d'y veiller sans cesse ; & comment y veilleroit-il ainsi, s'il n'y prend le plus grand intérêt ?

Il faut donc que nous nous aimions pour nous conserver, & par une suite immédiate du même sentiment, nous aimons ce qui nous conserve. Tout enfant s'attache à sa nourrice : Romulus devoit s'attacher à la Louve qui l'avoit allaité. D'abord cet attachement est purement machinal. Ce qui favorise le bien-être individu, l'attire ; ce qui lui nuit, le repousse ; ce n'est-là qu'un instinct aveugle. Ce qui transforme cet instinct en sentiment, l'attachement en amour, l'aversion en haine, c'est l'intention manifestée de nous nuire ou de nous être utile. On ne se passionne pas pour les êtres insensibles qui ne suivent que l'impulsion qu'on leur donne ; mais ceux dont on attend du bien ou du mal par leur disposition intérieure, par leur volonté, ceux que nous voyons agir librement pour ou contre, nous inspirent des sentimens semblables à ceux qu'ils nous montrent. Ce qui nous sert, on le cherche ; mais ce qui nous veut servir, on l'aime : ce qui nous nuit, on le fuit ; mais ce qui nous veut nuire, on le hait.

Le premier ſentiment d'un enfant eſt de s'aimer lui-même ; & le ſecond, qui dérive du premier, eſt d'aimer ceux qui l'approchent : car dans l'etat de foibleſſe où il eſt, il ne connoît perſonne que par l'aſſiſtance & les ſoins qu'il reçoit. D'abord l'attachement qu'il a pour ſa nourrice & ſa gouvernante, n'eſt qu'habitude. Il les cherche parce qu'il a beſoin d'elles, & qu'il ſe trouve bien de les avoir ; c'eſt plutôt connoiſſance que bienveillance. Il lui faut beaucoup de temps pour comprendre que non ſeulement elles lui ſont utiles, mais qu'elles veulent l'être ; & c'eſt alors qu'il commence à les aimer.

Un enfant eſt donc naturellement enclin à la bienveillance, parce qu'il voit que tout ce qui l'approche eſt porté à l'aſſiſter, & qu'il prend de cette obſervation l'habitude d'un ſentiment favorable à ſon eſpece ; mais à meſure qu'il étend ſes relations, ſes beſoins, ſes dépendances actives ou paſſives, le ſentiment de ſes rapports à autrui s'éveille, & produit celui des devoirs & des préférances : alors l'enfant devient impérieux, jaloux, trompeur, vindicatif. Si on le plie à l'obéiſſance, ne voyant point l'utilité de ce qu'on lui commande, il l'attribue au caprice, à l'intention de le tourmenter, & il ſe mutine. Si on lui obéit à lui-même ; auſſitôt que quelque choſe lui réſiſte, il y voit une rebellion, une intention de lui réſiſter, il bat la chaiſe ou la table pour avoir déſobéi. L'amour de ſoi qui ne regarde qu'à nous, eſt content quand nos vrais beſoins ſont ſatisfaits : mais l'amour propre, qui ſe compare, n'eſt jamais content, & ne ſauroit l'être, parce que ce ſentiment, en nous préférant aux autres, exige auſſi que les autres nous préferent à eux, ce qui eſt impoſſible. Voilà comment les paſ-

ſions douces & affectueuſes naiſſent de l'amour de ſoi, & comment les paſſions haineuſes & iraſcibles naiſſent de l'amour-propre. Ainſi ce qui rend l'homme eſſentiellement bon, eſt d'avoir peu de beſoins, & de peu ſe comparer aux autres ; ce qui le rend eſſentiellement méchant, eſt d'avoir beaucoup de beſoins, & de tenir beaucoup à l'opinion. Sur ce principe, il eſt aiſé de voir comment on peut diriger au bien ou au mal toutes les paſſions des enfans & des hommes. Il eſt vrai que ne pouvant vivre toujours ſeuls, ils vivront difficilement toujours bons : cette difficulté même augmentera néceſſairement avec leurs relations ; & c'eſt en ceci ſur-tout que les dangers de la Société nous rendent l'art & les ſoins plus indiſpenſables, pour prévenir, dans le cœur humain, la dépravation qui naît de ſes nouveaux beſoins.

L'étude convenable à l'homme eſt celle de ſes rapports. Tant qu'il ne ſe connoît que par ſon être phyſique, il doit s'étudier par ſes rapports avec les choſes ; c'eſt l'emploi de ſon enfance : quand il commence à ſentir ſon être moral, il doit s'étudier par ſes rapports avec les hommes ; c'eſt l'emploi de ſa vie entiere, à commencer au point où nous voilà parvenus.

Si-tôt que l'homme a beſoin d'une compagne, il n'eſt plus un être iſolé, ſon cœur n'eſt plus ſeul. Toutes ſes relations avec ſon eſpece, toutes les affections de ſon ame naiſſent avec celle-là : ſa premiere paſſion fait bientôt fermenter les autres.

Le penchant de l'inſtinct eſt indéterminé. Un ſexe eſt attiré vers l'autre, voilà le mouvement de la Nature. Le choix, les préférences, l'attachement perſonnel ſont l'ouvrage des lumieres, des préju-

gés, de l'habitude : il faut du temps & des connoissances pour nous rendre capables d'amour ; on n'aime qu'après avoir jugé, on ne préfere qu'après avoir comparé. Ces jugemens se font sans qu'on s'en apperçoive, mais ils n'en sont pas moins réels. Le véritable amour, quoi qu'on en dise, sera toujours honoré des hommes ; car, bien que ses emportemens nous égarent, bien qu'il n'exclue pas du cœur qui le sent des qualités odieuses, & même qu'il en produise, il en suppose pourtant toujours d'estimables sans lesquelles on seroit hors d'état de le sentir. Ce choix qu'on met en opposition avec la raison, nous vient d'elle : on a fait l'amour aveugle, parce qu'il a de meilleurs yeux que nous, & qu'il voit des rapports que nous ne pouvons appercevoir. Pour qui n'auroit nulle idée de mérite ni de beauté, toute femme seroit également bonne, & la premiere venue seroit toujours la plus aimable. Loin que l'amour vienne de la Nature, il est la regle & le frein de ses penchans : c'est par lui que, excepté l'objet aimé, un sexe n'est plus rien pour l'autre.

La préférence qu'on accorde, on veut l'obtenir ; l'amour doit être réciproque. Pour être aimé, il faut se rendre aimable ; pour être préféré, il faut se rendre plus aimable qu'un autre, plus aimable que tout autre, au moins, aux yeux de l'objet aimé. De là les premiers regards sur ses semblables ; de là les premieres comparaisons avec eux ; de là l'émulation, les rivalités, la jalousie. Un cœur plein d'un sentiment qui déborde, aime à s'épancher ; du besoin d'une maîtresse, naît bientôt celui d'un ami ; celui qui sent combien il est doux d'être aimé, voudroit l'être de tout le monde ; & tous ne sauroient vouloir

de

de préférence, qu'il n'y ait beaucoup de mécontens. Avec l'amour & l'amitié naissent les dissentions, l'inimitié, la haine. Du sein de tant de passions diverses, je vois l'opinion s'élever un trône inébranlable, & les stupides mortels asservis à son empire, ne fonder leur propre existence que sur les jugemens d'autrui.

Etendez ces idées, & vous verrez d'où vient à notre amour propre la forme que nous lui croyons naturelle; & comment l'amour de soi, cessant d'être un sentiment absolu, devient orgueil dans les grandes ames, vanité dans les petites, &, dans toutes, se nourrit sans cesse aux dépens du prochain. L'espece de ces passions, n'ayant point son germe dans le cœur des enfans, n'y peut naître d'elle même; c'est nous seuls qui l'y portons, & jamais elles n'y prennent racine que par notre faute. Mais il n'en est plus ainsi du cœur du jeune homme; quoi que nous puissions faire, elles y naîtront malgré nous: il est donc temps de changer de méthode.

Commençons par quelques réflexions importantes sur l'état critique dont il s'agit ici. Le passage de l'enfance à la puberté n'est pas tellement déterminé par la Nature, qu'il ne varie dans les individus, selon les tempéramens & dans les Peuples, selon les climats. Tout le monde sait les distinctions observées sur ce point entre les Pays chauds & les Pays froids, & chacun voit que les tempéramens ardens sont formés plutôt que les autres; mais on peut se tromper sur les causes, & souvent attribuer au physique ce qu'il faut imputer au moral: c'est un des abus les plus fréquens de la Philosophie de notre siecle. Les instructions de la Nature sont tardives & lentes, celles des hommes sont presque toujours

prématurées. Dans le premier cas, les sens éveillent l'imagination ; dans le second, l'imagination éveille les sens ; elle leur donne une activité précoce, qui ne peut manquer d'énerver, d'affoiblir d'abord les individus, puis l'espece même à la longue. Une observation plus générale & plus sûre que celle de l'effet des climats, est que la puberté & la puissance du sexe est toujours plus hâtive chez les Peuples instruits & policés, que chez les Peuples ignorans & barbares (1). Les enfans ont une sagacité singuliere pour démêler à travers toutes les singeries de

---

(1) *Dans les Villes*, dit M de Buffon, *& chez les gens aisés, les enfans accoutumés à des nourritures abondantes & succulentes arrivent plutot à cet etat ; à la campagne, & dans le pauvre Peuple, les enfans sont plus tardifs, parce qu'ils sont mal & trop peu nourris ; il leur faut deux ou trois annees de plus.* Hist. Nat. T. IV. *p.* 238. J'admets l'observation, mais non l'explication, puisque dans les Pays où le Villageois se nourrit très-bien & mange beaucoup, comme dans le Valais, & même en certains cantons montueux de l'Italie, comme le Frioul, l'âge de puberté dans les deux sexes est également plus tardif qu'au sein des Villes où pour satisfaire la vanité, l'on met souvent dans le manger une extrême parcimonie, & où la plupart font, comme dit le proverbe, *habit de velours & ventre de son.* On est étonné dans ces montagnes de voir de grands garçons forts comme des hommes avoir encore la voix aigue & le menton sans barbe, & de grandes filles, d'ailleurs très-formées, n'avoir aucun signe périodique de leur sexe. Différence qui me paroît venir uniquement de ce que, dans la simplicité de leurs mœurs, leur imagination plus long-temps paisible & calme, fait plus tard fermenter leur sang, & rend leur tempérament moins précoce.

la décence, les mauvaises mœurs qu'elle couvre. Le langage épuré qu'on leur dicte, les leçons d'honnêteté qu'on leur donne, le voile du mystere qu'on affecte de tendre devant leurs yeux, sont autant d'aiguillons à leur curiosité. A la maniere dont on s'y prend, il est clair que ce qu'on feint de leur cacher n'est que pour le leur apprendre, & c'est de toutes les instructions qu'on leur donne, celle qui leur profite le mieux.

Consultez l'expérience, vous comprendrez à quel point cette méthode insensée accélere l'ouvrage de la Nature, & ruine le tempérament. C'est ici l'une des principales causes qui font dégénérer les races dans les Villes. Les jeunes gens, épuisés de bonne heure, restent petits, foibles, mal faits, vieillissent au lieu de grandir; comme la vigne à qui l'on fait porter du fruit au Printemps, languit & meurt avant l'Automne.

Il faut avoir vécu chez des Peuples grossiers & simples, pour connoître jusqu'à quel âge une heureuse ignorance y peut prolonger l'innocence des enfans. C'est un spectacle à la fois touchant & risible d'y voir les deux sexes livrés à la sécurité de leurs cœurs, prolonger dans la fleur de l'âge & de la beauté les jeux naïfs de l'enfance, & montrer par leur familiarité même la pureté de leurs plaisirs. Quand enfin cette aimable Jeunesse vient à se marier, les deux époux se donnant mutuellement les prémices de leur personne, en sont plus chers l'un à l'autre; des multitudes d'enfans sains & robustes deviennent le gage d'une union que rien n'altere, & le fruit de la sagesse de leurs premiers ans.

Si l'âge où l'homme acquiert la conscience de son sexe, differe autant par l'effet de l'éducation que

par l'action de la Nature, il suit de là qu'on peut accélérer & retarder cet âge selon la maniere dont on élevera les enfans; & si le corps gagne ou perd de la consistance à mesure qu'on retarde ou qu'on accélere ce progrès, il suit encore que, plus on s'applique à le retarder, plus un jeune homme acquiert de vigueur & de force. Je ne parle encore que des effets purement physiques; on verra bientôt qu'ils ne se bornent pas là.

De ces réflexions je tire la solution de cette question si souvent agitée, s'il convient d'éclairer les enfans de bonne heure sur les objets de leur curiosité, ou s'il vaut mieux leur donner le change par de modestes erreurs? Je pense qu'il ne faut faire ni l'un ni l'autre. Premiérement, cette curiosité ne leur vient point sans qu'on y ait donné lieu : il faut donc faire en sorte qu'ils ne l'aient pas. En second lieu, des questions qu'on n'est pas forcé de résoudre, n'exigent point qu'on trompe celui qui les fait : il vaut mieux lui imposer silence, que de lui répondre en mentant. Il sera peu surpris de cette loi, si l'on a pris soin de l'y asservir dans les choses indifférentes. Enfin si l'on prend le parti de répondre, que ce soit avec la plus grande simplicité, sans mystere, sans embarras, sans sourire. Il y a beaucoup moins de danger à satisfaire la curiosité de l'enfant, qu'à l'exciter.

Que vos réponses soient toujours graves, courtes, décidées, & sans jamais paroître hésiter. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elles doivent être vraies. On ne peut apprendre aux enfans le danger de mentir aux hommes, sans sentir, de la part des hommes, le danger plus grand de mentir aux enfans. Un seul mensonge avéré du Maître à l'Éleve, ruineroit à jamais tout le fruit de l'éducation.

Une ignorance absolue sur certaines matieres est peut-être ce qui conviendroit le mieux aux enfans : mais qu'ils apprennent de bonne heure ce qu'il est impossible de leur cacher toujours. Il faut, ou que leur curiosité ne s'éveille en aucune maniere, ou qu'elle soit satisfaite avant l'âge où elle n'est plus sans danger. Votre conduite avec votre Eleve dépend beaucoup en ceci de sa situation particuliere, des Sociétés qui l'environnent, des circonstances où l'on prévoit qu'il pourra se trouver, &c. Il importe ici de ne rien donner au hasard, & si vous n'êtes pas sûr de lui faire ignorer jusqu'à seize ans la différence des sexes, ayez soin qu'il l'apprenne avant dix.

Je n'aime point qu'on affecte avec les enfans un langage trop épuré, ni qu'on fasse de longs détours, dont ils s'apperçoivent, pour éviter de donner aux choses leur véritable nom. Les bonnes mœurs, en ces matieres, ont toujours beaucoup de simplicité; mais des imaginations souillées par le vice rendent l'oreille délicate, & forcent de raffiner sans cesse sur les expressions. Les termes grossiers sont sans conséquence ; ce sont les idées lascives qu'il faut écarter.

Quoique la pudeur soit naturelle à l'espece humaine, naturellement les enfans n'en ont point. La pudeur ne naît qu'avec la connoissance du mal : & comment les enfans qui n'ont ni ne doivent avoir cette connoissance, auroient-ils le sentiment qui en est l'effet ? Leur donner des leçons de pudeur & d'honnêteté, c'est leur apprendre qu'il y a des choses honteuses & deshonnêtes ; c'est leur donner un désir secret de connoître ces choses-là. Tôt ou tard ils en viennent à bout ; & la premiere étincelle qui touche à l'imagination, accélere à coup sûr

l'embrasement des sens. Quiconque rougit est déjà coupable : la vraie innocence n'a honte de rien.

Les enfans n'ont pas les mêmes désirs que les hommes ; mais sujets, comme eux, à la malpropreté qui blesse les sens, ils peuvent de ce seul assujettissement recevoir les mêmes leçons de bienséance. Suivez l'esprit de la Nature, qui, plaçant dans les mêmes lieux les organes des plaisirs secrets, & ceux des besoins dégoûtans, nous inspire les mêmes soins à différens âges, tantôt par une idée & tantôt par une autre ; à l'homme, par la modestie, à l'enfant par la propreté.

Je ne vois qu'un bon moyen de conserver aux enfans leur innocence ; c'est que tous ceux qui les entourent, la respectent & l'aiment. Sans cela, toute la [illegible] d'user [illegible] tôt ou tard ; un sourire, un clin d'œil, un geste échappé, leur disent tout ce qu'on cherche à leur taire : il leur suffit, pour l'apprendre, de voir qu'on le leur a voulu cacher. La délicatesse de tours & d'expressions dont se servent entr'eux les gens polis, supposant des lumieres que les enfans ne doivent point avoir, est tout-à-fait déplacée avec eux ; mais quand on honore vraiment leur simplicité, l'on prend aisément, en leur parlant, celle des termes qui leur conviennent. Il y a une certaine naïveté de langage qui sied & qui plaît à l'innocence : voilà le vrai ton qui détourne un enfant d'une dangereuse curiosité. En lui parlant simplement de tout, on ne lui laisse pas soupçonner qu'il reste rien de plus à lui dire. En joignant aux mots grossiers les idées déplaisantes qui leur conviennent, on étouffe le premier feu de l'imagination : on ne lui défend pas de prononcer ces mots, & d'avoir ces idées ; mais

on lui donne, sans qu'il y songe, de la répugnance à les rappeller : & combien d'embarras cette liberté naïve ne sauve-t-elle point à ceux qui, la tirant de leur propre cœur, disent toujours ce qu'il faut dire, & le disent toujours comme ils l'ont senti ?

Comment se font les enfans ! Question embarrassante, qui vient assez naturellement aux enfans, & dont la réponse indiscrete ou prudente décide quelquefois de leurs mœurs & de leur santé pour toute leur vie. La maniere la plus courte, qu'une mere imagine pour s'en débarrasser sans tromper son fils, est de lui imposer silence : cela seroit bon, si on l'y eût accoutumé de longue main dans des questions indifférentes, & qu'il ne soupçonnât pas du mystere à [illegible] *C'est le secret des gens mariés*, lui dira-t-elle, *de petits garçons ne doivent point être si curieux.* Voilà qui est fort bien pour tirer d'embarras la mere ; mais qu'elle sache que, piqué de cet air de mépris, le petit garçon n'aura pas un moment de repos qu'il n'ait appris le secret des gens mariés, & qu'il ne tardera pas de l'apprendre.

Qu'on me permette de rapporter une réponse bien différente que j'ai entendu faire à la même question, & qui me frappa d'autant plus qu'elle partoit d'une femme aussi modeste dans ses discours que dans ses manieres, mais qui savoit au besoin fouler aux pieds, pour le bien de son fils & pour la vertu, la fausse crainte du blâme & les vains propos des plaisans. Il n'y avoit pas long-temps que l'enfant avoit jeté par les urines une petite pierre qui lui avoit déchiré l'uretre ; mais le mal passé étoit oublié. *Maman*, dit le petit étourdi, *comment se font les enfans ? Mon fils*, répond la mere sans hésiter, *les*

femmes les pissent avec des douleurs qui leur coûtent quelquefois la vie. Que les foux rient, que les sots soient scandalisés ; mais que les sages cherchent, si jamais ils trouveront une réponse plus judicieuse, & qui aille mieux à ses fins.

D'abord l'idée d'un besoin naturel, & connu de l'enfant, détourne celle d'une opération mystérieuse. Les idées accessoires de la douleur & de la mort, couvrent celle-là d'un voile de tristesse, qui amortit l'imagination & réprime la curiosité ; tout porte l'esprit sur les suites de l'accouchement, & non pas sur ses causes. Les infirmités de la nature humaine, des objets dégoûtans, des images de souffrance ; voilà les éclaircissemens où mene cette réponse, si [illegible] les demander. Par où l'inquiétude des desirs aura-t-elle occasion de naître dans des entretiens ainsi dirigés ? Et cependant vous voyez que la vérité n'a point été altérée, & qu'on n'a point eu besoin d'abuser son Eleve au lieu de l'instruire.

Vos enfans lisent ; ils prennent dans leurs lectures, des connoissances qu'ils n'auroient pas s'ils n'avoient point lu. S'ils étudient, l'imagination s'allume & s'aiguise dans le silence du cabinet. S'ils vivent dans le monde, ils entendent un jargon bizarre, ils voient des exemples dont ils sont frappés ; on leur a si bien persuadé qu'ils étoient hommes, que dans tout ce que font les hommes en leur présence, ils cherchent aussitôt comment cela peut leur convenir : il faut bien que les actions d'autrui leur servent de modele, quand les jugemens d'autrui leur servent de loi. Des domestiques qu'on fait dépendre d'eux, par conséquent intéressés à leur plaire, leur font leur cour aux dépens des bonnes

mœurs; des gouvernantes rieuſes leur tiennent à quatre ans des propos, que la plus effrontée n'oſeroit leur tenir à quinze. Bientôt elles oublient ce qu'elles ont dit; mais ils n'oublient pas ce qu'ils ont entendu. Les entretiens poliſſons préparent les mœurs libertines; le laquais fripon rend l'enfant debauché, & le ſecret de l'un ſert de garant à celui de l'autre.

L'enfant élevé ſelon ſon âge eſt ſeul. Il ne connoît d'attachement que ceux de l'habitude; il aime ſa ſœur comme ſa montre, & ſon ami comme ſon chien. Il ne ſe ſent d'aucun ſexe, d'aucune eſpece; l'homme & la femme lui ſont également étrangers; il ne rapporte à lui rien de ce qu'ils font ni de ce qu'ils diſent; il ne le voit ni ne l'entend, ou n'y fait nulle attention; leurs diſcours ne l'intéreſſent pas plus que leurs exemples: tout cela n'eſt point fait pour lui. Ce n'eſt pas une erreur artificieuſe qu'on lui donne par cette méthode, c'eſt l'ignorance de la Nature. Le temps vient où la même Nature prend ſoin d'éclairer ſon Eleve; & c'eſt alors ſeulement qu'elle l'a mis en état de profiter ſans riſque des leçons qu'elle lui donne. Voilà le principe: le détail des regles n'eſt pas de mon ſujet; & les moyens que je propoſe en vue d'autres objets, ſervent encore d'exemple pour celui-ci.

Voulez-vous mettre l'ordre & la regle dans les paſſions naiſſantes: étendez l'eſpace durant lequel elles ſe développent, afin qu'elles aient le temps de s'arranger à meſure qu'elles naiſſent. Alors ce n'eſt pas l'homme qui les ordonne, c'eſt la Nature elle-même; votre ſoin n'eſt que de la laiſſer arranger ſon travail. Si votre Eleve étoit ſeul, vous n'auriez rien à faire; mais tout ce qui l'environne enflamme ſon imagination. Le torrent des préjugés l'entraîne;

pour le retenir, il faut le pousser en sens contraire. Il faut que le sentiment enchaine l'imagination, & que la raison fasse taire l'opinion des hommes. La source de toutes les passions est la sensibilite, l'imagination détermine leur pente. Tout être qui sent ses rapports, doit être affecté quand ces rapports s'alterent, & qu'il en imagine, ou qu'il en croit imaginer de plus convenables à sa nature. Ce sont les erreurs de l'imagination qui transforment en vices les passions de tous les êtres bornés, même des Anges, s'ils en ont: car il faudroit qu'ils connussent la nature de tous les êtres, pour savoir quels rapports conviennent le mieux à la leur.

Voici donc le sommaire de toute la sagesse humaine dans l'usage des passions. 1°. Sentir les vrais rapports de l'homme, tant dans l'espece que dans l'individu. 2°. Ordonner toutes les affections de l'ame selon ces rapports.

Mais l'homme est-il maître d'ordonner ses affections selon tels ou tels rapports? Sans doute, s'il est maître de diriger son imagination sur tel ou tel objet, ou de lui donner telle ou telle habitude. D'ailleurs il s'agit moins ici de ce qu'un homme peut faire sur lui même, que de ce que nous pouvons faire sur notre Eleve, par le choix des circonstances où nous le plaçons. Exposer les moyens propres à le maintenir dans l'ordre de la Nature, c'est dire assez comment il en peut sortir.

Tant que sa sensibilité reste bornée à son individu, il n'y a rien de moral dans ses actions; ce n'est que quand elle commence à s'étendre hors de lui, qu'il prend d'abord les sentimens, & ensuite les notions du bien & du mal, qui le constituent véritablement homme, & partie intégrante de son

espece. C'est donc à ce premier point qu'il faut d'abord fixer nos observations.

Elles sont difficiles, en ce que, pour les faire, il faut rejeter les exemples qui sont sous nos yeux, & chercher ceux où les developpemens successifs se font selon l'ordre de la Nature.

Un enfant façonné, poli, civilisé, qui n'attend que la puissance de mettre en œuvre les instructions prématurees qu'il a reçues, ne se trompe jamais sur le moment où cette puissance lui survient. Loin de l'attendre, il l'accélere; il donne à son sang une fermentation précoce; il sait quel doit être l'objet de ses désirs, long-temps même avant qu'il les éprouve. Ce n'est pas la Nature qui l'excite, c'est lui qui la force : elle n'a plus rien à lui apprendre en le faisant homme; il l'étoit par la pensée, long-temps avant de l'être en effet.

La véritable marche de la Nature est plus graduelle & plus lente. Peu à peu le sang s'enflamme, les esprits s'élaborent, le tempérament se forme. Le sage ouvrier qui dirige la fabrique, a soin de perfectionner tous ses instrumens avant de les mettre en œuvre; une longue inquiétude precede les premiers désirs, une longue ignorance leur donne le change, on désire sans savoir quoi, le sang fermente & s'agite, une surabondance de vie cherche à s'étendre au dehors; l'œil s'anime & parcourt les autres êtres; on commence à prendre interet à ceux qui nous environnent; on commence à sentir qu'on n'est pas fait pour vivre seul; c'est ainsi que le cœur s'ouvre aux affections humaines, & devient capable d'attachement.

Le premier sentiment dont un jeune homme élevé soigneusement est susceptible, n'est pas l'amour;

c'est l'amitié. Le premier acte de son imagination naissante est de lui apprendre qu'il a des semblables, & l'espece l'affecte avant le sexe. Voilà donc un autre avantage de l'innocence prolongée; c'est de profiter de la sensibilité naissante, pour jeter dans le cœur du jeune adolescent les premieres semences de l'humanité. Avantage d'autant plus précieux, que c'est le seul temps de la vie où les mêmes soins puissent avoir un vrai succès.

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure, & livrés aux femmes & à la débauche, étoient inhumains & cruels; la fougue du tempérament les rendoit impatiens, vindicatifs, furieux; leur imagination, pleine d'un seul objet, se refusoit à tout le reste; ils ne connoissoient ni pitié ni miséricorde: ils auroient sacrifié pere, mere, & l'univers entier, au moindre de leurs plaisirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité, est porté par les premiers mouvemens de la Nature vers les passions tendres & affectueuses; son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables; il tressaillit d'aise quand il revoit son camarade; ses bras savent trouver des étreintes caressantes, ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement; il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colere, on voit le moment d'après toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir; il pleure, il gemit sur la blessure qu'il a faite; il voudroit au prix de son sang racheter celui qu'il a versé; tout son emportement s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa faute. Est-il offensé lui même; au fort de sa fureur, une excuse, un mot le désarme; il

pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens. L'adolescence n'est l âge ni de la vengeance ni de la haine, elle est celui de la commisération, de la clémence, de la générosité. Oui, je le soutiens, & je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'est pas mal né, & qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est, à cet âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant & le plus aimable des hommes. On ne vous a jamais rien dit de semblable; je le crois bien: vos Philosophes, élevés dans toute la corruption des Colleges, n'ont garde de savoir cela.

C'est la foiblesse de l'homme qui le rend sociable; ce sont nos miseres communes qui portent nos cœurs à l'humanité: nous ne lui devrions rien, si nous n'étions pas hommes. Tout attachement est un signe d'insuffisance: si chacun de nous n'avoit nul besoin des autres, il ne songeroit guere à s'unir à eux. Ainsi de notre infirmité même naît notre frêle bonheur. Un être vraiment heureux est un être solitaire: Dieu seul jouit d'un bonheur absolu; mais qui de nous en a l'idée? Si quelque être imparfait pouvoit se suffire à lui-même, de quoi jouiroit-il selon nous? il seroit seul, il seroit misérable. Je ne conçois pas que celui qui n'a besoin de rien, puisse aimer quelque chose; je ne conçois pas que celui qui n'aime rien puisse être heureux.

Il suit de là que nous nous attachons à nos semblables, moins par le sentiment de leurs plaisirs, que par celui de leurs peines; car nous y voyons bien mieux l'identité de notre nature, & les garans de leur attachement pour nous. Si nos besoins communs nous unissent par intérêt, nos miseres communes nous unissent par affection. L'aspect d'un

homme heureux inſpire aux autres moins d'amour que d'envie ; on l'accuſeroit volontiers d'uſurper un droit qu'il n'a pas, en ſe faiſant un bonheur excluſif ; & l'amour propre ſouffre encore, en nous faiſant ſentir que cet homme n'a nul beſoin de nous. Mais qui eſt-ce qui ne plaint pas le malheureux qu'il voit ſouffrir ? Qui eſt-ce qui ne voudroit pas le délivrer de ſes maux, s'il n'en coûtoit qu'un ſouhait pour cela ? L'imagination nous met à la place du miſérable, plutôt qu'à celle de l'homme heureux ; on ſent que l'un de ces états nous touche de plus près que l'autre. La pitié eſt douce, parce qu'en ſe mettant à la place de celui qui ſouffre, on ſent pourtant le plaiſir de ne pas ſouffrir comme lui L'envie eſt amere, en ce que l'aſpect d'un homme heureux, loin de mettre l'envieux à ſa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il ſemble que l'un nous exempte des maux qu'il ſouffre, & que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.

Voulez-vous donc exciter & nourrir dans le cœur d'un jeune homme les premiers mouvemens de la ſenſibilité naiſſante & tourner ſon caractere vers la bienfaiſance & vers la bonté ? n'allez point faire germer en lui l'orgueil, la vanité, l'envie, par la trompeuſe image du bonheur des hommes ; n'expoſez point d'abord à ſes yeux la pompe des Cours, le faſte des Palais, l'attrait des ſpectacles ; ne le promenez point dans les cercles, dans les brillantes aſſemblées. Ne lui montrez l'extérieur de la grande Société, qu'après l'avoir mis en état de l'apprécier en elle-même. Lui montrer le monde avant qu'il connoiſſe les hommes, ce n'eſt pas le former ; c'eſt le corrompre : ce n'eſt pas l'inſtruire ; c'eſt le tromper.

Les hommes ne sont naturellement ni Rois, ni Grands, ni Courtisans, ni riches Tous sont nés nuds & pauvres, tous sujets aux miseres de la vie, aux chagrins, aux maux, aux besoins, aux douleurs de toute espece; enfin tous sont condamnés à la mort. Voilà ce qui est vraiment de l'homme; voilà de quoi nul mortel n'est exempt. Commencez donc par étudier de la nature humaine ce qui en est le plus inséparable, ce qui constitue le mieux l'humanité.

A seize ans l'adolescent sait ce que c'est que souffrir, car il a souffert lui-même; mais à peine sait-il que d'autres êtres souffrent aussi; le voir sans le sentir, n'est pas le savoir, &, comme je l'ai dit cent fois, l'enfant n'imaginant point ce que sentent les autres; ne connoît de maux que les siens; mais quand le premier développement des sens allume en lui le feu de l'imagination, il commence à se sentir dans ses semblables, à s'émouvoir dans leurs plaintes, & à souffrir de leurs douleurs. C'est alors que le triste tableau de l'humanité souffrante doit porter à son cœur le premier attendrissement qu'il ait jamais éprouvé.

Si ce moment n'est pas facile à remarquer dans vos enfans, à qui vous en prenez-vous? Vous les instruisez de si bonne heure à jouer le sentiment, vous leur en apprenez si-tôt le langage, que, parlant toujours sur le même ton, ils tournent vos leçons contre vous-même, & ne vous laissent nul moyen de distinguer quand, cessant de mentir, ils commencent à sentir ce qu'ils disent. Mais voyez mon Emile; à l'âge où je l'ai conduit, il n'a ni senti ni menti. Avant de savoir ce que c'est qu'aimer, il n'a dit à personne, *je vous aime bien*; on ne lui a

point prescrit la contenance qu'il devoit prendre en entrant dans la chambre de son pere, de sa mere, ou de son gouverneur malade; on ne lui a point montré l'art d'affecter la tristesse qu'il n'avoit pas. Il n'a feint de pleurer sur la mort de personne; car il ne sait ce que c'est que mourir. La même insensibilité, qu'il a dans le cœur, est aussi dans ses manieres. Indifférent à tout, hors à lui-même, comme tous les autres enfans, il ne prend intérêt à personne; tout ce qui le distingue, est qu'il ne veut point paroître en prendre, & qu'il n'est pas faux comme eux.

Emile ayant peu réflechi sur les êtres sensibles, saura tard ce que c'est que souffrir & mourir. Les plaintes & les cris commenceront d'agiter ses entrailles, l'aspect du sang qui coule lui fera détourner les yeux, les convulsions d'un animal expirant lui donneront je ne sais quelle angoisse, avant qu'il sache d'où lui viennent ces nouveaux mouvemens. S'il etoit resté stupide & barbare, il ne les auroit pas; s'il etoit plus instruit, il en connoîtroit la source: il a déjà trop comparé d'idées pour ne rien sentir, & pas assez pour concevoir ce qu'il sent.

Ainsi naît la pitié, premier sentiment relatif qui touche le cœur humain, selon l'ordre de la Nature. Pour devenir sensible & pitoyable, il faut que l'enfant sache qu'il y a des êtres semblables à lui, qui souffrent ce qu'il a souffert, qui sentent les douleurs qu'il a senties, & d'autres dont il doit avoir l'idée, comme pouvant les sentir aussi. En effet, comment nous laissons-nous émouvoir à la pitié, si ce n'est en nous transportant hors de nous, & nous identifiant avec l'animal souffrant; en quittant, pour ainsi dire, notre être, pour prendre le sien, nous ne souffrons qu'autant que nous jugeons

qu'il souffre ; ce n'est pas dans nous, c'est dans lui que nous souffrons. Ainsi nul ne devient sensible que quand son imagination s'anime & commence à le transporter hors de lui.

Pour exciter & nourrir cette sensibilité naissante, pour la guider ou la suivre dans sa pente naturelle, qu'avons-nous donc à faire, si ce n'est d'offrir au jeune homme des objets sur lesquels puisse agir la force expansive de son cœur, qui le dilatent, qui l'étendent sur les autres êtres, qui le fassent partout retrouver hors de lui ; d'écarter avec soin ceux qui le resserrent, le concentrent, & tendent le ressort du moi humain, c'est-à-dire, en d'autres termes, d'exciter en lui la bonté, l'humanité, la commisération, la bienfaisance, toutes les passions attirantes & douces qui plaisent naturellement aux hommes, & d'empêcher de naître l'envie, la convoitise, la haine, toutes les passions repoussantes & cruelles, qui rendent, pour ainsi dire, la sensibilité, non seulement nulle, mais négative, & font le tourment de celui qui les éprouve.

Je crois pouvoir résumer toutes les réflexions précédentes en deux ou trois maximes précises, claires, & faciles à saisir.



PREMIERE MAXIME.

Il n'eſt pas dans le cœur humain de ſe mettre à la place des gens qui ſont plus heureux que nous, mais ſeulement de ceux qui ſont plus à plaindre.

Si l'on trouve des exceptions à cette maxime, elles ſont plus apparentes que réelles. Ainſi l'on ne ſe met pas à la place du riche ou du Grand auquel on s'attache; même en s'attachant ſincérement, on ne fait que s'approprier une partie de ſon bien-être. Quelquefois on l'aime dans ſes malheurs : mais tant qu'il proſpere, il n'a de véritable ami que celui qui n'eſt pas la dupe des apparences, & qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré ſa proſpérité.

On eſt touché du bonheur de certains états, par exemple, de la vie champêtre & paſtorale. Le charme de voir ces bonnes gens heureux, n'eſt point empoiſonné par l'envie : on s'intéreſſe à eux véritablement; pourquoi cela? Parce qu'on ſe ſent maître de deſcendre à cet état de paix & d'innocence, & de jouir de la même félicité : c'eſt un pis-aller qui ne donne que des idées agréables, attendu qu'il ſuffit d'en vouloir jouir pour le pouvoir. Il y a toujours du plaiſir à voir ſes reſſources, à contempler ſon propre bien, même quand on n'en veut pas uſer.

Il ſuit de là que pour porter un jeune homme à l'humanité, loin de lui faire admirer le ſort brillant des autres, il faut le lui montrer par les côtés triſtes; il faut le lui faire craindre. Alors, par une conſéquence évidente, il doit ſe frayer une route au bonheur, qui ne ſoit ſur les traces de perſonne.

DEUXIEME MAXIME.

On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne ſe croit pas exempt ſoi-même.

Non ignara mali, miſeris ſucurrere diſco.

Je ne connois rien de ſi beau, de ſi profond, de ſi touchant, de ſi vrai, que ce vers-là.

Pourquoi les Rois ſont-ils ſans pitié pour leurs Sujets? C'eſt qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches ſont-ils ſi durs envers les pauvres? C'eſt qu'ils n'ont pas peur de le devenir. Pourquoi la Nobleſſe a-t-elle un ſi grand mépris pour le Peuple? C'eſt qu'un Noble ne ſera jamais roturier. Pourquoi les Turcs ſont-ils généralement plus humains, plus hoſpitaliers que nous? C'eſt que dans leur gouvernement tout-à-fait arbitraire, la grandeur & la fortune des particuliers étant toujours précaires & chancelantes, ils ne regardent point l'abaiſſement & la miſere comme un état étranger à eux; (2) chacun peut être demain ce qu'eſt aujourd'hui celui qu'il aſſiſte. Cette réflexion, qui revient ſans ceſſe dans les Romans orientaux, donne à leur lecture, je ne ſais quoi d'attendriſſant que n'a point tout l'apprêt de notre ſeche morale.

N'accoutumez donc pas votre Eleve à regarder du haut de ſa gloire les peines des infortunés, les

---

(2) Cela paroît changer un peu maintenant: les états ſemblent devenir plus fixes, & les hommes deviennent auſſi plus durs.

travaux des miſérables, & n'eſperez pas lui apprendre à les plaindre, s'il les conſidere comme lui étant étrangers. Faites-lui bien comprendre que le ſort de ces malheureux peut être le ſien, que tous leurs maux ſont ſous ſes pieds, que mille événemens imprévus & inévitables, peuvent l'y plonger d'un moment à l'autre. Apprenez-lui à ne compter ni ſur la naiſſance, ni ſur la ſanté, ni ſur les richeſſes; montrez-lui toutes les viciſſitudes de la fortune; cherchez-lui les exemples toujours trop fréquens de gens qui, d'un état plus élevé que le ſien, ſont tombés au deſſous de ces malheureux: que ce ſoit par leur faute ou non, ce n'eſt pas maintenant de quoi il eſt queſtion: ſait-il ſeulement ce que c'eſt que faute? N'empiétez jamais ſur l'ordre de ſes connoiſſances, & ne l'éclairez que par les lumieres qui ſont à ſa portée; il n'a pas beſoin d'être fort ſavant, pour ſentir que toute la prudence humaine ne peut lui répondre, ſi dans une heure il ſera vivant ou mourant, ſi les douleurs de la néphrétique ne lui feront point grincer les dents avant la nuit, ſi dans un mois il ſera riche ou pauvre, ſi dans un an peut être, il ne ramera point ſous le nerf-de-bœuf dans les galeres d'Alger. Sur-tout n'allez pas lui dire tout cela froidement comme ſon catéchiſme; qu'il voie, qu'il ſente les calamités humaines: ébranlez, effrayez ſon imagination des périls dont tout homme eſt ſans ceſſe environné: qu'il voie autour de lui tous ces abymes, & qu'à vous les entendre décrire, il ſe preſſe contre vous de peur d'y tomber. Nous le rendrons timide & poltron, direz-vous; nous verrons dans la ſuite; mais quant à préſent, commençons par le rendre humain: voilà ſur-tout ce qui nous importe.

TROISIEME MAXIME.

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne se mesure pas sur la quantité de ce mal, mais sur le sentiment qu'on prête à ceux qui le souffrent.

On ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il se trouve à plaindre. Le sentiment physique de nos maux est plus borné qu'il ne semble; mais c'est par la mémoire qui nous en fait sentir la continuité, c'est par l'imagination qui les étend sur l'avenir, qu'ils nous rendent vraiment à plaindre. Voilà je pense une des causes qui nous endurcissent plus aux maux des animaux qu'à ceux des hommes, quoique la sensibilité commune dût également nous identifier avec eux. On ne plaint guere un cheval de charretier dans son écurie, parce qu'on ne présume pas qu'en mangeant son foin, il songe aux coups qu'il a reçus, & aux fatigues qui l'attendent. On ne plaint pas non plus un mouton qu'on voit paître, quoiqu'on sache qu'il sera bientôt égorgé, parce qu'on juge qu'il ne prévoit pas son sort. Par extension l'on s'endurcit ainsi sur le sort des hommes, & les riches se consolent du mal qu'ils font aux pauvres, en les supposant assez stupides pour n'en rien sentir. En général, je juge du prix que chacun met au bonheur de ses semblables, par le cas qu'il paroît faire d'eux. Il est naturel qu'on fasse bon marché du bonheur des gens qu'on méprise. Ne vous étonnez donc plus si les politiques parlent du Peuple avec tant de dédain, ni si la plupart des Philosophes affectent de faire l'homme si méchant.

C'est le Peuple qui compose le genre humain ; ce qui n'est pas peuple, est si peu de chose, que ce n'est pas la peine de le compter. L'homme est le même dans tous les états, si cela est, les états les plus nombreux méritent le plus de respect. Devant celui qui pense, toutes les distinctions civiles disparoissent : il voit les mêmes passions, les mêmes sentimens, dans le goujat & dans l'homme illustre ; il n'y discerne que leur langage, qu'un coloris plus ou moins apprêté ; & si quelque différence essentielle les distingue, elle est au préjudice des plus dissimulés. Le peuple se montre tel qu'il est, & n'est pas aimable : mais il faut bien que les gens du monde se déguisent ; s'ils se montroient tels qu'ils sont, ils feroient horreur.

Il y a, disent encore nos Sages, même dose de bonheur & de peine dans tous les états : maxime aussi funeste qu'insoutenable ; car si tous sont également heureux, qu'ai-je besoin de m'incommoder pour personne ? Que chacun reste comme il est : que l'esclave soit maltraité ; que l'infirme souffre, que le gueux périsse ; il n'y a rien à gagner pour eux à changer d'état. Ils font l'énumération des peines du riche, & montrent l'inanité de ses vains plaisirs ; quel grossier sophisme ! Les peines du riche ne lui viennent point de son état, mais de lui seul qui en abuse. Fût-il plus malheureux que le pauvre même, il n'est point à plaindre, parce que ses maux sont tous son ouvrage, & qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux. Mais la peine du misérable lui vient des choses, de la rigueur du sort qui s'appésantit sur lui. Il n'y a point d'habitude qui lui puisse ôter le sentiment physique de la fatigue, de l'épuisement, de la faim : le bon esprit ni la sagesse

ne servent de rien pour l'exempter des maux de son état. Que gagne Epictete de prévoir que son maitre va lui casser la jambe ? la lui casse-t-il moins pour cela ; il a, par dessus son mal, le mal de la prévoyance. Quand le peuple seroit aussi sensé que nous le supposons stupide, que pourroit-il être autre que ce qu'il est, que pourroit-il faire autre que ce qu'il fait ? Etudiez les gens de cet ordre, vous verrez que sous un autre langage ils ont autant d'esprit & plus de bon sens que vous. Respectez donc votre espece ; songez qu'elle est composée essentiellement de la collection des peuples, que, quand tous les Rois & tous les Philosophes en seroient ôtés, ils n'y paroîtroient guere, & que les choses n'en iroient pas plus mal. En un mot, apprenez à votre Eleve à aimer tous les hommes, & même ceux qui les déprisent ; faites en sorte qu'il ne se place dans aucune classe, mais qu'il se trouve dans toutes : parlez devant lui du genre humain avec attendrissement, avec pitié même, mais jamais avec mépris. Homme, ne déshonore point l'homme.

C'est par ces routes & d'autres semblables, bien contraires à celles qui sont frayées, qu'il convient de pénétrer dans le cœur d'un jeune adolescent pour y exciter les premiers mouvemens de la Nature, le développer & l'étendre sur ses semblables ; à quoi j'ajoute qu'il importe de mêler à ces mouvemens le moins d'intérêt personnel qu'il est possible : surtout point de vanité, point d'émulation, point de gloire, point de ces sentimens qui nous forcent de nous comparer aux autres ; car ces comparaisons ne se font jamais sans quelque impression de haine contre ceux qui nous disputent la préférence, ne fût-ce que dans notre propre estime. Alors il faut s'aveu-

gler ou s'irriter, être un méchant ou un sot; tâchons d'éviter cette alternative. Ces passions si dangereuses naîtront tôt ou tard, me dit-on, malgré nous. Je ne le nie pas; chaque chose a son temps & son lieu: je dis seulement qu'on ne doit pas leur aider à naître.

Voilà l'esprit de la méthode qu'il faut se prescrire. Ici les exemples & les détails sont inutiles, parce qu'ici commence la division presque infinie des caracteres, & que chaque exemple que je donnerois ne conviendroit pas peut-être à un sur cent mille. C'est à cet âge aussi que commence, dans l'habile Maître, la véritable fonction de l'observateur & du Philosophe, qui sait l'art de sonder les cœurs en travaillant à les former. Tandis que le jeune homme ne songe point encore à se contrefaire, & ne l'a point encore appris; à chaque objet qu'on lui présente, on voit dans son air, dans ses yeux, dans son geste, l'impression qu'il en reçoit; on lit sur son visage tous les mouvemens de son ame: à force de les épier, on parvient à les prévoir, & enfin à les diriger.

On remarque en général que le sang, les blessures, les cris, les gémissemens, l'appareil des opérations douloureuses, & tout ce qui porte aux sens des objets de souffrance, saisit plutôt & plus généralement tous les hommes. L'idée de destruction étant plus composée, ne frappe pas de même; l'image de la mort touche plus tard & plus foiblement, parce que nul n'a par devers soi l'expérience de mourir; il faut avoir vu des cadavres, pour sentir les angoisses des agonisans. Mais quand une fois cette image s'est bien formée dans notre esprit, il n'y a point de spectacle plus horrible à nos yeux, soit à cause de l'idée de destruction totale qu'elle donne alors

alors par les sens, soit parce que, sachant que ce moment est inévitable pour tous les hommes, on se sent plus vivement affecté d'une situation à laquelle on est sûr de ne pouvoir échapper.

Ces impressions diverses ont leurs modifications, leurs degrés, qui dépendent du caractere particulier de chaque individu & de ses habitudes antérieures; mais elles sont universelles, & nul n'en est tout-à-fait exempt. Il en est de plus tardives & de moins générales, qui sont plus propres aux ames sensibles : ce sont celles qu'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs, de la tristesse. Il y a des gens qui ne savent être émus que par des cris & des pleurs; les longs & sourds gémissemens d'un cœur serré de détresse ne leur ont jamais arraché des soupirs; jamais l'aspect d'une contenance abattue, d'un visage have & plombé, d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes; les maux de l'ame ne sont rien pour eux; ils sont jugés, la leur ne sent rien; n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurcissement, cruauté. Ils pourront être integres & justes, jamais clémens, généreux pitoyables Je dis qu'ils pourront être justes, si toutefois un homme peut l'être quand il n'est pas miséricordieux.

Mais ne vous pressez pas de juger les jeunes gens par cette regle, sur-tout ceux qui ayant été élevés comme ils doivent l'être, n'ont aucune idée des peines morales qu'on ne leur a jamais fait éprouver : car, encore une fois, ils ne peuvent plaindre que les maux qu'ils connoissent; & cette apparente insensibilité, qui ne vient que d'ignorance, se change bientôt en attendrissement, quand ils commen-

cent à sentir qu'il y a dans la vie humaine mille douleurs qu'ils ne connoissoient pas. Pour mon Emile, s'il a eu de la simplicité & du bon sens dans son enfance, je suis bien sûr qu'il aura de l'ame & de la sensibilité dans sa jeunesse; car la vérité des sentimens tient beaucoup a la justesse des idées.

Mais pourquoi le rappeller ici? Plus d'un Lecteur me rapprochera sans doute l'oubli de mes premieres résolutions, & du bonheur constant que j'avois promis à mon Eleve. Des malheureux, des mourans, des spectacles de douleur & de misere! quel bonheur, quelle jouissance pour un jeune cœur qui naît à la vie! Son triste instituteur, qui lui destinoit une éducation si douce, ne le fait naître que pour souffrir. Voilà ce qu'on dira: Que m'importe? J'ai promis de le rendre heureux, non de faire qu'il parût l'être. Est-ce ma faute, si, toujours dupe de l'apparence, vous la prenez pour la réalité?

Prenons deux jeunes gens sortant de la premiere éducation & entrant dans le monde par deux portes directement opposées. L'un monte tout-à-coup sur l'Olympe, & se répand dans la plus brillante Société. On le mene à la Cour, chez les grands, chez les riches, chez les jolies femmes. Je le suppose fêté par-tout, & je n'examine pas l'effet de cet accueil sur sa raison; je suppose qu'elle y résiste. Les plaisirs volent au devant de lui, tous les jours de nouveaux objets l'amusent, il se livre à tout avec un intérêt qui vous séduit. Vous le voyez attentif, empressé, curieux; sa premiere admiration vous frappe, vous l'estimez content; mais voyez l'etat de son ame: vous croyez qu'il jouit; moi je crois qu'il souffre.

Qu'apperçoit-il d'abord en ouvrant les yeux? Des

multitudes de prétendus biens qu'il ne connoissoit pas, & dont la plupart n'étant qu'un moment a sa portée, ne semblent se montrer à lui que pour lui donner le regret d'en être privé. Se promene-t-il dans un palais ? vous voyez, à son inquiete curiosité, qu'il se demande pourquoi sa maison paternelle n'est pas ainsi : toutes ses questions vous disent qu'il se compare sans cesse au maître de cette maison, & tout ce qu'il trouve de mortifiant pour lui dans ce parallele, aiguise sa vanité en la révoltant. S'il rencontre un jeune homme mieux mis que lui, je le vois murmurer en secret contre l'avarice de ses parens. Est-il plus paré qu'un autre : il a la douleur de voir cet autre l'effacer, ou par sa naissance, ou par son esprit, & toute sa dorure humiliée devant un simple habit de drap. Brille-t-il seul dans une assemblée ; s'éleve-t-il sur la pointe du pied pour être mieux vu : qui est-ce qui n'a pas une disposition secrete à rabaisser l'air superbe & vain d'un jeune fat ? Tout s'unit bientôt comme de concert ; les regards inquiétans d'un homme grave, les mots railleurs d'un caustique ne tardent pas d'arriver jusqu'à lui : & ne fût-il dédaigné que d'un seul homme, le mépris de cet homme empoisonne à l'instant les applaudissemens des autres.

Donnons-lui tout, prodiguons-lui les agrémens, le mérite ; qu'il soit bien fait, plein d'esprit, aimable, il sera recherché des femmes ; mais en le recherchant avant qu'il les aime, elles le rendront plutôt fou qu'amoureux : il aura des bonnes fortunes ; mais il n'aura ni transports ni passion pour les goûter. Ses désirs, toujours prévenus, n'ayant jamais le temps de naître, au sein des plaisirs il ne sent que l'ennui de la gêne ; le sexe, fait pour le

bonheur du ſien, le dégoûte & le raſſaſie, même avant qu'il le connoiſſe : s'il continue à le voir, ce n'eſt plus que par vanité ; & quand il s'y attacheroit par un goût véritable, il ne ſera pas ſeul jeune, ſeul brillant, ſeul aimable, & ne trouvera pas toujours dans ſes maîtreſſes des prodiges de fidélité.

Je ne dis rien des tracaſſeries, des trahiſons, des noirceurs, des repentirs de toute eſpece, inſéparables d'une pareille vie. L'expérience du monde en dégoûte, on le ſait : je ne parle que des ennuis attachés à la premiere illuſion.

Quel contraſte pour celui qui, renfermé juſqu'ici dans le ſein de ſa famille & de ſes amis, s'eſt vu l'unique objet de toutes leurs attentions, d'entrer tout-à-coup dans un ordre des choſes où il eſt compté pour ſi peu, de ſe trouver comme noyé dans une ſphere etrangere, lui qui fit ſi long-temps le centre de la ſienne ! Que d'affronts, que d'humiliations ne faut-il pas qu'il eſſuie, avant de perdre parmi les inconnus, les préjugés de ſon importance pris & nourris parmi les ſiens ! Enfant, tout lui cédoit, tout s'empreſſoit autour de lui; jeune homme, il faut qu'il cede à tout le monde ; ou, pour peu qu'il s'oublie & conſerve ſes anciens airs, que de dures leçons vont le faire rentrer en lui-même ! L'habitude d'obtenir aiſément les objets de ſes déſirs, le porte à beaucoup déſirer, & lui fait ſentir des privations continuelles. Tout ce qui le flatte, le tente ; tout ce que d'autres ont, il voudroit l'avoir ; il convoite tout, il porte envie à tout le monde, il voudroit dominer par-tout ; la vanité le ronge, l'ardeur des déſirs effrenés enflamme ſon jeune cœur ; la jalouſie & la haine y naiſſent avec eux ; toutes les paſſions dévorantes y prennent à la

fois leur eſſor : il en porte l'agitation dans le tumulte du monde ; il la rapporte avec lui tous les ſoirs ; il rentre mécontent de lui & des autres : il s'endort plein de mille vains projets, trouble de mille fantaiſies ; & ſon orgueil lui peint, juſque dans les ſonges, les chimériques biens dont le deſir le tourmente, & qu'il ne poſſedera de ſa vie. Voilà votre Eleve : voyons le mien.

Si le premier ſpectacle qui le frappe eſt un objet de triſteſſe, le premier retour ſur lui-même eſt un ſentiment de plaiſir. En voyant de combien de maux il eſt exempt, il ſe ſent plus heureux qu'il ne penſoit l'être. Il partage les peines de ſes ſemblables ; mais ce partage eſt volontaire & doux. Il jouit à la fois de la pitié qu'il a pour leurs maux, & du bonheur qui l'en exempte : il ſe ſent dans cet état de force qui nous étend au delà de nous, & nous fait porter ailleurs l'activité ſuperflue à notre bien-être ; pour plaindre le mal d'autrui, ſans doute il faut le connoître ; mais il ne faut pas le ſentir. Quand on a ſouffert, ou qu'on craint de ſouffrir, on plaint ceux qui ſouffrent ; mais tandis qu'on ſouffre, on ne plaint que ſoi. Or ſi tous étant aſſujettis aux miſeres de la vie, nul n'accorde aux autres que la ſenſibilité dont il n'a pas actuellement beſoin pour lui-même, il s'enſuit que la commiſeration doit être un ſentiment très doux, puiſqu'elle dépoſe en notre faveur ; & qu'au contraire un homme dur eſt toujours malheureux, puiſque l'état de ſon cœur ne lui laiſſe aucune ſenſibilité ſurabondante, qu'il puiſſe accorder aux peines d'autrui.

Nous jugeons trop du bonheur ſur les apparences : nous le ſuppoſons où il eſt le moins ; nous le cherchons où il ne ſauroit être. La gaieté n'en eſt qu'un

signe très-équivoque. Un homme gai n'est souvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, & à s'étourdir lui-même. Ces gens si rians, si ouverts, si sereins dans un cercle, sont presque tous tristes & grondeurs chez eux, & leurs domestiques portent la peine de l'amusement qu'ils donnent à leurs Sociétés. Le vrai contentement n'est ni gai, ni folâtre; jaloux d'un sentiment si doux, en le goûtant on y pense, on le savoure; on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guere, & ne rit guere, il resserre, pour ainsi dire, le bonheur autour de son cœur. Les jeux bruyans, la turbulente joie voilent les dégoûts & l'ennui; mais la mélancolie est amie de la volupté: l'attendrissement & les larmes accompagnent les plus douces jouissances, & l'excessive joie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude & la variété des amusemens paroît contribuer au bonheur; si l'uniformité d'une vie égale paroît d'abord ennuyeuse; en y regardant mieux, on trouve au contraire que la plus douce habitude de l'ame consiste dans une modération de jouissance, qui laisse peu de prise au désir & au dégoût. L'inquiétude des désirs produit la curiosité, l'inconstance; le vuide des turbulens plaisirs produit l'ennui. On ne s'ennuie jamais de son état, quand on n'en connoît point de plus agréable. De tous les hommes du monde, les Sauvages sont les moins curieux & les moins ennuyés; tout leur est indifférent, ils ne jouissent pas des choses; mais d'eux; ils passent leur vie à ne rien faire, & ne s'ennuient jamais.

L'homme du monde est tout entier dans son masque. N'étant presque jamais en lui-même, il y est

toujours étranger & mal à son aise, quand il est forcé d'y rentrer. Ce qu'il est, n'est rien; ce qu'il paroît, est tout pour lui.

Je ne puis m'empêcher de me représenter sur le visage du jeune homme dont j'ai parlé ci-devant, je ne sais quoi d'impertinent, de doucereux, d'affecté, qui déplaît, qui rebute les gens unis; & sur celui du mien, une physionomie intéressante & simple, qui montre le contentement, la véritable sérénité de l'ame, qui inspire l'estime, la confiance, & qui semble n'attendre que l'épanchement de l'amitié, pour donner la sienne à ceux qui l'approchent. On croit que la physionomie n'est qu'un simple développement des traits déjà marqués par la Nature: pour moi je penserois qu'outre ce développement les traits du visage d'un homme viennent insensiblement à se former & prendre de la physionomie par l'impression fréquente & habituelle de certaines affections de l'ame. Ces affections se marquent sur le visage, rien n'est plus certain; & quand elles tournent en habitudes, elles y doivent laisser des impressions durables. Voilà comment je conçois que la physionomie annonce le caractere, & qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, sans aller chercher des explications mystérieuses qui supposent des connoissances que nous n'avons pas.

Un enfant n'a que deux affections bien marquées, la joie & la douleur: il rit, ou il pleure; les intermédiaires ne sont rien pour lui: sans cesse il passe de l'un de ces mouvemens à l'autre. Cette alternative continuelle empêche qu'ils ne fassent sur son visage aucune impression constante, & qu'il ne prenne de la physionomie; mais dans l'âge où devenu plus sensible, il est plus vivement, ou plus

constamment affecté, les impressions plus profondes laissent des traces plus difficiles à détruire, & de l'état habituel de l'ame résulte un arrangement de traits que le temps rend ineffaçable. Cependant il n'est pas rare de voir des hommes changer de physionomie à différens âges. J'en ai vu plusieurs dans ce cas, & j'ai toujours trouvé que ceux que j'avois pu bien observer & suivre, avoient aussi changé de passions habituelles. Cette seule observation bien confirmée me paroîtroit décisive, & n'est pas déplacée dans un Traité d'Education, où il importe d'apprendre à juger des mouvemens de l'ame par les signes extérieurs.

Je ne sais si pour n'avoir pas appris à imiter des manieres de convention, & à feindre des sentimens qu'il n'a pas, mon jeune homme sera moins aimable ; ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici : je sais seulement qu'il sera plus aimant, & j'ai bien de la peine à croire que celui qui n'aime que lui, puisse assez bien se déguiser pour plaire autant que celui qui tire de son attachement pour les autres, un nouveau sentiment de bonheur. Mais quant à ce sentiment même, je crois en avoir assez dit pour guider sur ce point un Lecteur raisonnable, & montrer que je ne me suis pas contredit.

Je reviens donc à ma méthode, & je dis ; quand l'âge critique approche, offrez aux jeunes gens des spectacles qui les retiennent, & non des spectacles qui les excitent. Donnez le change à leur imagination naissante par des objets qui, loin d'enflammer leurs sens, en répriment l'activité. Eloignez-les des grandes villes, où la parure & l'immodestie des femmes hâte & prévient les leçons de la Nature, où tout présente à leurs yeux des plaisirs qu'ils ne doi-

vent connoître que quand ils sauront les choisir. Ramenez-les dans leurs premieres habitations, où la simplicité champetre laisse les passions de leur âge se developper moins rapidement ; ou si leur goût pour les Arts les attache encore à la Ville, prévenez en eux, par ce goût même, une dangereuse oisiveté. Choisissez avec soin leurs sociétés, leurs occupations, leurs plaisirs, ne leur montrez que des tableaux touchans, mais modestes, qui les remuent sans les séduire, & qui nourrissent leur sensibilité sans émouvoir leurs sens. Songez aussi qu'il y a par-tout quelques exces à craindre, & que les passions immodérées font toujours plus de mal qu'on n'en veut éviter. Il ne s'agit pas de faire de votre Eleve un garde malade, un Frere de la Charité, d'affliger ses regards par des objets continuels de douleurs & de soufrances ; de le promener d'infirme en infirme, d'hôpital en hôpital, & de la greve aux prisons : il faut le toucher, & non l'endurcir, à l'aspect des miseres humaines. Long-temps frappé des mêmes spectacles, on n'en sent plus les impressions ; l'habitude accoutume à tout : ce qu'on voit trop, on ne l'imagine plus, & ce n'est que l'imagination qui nous fait sentir les maux d'autrui : c'est ainsi qu'à force de voir mourir & souffrir, les Prêtres & les Médecins deviennent impitoyables. Que votre Eleve connoisse donc le sort de l'homme & les miseres de ses semblables ; mais qu'il n'en soit pas trop souvent le témoin Un seul objet bien choisi, & montré dans un jour convenable, lui donnera pour un mois d'attendrissement & de réflexion. Ce n'est pas tant ce qu'il voit, que son retour sur ce qu'il a vu, qui détermine le jugement qu'il en porte ; & l'impression durable qu'il reçoit

d'un objet, lui vient moins de l'objet même, que du point de vue sous lequel on le porte à se le rappeller. C'est ainsi qu'en ménageant les exemples, les leçons, les images, vous émousserez long-temps l'aiguillon des sens, & donnerez le change à la Nature, en suivant ses propres directions.

A mesure qu'il acquiert des lumieres, choisissez des idées qui s'y rapportent; à mesure que ses désirs s'allument, choisissez des tableaux propres à les réprimer. Un vieux Militaire qui s'est distingué par ses mœurs autant que par son courage, m'a raconté que dans sa premiere jeunesse, son pere, homme de sens, mais très-dévot, voyant son tempérament naissant le livrer aux femmes, n'épargna rien pour le contenir; mais enfin, malgré tous ses soins, le sentant prêt à lui échapper, il s'avisa de le mener dans un hôpital de vérolés, & sans le prévenir de rien, le fit entrer dans une salle, où une troupe de ces malheureux expioit par un traitement effroyable le désordre qui les y avoit exposés. A ce hideux aspect, qui révoltoit à la fois tous les sens, le jeune homme faillit à se trouver mal: *Va, misérable débauché*, lui dit alors le pere d'un ton véhement, *suis le vil penchant qui t'entraine, bientôt tu seras trop heureux d'être admis dans cette salle, où, victime des plus infames douleurs, tu forceras ton pere à remercier Dieu de ta mort.*

Ce peu de mots, joint à l'énergique tableau qui frappoit le jeune homme, lui firent une impression qui ne s'effaça jamais. Condamné, par son état, à passer sa jeunesse dans des garnisons, il aima mieux essuyer toutes les railleries de ses camarades, que d'imiter leur libertinage. *J'ai été homme*, me dit-il, *j'ai eu des foiblesses; mais parvenu jusqu'à mon âge,*

Je n'ai jamais pu voir une fille publique sans horreur. Maître ! peu de discours : mais apprenez à choisir les lieux, les temps, les personnes ; puis donnez toutes vos leçons en exemples, & soyez sûr de leur effet.

L'emploi de l'enfance est peu de chose. Le mal qui s'y glisse n'est point sans remede, & le bien qui s'y fait peut venir plus tard ; mais il n'en est pas ainsi du premier âge, où l'homme commence véritablement à vivre. Cet âge ne dure jamais assez pour l'usage qu'on en doit faire, & son importance exige une attention sans relâche : voilà pourquoi j'insiste sur l'art de le prolonger. Un des meilleurs préceptes de la bonne culture, est de tout retarder tant qu'il est possible. Rendez les progrès lents & sûrs ; empêchez que l'adolescent ne devienne homme au moment où rien ne lui reste à faire pour le devenir. Tandis que le corps croît, les esprits destinés à donner du baume au sang & de la force aux fibres, se forment & s'élaborent. Si vous leur faites prendre un cours différent, & que ce qui est destiné à perfectionner un individu serve à la formation d'un autre, tous deux restent dans un état de foiblesse, & l'ouvrage de la Nature demeure imparfait. Les opérations de l'esprit se sentent à leur tour de cette altération, & l'ame aussi débile que le corps, n'a que des fonctions foibles & languissantes. Des membres gros & robustes ne font ni le courage ni le génie, & je conçois que la force de l'ame n'accompagne pas celle du corps, quand d'ailleurs les organes de la communication des deux substances sont mal disposés. Mais quelque bien disposés qu'ils puissent être, ils agiront toujours foiblement, s'ils n'ont pour principe qu'un sang épuisé, appauvri, &

dépourvu de cette substance qui donne de la force & du jeu à tous les ressorts de la machine. Généralement on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes, dont les jeunes ans ont été preservés d'une corruption prématurée, que dans ceux, dont le désordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer ; & c'est sans doute une des raisons pourquoi les Peuples qui ont des mœurs, surpassent ordinairement en bon sens & en courage, les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne sais quelles petites qualités déliees, qu'ils appellent esprit, sagacité, finesse ; mais ces grandes & nobles fonctions de sagesse & de raison, qui distinguent & honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des soins véritablement utiles, ne se trouvent guere que dans les premiers.

Les maitres se plaignent que le feu de cet âge rend la jeunesse indisciplinable, & je le vois ; mais n'est-ce pas leur faute ? Si-tôt qu'ils ont laissé prendre à ce feu son cours par les sens, ignorent ils qu'on ne peut plus lui en donner un autre ? Les longs & froids sermons d'un pedant, effaceront-ils dans l'esprit de son Eleve, l'image des plaisirs qu'il a conçue? Banniront-ils de son cœur les désirs qui le tourmentent ? Amortiront-ils l'ardeur d'un temperament dont il sait l'usage ? Ne s'irritera-t-il pas contre les obstacles qui s'opposent au seul bonheur dont il ait l'idée ; & dans la dure loi qu'on lui prescrit, sans pouvoir la lui faire entendre, que verra-t-il, sinon le caprice & la haine d'un homme qui cherche à le tourmenter ? Est-il étrange qu'il se mutine & le haïsse à son tour ?

Je conçois bien qu'en se rendant facile, on peut se rendre plus supportable, & conserver une appa-

rente autorité. Mais je ne vois pas trop à quoi sert l'autorité qu'on ne garde sur son Eleve qu'en fomentant les vices qu'elle devroit réprimer : c'est comme si, pour calmer un cheval fougueux, l'écuyer le faisoit sauter dans un précipice.

Loin que ce feu de l'adolescence soit un obstacle à l'education, c'est par lui qu'elle se consomme & s'acheve; c'est lui qui vous donne une prise sur le cœur d'un jeune homme, quand il cesse d'être moins fort que vous. Ses premieres affections sont les rênes avec lesquelles vous dirigez tous ses mouvemens; il étoit libre, & je le vois asservi. Tant qu'il n'aimoit rien, il ne dépendoit que de lui-même & de ses besoins; si-tôt qu'il aime, il dépend de ses attachemens; ainsi se forment les premiers liens qui l'unissent à son espece. En dirigeant sur elle sa sensibilité naissante, ne croyez pas qu'elle embrassera d'abord tous les hommes, & que ce mot de Genre humain signifiera pour lui quelque chose. Non : cette sensibilité se bornera premierement à ses semblables, & ses semblables ne seront point pour lui des inconnus; mais ceux avec lesquels il a des liaisons; ceux que l'habitude lui a rendus chers ou nécessaires, ceux qu'il voit évidemment avoir avec lui des manieres de penser & de sentir communes, ceux qu'il voit exposés aux peines qu'il a souffertes, & sensibles aux plaisirs qu'il a goûtés, ceux, en un mot, en qui l'identité de Nature plus manifestée, lui donne une plus grande disposition à s'aimer. Ce ne sera qu'après avoir cultivé son naturel en mille manieres, après bien des réflexions sur ses propres sentimens, & sur ceux qu'il observera dans les autres, qu'il pourra parvenir à généraliser ses notions individuelles, sous

l'idée abstraite d'humanité, & joindre à ses affections particulieres, celles qui peuvent l'identifier avec son espece.

En devenant capable d'attachement, il devient sensible à celui des autres, (3) & par là même, attentifs aux signes de cet attachement. Voyez-vous quel nouveau empire vous allez acquérir sur lui? Que de chaînes vous avez mises autour de son cœur avant qu'il s'en apperçût! Que ne sentira-t-il point, quand, ouvrant les yeux sur lui-même, il verra ce que vous avez fait pour lui, quand il pourra se comparer aux autres jeunes gens de son âge, & vous comparer aux autres gouverneurs? Je dis, quand il le verra; mais gardez-vous de le lui dire: si vous le lui dites, il ne le verra plus. Si vous exigez de lui, de l'obéissance en retour des soins que vous lui avez rendus, il croira que vous l'avez surpris: il se dira, qu'en feignant de l'obliger gratuitement, vous avez prétendu le charger d'une dette, & le lier par un contrat auquel il n'a point consenti. En vain, vous ajouterez que ce que vous exigez de lui, n'est que pour lui-même: vous exigez enfin, & vous exigez en vertu de ce que vous avez fait sans son aveu. Quand un malheureux prend l'argent qu'on feint de lui donner, & se trouve enrôlé malgré lui, vous

(3) L'attachement peut se passer de retour, jamais l'amitié. Elle est un échange, un contrat comme les autres; mais elle est le plus saint de tous. Le mot d'*ami* n'a point d'autre corrélatif que lui même. Tout homme qui n'est pas l'ami de son ami, est très-surement un fourbe; car ce n'est qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir.

criez à l'injustice ; n'etes-vous pas plus injuste encore de demander à votre éleve, le prix des soins qu'il n'a point acceptés ? .

L'ingratitude seroit plus rare, si les bienfaits à usure étoient moins communs On aime ce qui nous fait du bien : c'est un sentiment si naturel ! L'ingratitude n'est pas dans le cœur de l'homme ; mais l'intérêt y est : il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaicteurs interessés. Si vous me vendez vos dons, je marchanderai sur le prix ; mais si vous feignez de donner, pour vendre ensuite à votre mot, vous usez de fraude : c'est d'être gratuits qui les rend inestimables. Le cœur ne reçoit de loix que de lui-même ; en voulant l'enchaîner, on le dégage, on l'enchaîne en le laissant libre.

Quand le pêcheur amorce l'eau, le poisson vient, & reste autour de lui sans défiance ; mais quand, pris à l'hameçon caché sous l'appât, il sent retirer la ligne, il tâche de fuir. Le pêcheur est-il le bienfaicteur, le poisson est-il l'ingrat ? Voit-on jamais qu'un homme oublié par son bienfaicteur, l'oublie ? Au contraire, il en parle toujours avec plaisir, il n'y songe point sans attendrissement ; s'il trouve occasion de lui montrer par quelque service inattendu qu'il se ressouvient des siens, avec quel contentement intérieur il satisfait alors sa gratitude ! Avec quelle douce joie il se fait reconnoître ! Avec quel transport il lui dit : mon tour est venu ! Voilà vraiment la voix de la Nature : jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat.

Si donc la reconnoissance est un sentiment naturel, & que vous n'en détruisiez pas l'effet par votre faute, assurez-vous que votre Eleve, commençant à voir le prix de vos soins, y sera sensible, pourvu

que vous ne les ayiez point mis vous-même à prix, & qu'ils vous donneront dans son cœur une autorité que rien ne pourra détruire. Mais avant de vous être bien assuré de cet avantage, gardez de vous l'ôter en vous faisant valoir auprès de lui. Lui vanter vos services, c'est les lui rendre insupportables; les oublier, c'est l'en faire souvenir. Jusqu'à ce qu'il soit temps de le traiter en homme, qu'il ne soit jamais question de ce qu'il vous doit, mais de ce qu'il se doit. Pour le rendre docile, laissez-lui toute sa liberté, dérobez-vous pour qu'il vous cherche, élevez son ame au noble sentiment de la reconnoissance, en ne lui parlant jamais que de son intérêt. Je n'ai point voulu qu'on lui dît, que ce qu'on faisoit étoit pour son bien, avant qu'il fût en état de l'entendre; dans ce discours, il n'eût vu que votre dépendance, & il ne vous eût pris que pour son valet. Mais maintenant qu'il commence à sentir ce que c'est qu'aimer, il sent aussi quel doux lien peut unir un homme à ce qu'il aime; & dans le zele qui vous fait occuper de lui sans cesse, il ne voit plus l'attachement d'un esclave, mais l'affection d'un ami. Or, rien n'a tant de poids sur le cœur humain, que la voix de l'amitié bien reconnue; car on sait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami se trompe, mais non qu'il veuille nous tromper. Quelquefois on résiste à ses conseils; mais jamais on ne les méprise.

Nous entrons enfin dans l'ordre moral: nous venons de faire un second pas d'homme. Si c'en étoit ici le lieu, j'essaierois de montrer comment des premiers mouvemens du cœur s'élevent les premieres voix de la conscience; & comment des sentimens d'amour & de haine naissent les premieres no-

tions du bien & du mal. Je ferois voir que *justice & bonté* ne sont point seulement des mots abstraits, de purs êtres moraux formés par l'entendement : mais de véritables affections de l'ame éclairée par la raison, & qui ne sont qu'un progrès ordonné de nos affections primitives; que par la raison seule, indépendamment de la conscience, on ne peut établir aucune loi naturelle; & que tout le droit de la Nature, n'est qu'une chimere, s'il n'est fondé sur un besoin naturel au cœur humain. (4) mais je songe

(4) Le précepte même d'agir avec autrui comme nous voulons qu'on agisse avec nous, n'a de vrai fondement que la conscience & le sentiment : car où est la raison précise d'agir, étant moi comme si j'etois un autre, sur-tout quand je suis moralement sûr de ne jamais me trouver dans le même cas; & qui me répondra qu'en suivant bien fidellement cette maxime, j'obtiendrai qu'on la suive de même avec moi? Le méchant tire avantage de la probité du juste & de sa propre injustice; il est bien aise que tout le monde soit juste, excepté lui. Cet accord là, quoi qu'on en dise, n'est pas fort avantageux aux gens de bien. Mais quand la force d'une ame expansive m'identifie avec mon semblable, & que je me sens pour ainsi dire en lui, c'est pour ne pas souffrir que je ne veux pas qu'il souffre; je m'intéresse à lui pour l'amour de moi, & la raison du précepte est dans la Nature elle-même, qui m'inspire le désir de mon bien-être, en quelque lieu que je me sente exister. D'où je conclus qu'il n'est pas vrai que les préceptes de la loi naturelle soient fondés sur la raison seule, ils ont une base plus solide & plus sûre. L'amour des hommes dérivé de l'amour de soi, est le principe de la justice humaine. Le sommaire de toute la morale est donné dans l'Evangile par celui de la Loi.

que je n'ai point à faire ici des Traités de Métaphysique & de Morale, ni des cours d'étude d'aucune espece; il me suffit de marquer l'ordre & le progrès de nos sentimens & de nos connoissances, relativement à notre constitution. D'autres démontreront peut-être ce que je ne fais qu'indiquer ici.

Mon Emile n'ayant jusqu'à présent regardé que lui-même, le premier regard qu'il jette sur ses semblables, le porte à se comparer avec eux; & le premier sentiment qu'excite en lui cette comparaison, est de désirer la premiere place. Voilà le point où l'amour de soi se change en amour propre, & où commencent à naître toutes les passions qui tiennent à celle-là. Mais pour décider si celles de ces passions qui domineront dans son caractere seront humaines & douces, ou cruelles & malfaisantes, si ce seront des passions de bienfaisance & de commisération, ou d'envie & de convoitise, il faut savoir à quelle place il se sentira parmi les hommes, & quels genres d'obstacles il pourra croire avoir à vaincre, pour parvenir à celle qu'il veut occuper.

Pour le guider dans cette recherche, après lui avoir montré les hommes par les accidens communs à l'espece; il faut maintenant les lui montrer par leurs différences. Ici vient la mesure de l'inégalité naturelle & civile, & le tableau de tout l'ordre social.

Il faut étudier la Société par les hommes, & les hommes par la Société: ceux qui voudront traiter séparément la politique & la morale, n'entendront jamais à rien aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit comment les hommes en doivent être affectés, & quelles passions en doivent naître. On voit que c'est réciproquement

par le progrès des passions que ces relations se multiplient & se resserrent. C'est moins la force des bras que la modération des cœurs qui rend les hommes indépendans & libres. Quiconque désire peu de chose, tient à peu de gens, mais confondant toujours nos vains désirs avec nos besoins physiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondemens de la Société humaine, ont toujours pris les effets pour les causes, & n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raisonnemens.

Il y a dans l'état de Nature une égalité de fait réelle & indestructible, parce qu'il est impossible dans cet état que la seule différence d'homme à homme soit assez grande pour rendre l'un dépendant de l'autre. Il y a dans l'état civil une égalité de droit chimérique & vaine, parce que les moyens destinés à la maintenir servent eux-mêmes à la détruire, & que la force publique, ajoutée au plus fort pour opprimer le foible, rompt l'espece d'équilibre que la Nature avoit mis entr'eux. (5) De cette premiere contradiction découlent toutes celles qu'on remarque dans l'ordre civil, entre l'apparence & la réalité. Toujours la multitude sera sacrifiée au petit nombre, & l'intérêt public à l'intérêt particulier. Toujours ces noms spécieux de justice & de subordination serviront d'instrument à la violence, & d'armes à l'antiquité, d'où il suit que les ordres distingués qui se prétendent utiles aux autres, ne sont en

(5) L'esprit universel des Loix de tous les pays est de favoriser toujours le fort contre le foible, & celui qui a contre celui qui n'a rien ; cet inconvénient est inévitable, & il est sans exception.

effet utiles qu'à eux-mêmes aux dépens des autres; par où l'on doit juger de la considération qui leur est dûe selon la justice & selon la raison. Reste à voir si le rang qu'ils se sont donné est plus favorable au bonheur de ceux qui l'occupent, pour savoir quel jugement chacun de nous doit porter de son propre sort. Voilà maintenant l'étude qui nous importe; mais pour la bien faire, il faut commencer par connoître le cœur humain.

S'il ne s'agissoit que de montrer aux jeunes gens l'homme par son masque, on n'auroit pas besoin de le leur montrer, ils le verroient toujours de reste; mais puisque le masque n'est pas l'homme, & qu'il ne faut pas que son vernis les séduise, en leur peignant les hommes, peignez-les leur tels qu'ils sont; non pas afin qu'ils les haïssent, mais afin qu'ils les plaignent, & ne leur veuillent pas ressembler C'est à mon gré le sentiment le mieux entendu que l'homme puisse avoir sur son espece.

Dans cette vue, il importe ici de prendre une route opposée à celle que nous avons suivie jusqu'à présent, & d'instruire plutôt le jeune homme par l'expérience d'autrui que par la sienne. Si les hommes le trompent, il les prendra en haine; mais, si respecté d'eux, il les voit se tromper mutuellement, il en aura pitié. Le spectacle du monde, disoit Pythagore, ressemble à celui des jeux Olympiques. Les uns y tiennent boutique, & ne songent qu'à leur profit; les autres y payent de leur personne, & cherchent la gloire: d'autres se contentent de voir les jeux, & ceux-ci ne sont pas les pires.

Je voudrois qu'on choisît tellement les Sociétés d'un jeune homme, qu'il pensât bien de ceux qui vivent avec lui; & qu'on lui apprît à si bien con-

noître le monde, qu'il pensât mal de tout ce qui s'y fait. Qu'il sache que l'homme est naturellement bon, qu'il le sente, qu'il juge de son prochain par lui-même; mais qu'il voie comment la société déprave & pervertit les hommes; qu'il trouve dans leurs préjugés la source de tous leurs vices; qu'il soit porté à estimer chaque individu, mais qu'il méprise la multitude; qu'il voie que tous les hommes portent à peu près le même masque, mais qu'il sache aussi qu'il y a des visages plus beaux que le masque qui les couvre.

Cette méthode, il faut l'avouer, a ses inconvéniens, & n'est pas facile dans la pratique; car s'il devient observateur de trop bonne heure, si vous l'exercez à épier de trop près les actions d'autrui, vous le rendrez médisant & satyriques, décisif & prompt a juger; il se fera un odieux plaisir de chercher à tout de sinistres interprétations, & à ne voir en bien, rien même de ce qui est bien. Il s'accoutumera du moins au spectacle du vice, & à voir les méchans sans horreur, comme on s'accoutume à voir les malheureux sans pitié. Bientôt la perversité générale lui servira moins de leçon que d'exemple; il se dira que, si l'homme est ainsi, il ne doit pas vouloir être autrement.

Que si vous voulez l'instruire par principes, & lui faire connoître avec la nature du cœur humain l'application des causes externes qui tournent nos penchans en vices; en le transportant ainsi tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels, vous employez une métaphysique qu'il n'est point en état de comprendre; vous retombez dans l'inconvénient, évité si soigneusement jusqu'ici, de lui donner des leçons qui ressemblent à des leçons, de subs-

tituer dans son esprit l'expérience & l'autorité du Maître à sa propre expérience, & au progres de sa raison.

Pour lever à la fois ces deux obstacles, & pour mettre le cœur humain à sa portée sans risquer de gâter le sien, je voudrois lui montrer les hommes au loin, les lui montrer dans d'autres temps, ou dans d'autres lieux, & de sorte qu'il pût voir la scene sans jamais y pouvoir agir. Voilà le moment de l'histoire : c'est par elle qu'il lira dans les cœurs sans les leçons de la philosophie ; c'est par elle qu'il les verra simple spectateur, sans intérêt & sans passion, comme leur juge, non comme leur complice ni comme leur accusateur.

Pour connoître les hommes, il faut les voir agir. Dans le monde on les entend parler ; ils montrent leurs discours & cachent leurs actions : mais dans l'Histoire elles sont dévoilées, & on les juge sur les faits. Leurs propos mêmes aident à les apprecier ; car, comparant ce qu'ils font à ce qu'ils disent, on voit à la fois ce qu'ils sont & ce qu'ils veulent paroître ; plus ils se déguisent, mieux on les connoît.

Malheureusement cette étude a ses dangers, ses inconvéniens de plus d'une espece. Il est difficile de se mettre dans un point de vue, d'où l'on puisse juger ses semblables avec équité. Un des grands vices de l'Histoire, est qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons ; comme elle n'est interessante que par les révolutions, les catastrophes, tant qu'un peuple croît & prospere dans le calme d'un paisible gouvernement, elle n'en dit rien ; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus se suffire à lui-même, il prend part aux affaires de ses voisins, ou les laisse prendre part

aux siennes; elle ne l'illustre que quand il est déjà sur son déclin : toutes nos Histoires commencent où elles devroient finir.

Nous avons fort exactement celle des peuples qui se détruisent; ce qui nous manque est celle des peuples qui se multiplient; ils sont assez heureux & assez sages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux: & en effet, nous voyons même de nos jours, que les gouvernemens qui se conduisent le mieux, sont ceux dont on parle le moins. Nous ne savons que le mal; à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchans de célebres, les bons sont oubliés, ou tournés en ridicule; & voilà comment l'Histoire, ainsi que la Philosophie, calomnie sans cesse le Genre humain.

De plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'Histoire ne soient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils sont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'Historien, ils se moulent sur ses intérêts, ils prennent la teinte de ses préjugés. Qui est-ce qui sait mettre exactement le Lecteur au lieu de la scene, pour voir un événement tel qu'il s'est passé? L'ignorance ou la partialité déguisent tout. Sans altérer même un trait historique, en étendant ou resserrant des circonstances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner! Mettez un même objet à divers points de vue, à peine paroîtra-t-il le même; & pourtant rien n'aura changé, que l'œil du spectateur. Suffit-il, pour l'honneur de la vérité, de me dire un fait véritable, en me le faisant voir tout autrement qu'il n'est arrivé? Combien de fois un arbre de plus ou de moins, un rocher à droite ou à gauche, un tourbillon de poussiere élevé par le vent, ont décidé de l'événement d'un com-

bat, sans que personne s'en soit apperçu? Cela empêche-t-il que l'Historien ne vous dise la cause de la defaite ou de la victoire, avec autant d'assurance que s'il eût été par-tout? Or, que m'importent les faits en eux-mêmes, quand la raison m'en reste inconnue; & quelles leçons puis-je tirer d'un év nement dont j'ignore la vraie cause? L'Historien m'en donne une, mais il la controuve; & la critique elle-même, dont on fait tant de bruit, n'est qu'un art de conjecturer; l'art de choisir, entre plusieurs mensonges, celui qui ressemble le mieux à la vérité.

N'avez-vous jamais lu Cléopatre ou Cassandre, ou d'autres livres de cette espece? L'auteur choisit un événement connu; puis l'accommodant à ses vues, l'ornant de détails de son invention, de personnages qui n'ont jamais existé, & de portraits imaginaires, entasse fictions sur fictions pour rendre sa lecture agréable. Je vois peu de différence entre ces romans & vos Histoires, si ce n'est que le romancier se livre davantage à sa propre imagination, & que l'Historien s'asservit plus à celle d'autrui; à quoi j'ajouterai, si l'on veut, que le premier se propose un objet moral, bon ou mauvais, dont l'autre ne se soucie guere.

On me dira que la fidélité de l'Histoire intéresse moins que la vérité des mœurs & des caracteres; pourvu que le cœur humain soit bien peint, il importe peu que les événemens soient fidellement rapportés; car apres tout, ajoute-t-on, que nous font des faits arrivés il y a deux mille ans? On a raison, si les portraits sont bien rendus d'apres Nature; mais si la plupart n'ont leur modele que dans l'imagination de l'Historien, n'est-ce pas retomber dans l'inconvénient qu'on vouloit fuir, & rendre à l autorité

torité des Ecrivains ce qu'on veut ôter à celle du Maître ? si mon Eleve ne doit voir que des tableaux de fantaisie, j'aime mieux qu'ils soient tracés de ma main que d'une autre; ils lui seront du moins mieux appropriés.

Les pires Historiens pour un jeune homme, sont ceux qui jugent les faits: eh qu'il juge lui-même! c'est ainsi qu'il apprend à connoître les hommes. Si le jugement de l'Auteur le guide sans cesse, il ne fait que voir par l'œil d'un autre; & quand cet œil lui manque il ne voit plus rien.

Je laisse à part l'Histoire moderne; non seulement parce qu'elle n'a plus de physionomie, & que nos hommes se ressemblent tous, mais parce que nos Historiens, uniquement attentifs à briller, ne songent qu'à faire des portraits fortement colorés, & qui souvent ne représentent rien. (6) Généralement les Anciens font moins de portraits, mettent moins d'esprit & plus de sens dans leurs jugemens, encore y a-t-il entr'eux un grand choix à faire, & il ne faut pas d'abord prendre les plus judicieux, mais les plus simples. Je ne voudrois mettre dans la main d'un jeune homme ni Polybe, ni Saluste; Tacite est le livre des vieillards, les jeunes gens ne sont pas faits pour l'entendre: il faut apprendre à voir dans les actions humaines les premiers traits du cœur de l'homme, avant d'en vouloir sonder les profondeurs, il faut savoir bien lire dans les faits, avant de lire

(6) Voyez Davila, Guicciardin, Strada, Solis, Machiavel, & quelquefois de Thou lui-même. Vertot est presque le seul qui savoit peindre sans faire de portraits.

dans les maximes. La Philoſophie en maximes ne convient qu'à l'expérience. La jeuneſſe ne doit rien généraliſer; toute ſon inſtruction doit être en regles particulieres.

Thucydide eſt à mon gré, le vrai modele des Hiſtoriens. Il rapporte les faits ſans les juger; mais il n'omet aucune des circonſtances propres à nous en faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte ſous les yeux du Lecteur : loin de s'interpoſer entre les événemens & les Lecteurs, il ſe dérobe; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureuſement il parle toujours de guerre; & l'on ne voit preſque dans ſes récits que la choſe du monde la moins inſtructive, ſavoir des combats. La retraite des dix mille, & les commentaires de Céſar ont à peu près la même ſageſſe & le même défaut. Le bon Hérodote, ſans portraits, ſans maximes, mais coulant, naïf, plein de détails les plus capables d'intéreſſer & de plaire, ſeroit peut-être le meilleur des Hiſtoriens, ſi ces mêmes détails ne dégéneroient ſouvent en ſimplicités puériles, plus propres à gâter le goût de la jeuneſſe qu'à le former : il faut déjà du diſcernement pour le lire. Je ne dis rien de Tite Live, ſon tour viendra; mais il eſt politique, il eſt rhéteur, il eſt tout ce qui ne convient pas à cet âge.

L'Hiſtoire en général eſt défectueuſe, en ce qu'elle ne tient regiſtre que de faits ſenſibles & marqués, qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates; mais les cauſes lentes & progreſſives de ces faits, leſquelles ne peuvent s'aſſigner de même, reſtent toujours inconnues. On trouve ſouvent dans une bataille gagnée ou perdue, la raiſon d'une révolution qui, même avant cette bataille, étoit déjà

devenue inevitable. La guerre ne fait guere que manifester des événemens déjà déterminés par des causes morales que les Historiens savent rarement voir.

L'esprit philosophique a tourné de ce côté les réflexions de plusieurs Ecrivains de ce siecle : mais je doute que la vérité gagne à leur travail. La fureur des systêmes s'étant emparée d'eux tous, nul ne cherche à voir les choses comme elles sont, mais comme elles s'accordent avec son systême.

Ajoutez à toutes ces réflexions, que l'Histoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne saisit ceux-ci que dans certains momens choisis dans leurs vêtemens de parade ; elle n'expose que l'homme public qui s'est arrangé pour être vu. Elle ne le suit point dans sa maison, dans son cabinet, dans sa famille, au milieu de ses amis ; elle ne le peint que quand il représente : c'est bien plus son habit que sa personne qu'elle peint.

J'aimerois mieux la lecture des vies particulieres, pour commencer l'étude du cœur humain : car alors l'homme a beau se dérober, l'Historien le poursuit par-tout : il ne lui laisse aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du spectateur ; & c'est quand l'un croit mieux se cacher, que l'autre le fait mieux connoître. *Ceux*, dit Montagne, *qui écrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux événemens, plus à ce qui se passe au dedans, qu'à ce qui arrive au dehors ; ceux-là me sont plus propres : voilà pourquoi c'est mon homme que Plutarque.*

Il est vrai que le génie des hommes assemblés ou des Peuples, est fort différent du caractere de l'homme en particulier, & que ce seroit connoître très-

imparfaitement le cœur humain que de ne pas l'examiner aussi dans la multitude ; mais il n'est pas moins vrai qu'il faut commencer par etudier l'homme pour juger les hommes, & que qui connoîtroit parfaitement les penchans de chaque individu, pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du Peuple.

Il faut encore ici recourir aux Anciens, par les raisons que j'ai déjà dites, & de plus, parce que tous les détails familiers & bas, mais vrais & caractéristiques, étant bannis du style moderne, les hommes sont aussi parés par nos Auteurs dans leurs vies privées que sur la scene du monde. La décadence, non moins sévere dans les écrits que dans les actions, ne permet plus de dire en public que ce qu'elle permet d'y faire ; & comme on ne peut montrer les hommes que représentant toujours, on ne les connoît pas plus dans nos livres que sur nos théâtres. On aura beau faire & refaire cent fois la vie des Rois, nous n'aurons plus de Suétones (7).

Plutarque excelle par ces mêmes détails dans lesquels nous n'osons plus entrer. Il a une grace inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choses, & il est si heureux dans le choix de ses traits, que souvent un mot, un sourire, un geste, lui suffit pour caractériser son héros. Avec un mot plaisant, Annibal rassure son armée effrayée, & la

---

(7) Un seul de nos Historiens qui a imité Tacite dans les grands traits, a osé imiter Suétone, & quelquefois transcrire Commines dans les petits, & cela même qui ajoute au prix de son Livre, l'a fait critiquer parmi nous.

fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie. Agésilas, à cheval sur un bâton me fait aimer le vainqueur du grand Roi : César, traversant un pauvre village, & causant avec ses amis, décele sans y penser le fourbe qui disoit ne vouloir qu'être l'égal de Pompée : Alexandre avale une médecine, & ne dit pas un seul mot; c'est le plus beau moment de sa vie ; Aristide écrit son propre nom sur une coquille, & justifie ainsi son surnom : Philopemen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuisine de son hôte : voilà le véritable art de peindre. La physionomie ne se montre pas dans les grands traits, ni le caractere dans les grandes actions ; c'est dans les bagatelles que le naturel se découvre. Les choses publiques sont ou trop communes ou trop apprêtées, & c'est presque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos Auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du siecle dernier fut inconteſtablement M. de Turenne. On a eu le courage de rendre sa vie intéressante par de petits détails qui le font connoître & aimer ; mais combien s'est-on vu forcé d'en supprimer qui l'auroient fait connoître & aimer davantage! Je n'en citerai qu'un, que je tiens de bon lieu, & que Plutarque n'eût eu garde d'omettre ; mais que Ramsai n'eût eu garde d'écrire quand il l'auroit su.

Un jour d'Eté qu'il faisoit fort chaud, le Vicomte de Turenne, en petite veste blanche & en bonnet, étoit à la fenêtre dans son antichambre. Un de ses gens survient ; & trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuisine, avec lequel ce domestique étoit familier. Il s'approche doucement par derriere, & d'une main qui n'étoit pas legere, lui

applique un grand coup sur les fesses. L'homme frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant le visage de son maître. Il se jette à genoux tout éperdu. *Monseigneur, j'ai cru que c'étoit Georges......* *Et quand c'eût été Georges*, s'écrie Turenne en se frottant le derriere, *il ne falloit pas frapper si fort.* Voilà donc ce que vous n'osez dire : misérables, soyez donc à jamais sans naturel, sans entrailles ; trempez, durcissez vos corps de fer dans votre vile décence : rendez-vous méprisables à force de dignité. Mais toi, bon jeune homme, qui lis ce trait, & qui sens avec attendrissement toute la douceur d'ame qu'il montre, même dans le premier mouvement, lis aussi les petitesses de ce grand homme, dès qu'il étoit question de sa naissance & de son nom. Songe que c'est le même Turenne qui affectoit de céder par-tout le pas à son neveu, afin qu'on vît bien que cet enfant étoit le Chef d'une Maison Souveraine. Rapproche ces contrastes, aime la nature, méprise l'opinion & connois l'homme.

Il y a bien peu de gens en état de concevoir les effets que des lectures, ainsi dirigées, peuvent opérer sur l'esprit tout neuf d'un jeune homme appesanti sur des livres dès notre enfance : accoutumés à lire sans penser, ce que nous lisons nous frappe d'autant moins, que portant déjà dans nous-mêmes les passions & les préjugés qui remplissent l'histoire & les vies des hommes, tout ce qu'ils font nous paroît naturel ; parce que nous sommes hors de la nature, & que nous jugeons des autres par nous. Mais qu'on se représente un jeune homme élevé selon mes maximes. Qu'on se figure mon Emile, auquel dix-huit ans de soins assidus n'ont eu pour objet que de conserver un jugement inte-

gre & un cœur ſain ; qu'on ſe le figure au lever de la toile, jetant, pour la premiere fois, les yeux ſur la ſcene du monde, ou plutôt, placé derriere le théâtre, voyant les acteurs prendre & poſer leurs habits, & comptant les cordes & les poulies, dont le groſſier preſtige abuſe les yeux des ſpectateurs : bientôt à ſa premiere ſurpriſe ſuccéderont des mouvemens de honte & de dédain pour ſon eſpece, il s'indignera de voir ainſi tout le genre humain dupe de lui-même, s'avilir à ces jeux d'enfans ; il s'affligera de voir ſes freres s'entredechirer pour des rêves, & ſe changer en bêtes féroces pour n'avoir pas ſu ſe contenter d'être hommes.

Certainement avec les diſpoſitions naturelles de l'Eleve, pour peu que le Maître apporte de prudence & de choix dans ſes lectures, pour peu qu'il le mette ſur la voie des réflexions qu'il en doit tirer, cet exercice ſera pour lui un cours de Philoſophie pratique, meilleur ſurement, & mieux entendu que toutes les vaines ſpéculations dont on brouille l'eſprit des jeunes gens dans nos écoles. Qu'après avoir ſuivi les romaneſques projets de Pyrrhus, Cinéas lui demande quel bien réel lui procurera la conquête du monde, dont il ne puiſſe jouir dès à préſent, ſans tant de tourment : nous ne voyons là qu'un bon mot qui paſſe ; mais Emile y verra une réflexion très-ſage qu'il eût faite le premier, & qui ne s'effacera jamais de ſon eſprit, parce qu'elle n'y trouve aucun préjugé contraire qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Quand enſuite, en liſant la vie de cet inſenſé, il trouvera que tous ſes grands deſſeins ont abouti à s'aller faire tuer par la main d'une femme, au lieu d'admirer cet héroïſme prétendu, que verra-t-il dans tous les exploits d'un ſi

grand Capitaine, dans toutes les intrigues d'un si grand Politique, si ce n'est autant de pas pour aller chercher cette malheureuse tuile qui devoit terminer sa vie & ses projets par une mort déshonorante.

Tous les Conquérans n'ont pas été tués ; tous les usurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entreprises; plusieurs paroîtront heureux aux esprits prévenus des opinions vulgaires: mais celui qui, sans s'arrêter aux apparences, ne juge du bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs, verra leurs miseres dans leurs succès mêmes, il verra leurs désirs & leurs soucis rongeans s'étendre & s'accroître avec leur fortune, il les verra perdre haleine en avançant, sans jamais parvenir à leurs termes; il les verra semblables à ces voyageurs inexpérimentés, qui, s'engageant pour la premiere fois dans les Alpes, pensent les franchir à chaque montagne, &, quand ils sont au sommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au devant d'eux.

Auguste, après avoir soumis ses Concitoyens, & détruit ses rivaux, régit durant quarante ans le plus grand Empire qui ait existé : mais tout cet immense pouvoir l'empêchoit-il de frapper les murs de sa tête, & de remplir son vaste palais de ses cris, en redemandant à Varus ses légions exterminées ? Quand il auroit vaincu tous ses ennemis, de quoi lui auroient servi ses vains triomphes, tandis que les peines de toute espece naissoient sans cesse autour de lui, tandis que ses plus chers amis attentoient à sa vie, & qu'il étoit réduit à pleurer la honte ou la mort de tous ses proches? L'infortuné voulut gouverner le monde, & ne sut pas gouverner sa mai-

son. Qu'arriva-t-il de cette négligence ? Il vit périr à la fleur de l'âge son neveu, son fils adoptif, son gendre ; son petit-fils fut réduit à manger la bourre de son lit pour prolonger de quelques heures sa misérable vie ; sa fille & sa petite fille, après l'avoir couvert de leur infamie, moururent, l'une de misere & de faim dans une île déserte, l'autre en prison par la main d'un archer. Lui-même enfin, dernier reste de sa malheureuse famille, fut réduit par sa propre femme à ne laisser après lui qu'un monstre pour lui succéder. Tel fut le sort de ce Maître du monde, tant célébré pour sa gloire & pour son bonheur : croirai-je qu'un seul de ceux qui les admirent, les voulut acquérir au même prix ?

J'ai pris l'ambition pour exemple ; mais le jeu de toutes les passions humaines offre de semblables leçons à qui veut étudier l'Histoire pour se connoître & se rendre sage aux dépens des morts. Le temps approche où la vie d'Antoine aura pour le jeune homme une instruction plus prochaine que celle d'Auguste. Emile ne se reconnoîtra guere dans les étranges objets qui frapperont ses regards durant ces nouvelles études ; mais il saura d'avance écarter l'illusion des passions avant qu'elles naissent : & voyant que de tous les temps elles ont aveuglé les hommes, il sera prévenu de la maniere dont elles pourront l'aveugler à son tour, si jamais il s'y livre. Ces leçons, je le sais, lui sont mal appropriées ; peut-être au besoin seront-elles tardives, insuffisantes ; mais souvenez-vous que ce ne sont point celles que j'ai voulu tirer de cette étude. En la commençant je me proposois un autre objet ; & surement, si cet objet est mal rempli, ce sera la faute du Maître.

Songez qu'aussitôt que l'amour-propre est développé, le *moi* relatif se met en jeu sans cesse, & que jamais le jeune homme n'observe les autres sans revenir sur lui-même & le comparer avec eux. Il s'agit donc de savoir à quel rang il se mettra parmi ses semblables, après les avoir examinés. Je vois, à la maniere dont on fait lire l'Histoire aux jeunes gens, qu'on les transforme, pour ainsi dire, dans tous les personnages qu'ils voient; qu'on s'efforce de les faire devenir, tantôt Cicéron, tantôt Trajan, tantôt Alexandre, de les décourager lorsqu'ils rentrent dans eux-mêmes, de donner à chacun le regret de n'être que soi. Cette méthode a certains avantages dont je ne disconviens pas; mais quant à mon Emile, s'il arrive une seule fois dans ces paralleles qu'il aime mieux être un autre que lui, cet autre fût-il Socrate, fût il Caton, tout est manqué; celui qui commence à se rendre étranger à lui-même, ne tarde pas à s'oublier tout-à-fait.

Ce ne sont point les Philosophes qui connoissent le mieux les hommes; ils ne les voient qu'à travers les préjugés de la Philosophie, & je ne sache aucun état où l'on en ait tant. Un Sauvage nous juge plus sainement que ne fait un Philosophe. Celui-ci sent ses vices, s'indigne des nôtres, & dit en lui-même: nous sommes tous méchans; l'autre nous regarde sans s'émouvoir, & dit: vous êtes des fous. Il a raison, car nul ne fait le mal pour le mal. Mon Eleve est ce sauvage, avec cette différence qu'Emile ayant plus refléchi, plus comparé d'idées, vu nos erreurs de plus près, se tient plus en garde contre lui-même, & ne juge que de ce qu'il connoît.

Ce sont nos passions qui nous irritent contre celles des autres; c'est notre intérêt qui nous fait haïr les

méchans ; s'ils ne nous faisoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les méchans, nous fait oublier celui qu'ils se font à eux-mêmes. Nous leur pardonnerions plus aisément leurs vices, si nous pouvions connoître combien leur propre cœur les en punit. Nous sentons l'offense, & nous ne voyons pas le châtiment ; les avantages sont apparens, la peine est intérieure. Celui qui croit jouir du fruit de ses vices n'est pas moins tourmenté que s'il n'eût point réussi ; l'objet est changé, l'inquiétude est la même ; ils ont beau montrer leur fortune, & cacher leur cœur, leur conduite le montre en dépit d'eux ; mais pour le voir, il n'en faut pas avoir un semblable.

Les passions que nous partageons, nous séduisent ; celles qui choquent nos intérêts nous révoltent, & par une inconséquence qui nous vient d'elles, nous blâmons dans les autres, ce que nous voudrions imiter. L'aversion & l'illusion sont inévitables ; quand on est forcé de souffrir de la part d'autrui, le mal qu'on feroit si l'on étoit à sa place.

Que faudroit-il donc pour bien observer les hommes ? Un grand intérêt a les connoître, une grande impartialité à les juger : un cœur assez sensible pour concevoir toutes les passions humaines, & assez calme pour ne les pas éprouver. S'il est dans la vie un moment favorable à cette étude, c'est celui que j'ai choisi pour Emile ; plus tôt, ils lui eussent été étrangers, plus tard il leur eût été semblable. L'opinion, dont il voit le jeu, n'a point encore acquis sur lui d'empire. Les passions, dont il sent l'effet, n'ont point agité son cœur. Il est homme, il s'intéresse à ses freres : il est équitable, il juge ses pairs. Or surement, s'il les juge bien, il ne voudra

être à la place d'aucun d'eux; car le but de tous les tourmens qu'ils se donnent, étant fondé sur des préjugés qu'il n'a pas, lui paroît un but en l'air. Pour lui, tout ce qu'il désire est à sa portée. De qui dépendroit-il, se suffisant à lui-même, & libre de préjugés? Il a des bras, de la santé, (8) de la modération, peu de besoins, & de quoi les satisfaire. Nourri dans la plus absolue liberté, le plus grand des maux qu'il conçoit, est la servitude. Il plaint ces misérables Rois esclaves de tout ce qui leur obéit; il plaint ces faux sages enchaînés à leur vaine réputation; il plaint ces riches sots, martyrs de leur faste; il plaint ces voluptueux de parade, qui livrent leur vie entiere à l'ennui, pour paroître avoir du plaisir. Il plaindroit l'ennemi qui lui feroit du mal à lui-même; car dans ses méchancetés, il verroit sa misere; il se diroit, en se donnant le besoin de me nuire, cet homme a fait dépendre son sort du mien.

Encore un pas, & nous touchons au but. L'amour propre est un instrument utile, mais dangereux; souvent il blesse la main qui s'en sert, & fait rarement du bien sans mal. Emile en considérant son rang dans l'espece humaine, & s'y voyant si heureusement placé, sera tenté de faire honneur à sa raison de l'ouvrage de la vôtre; & d'attribuer à son mérite, l'effet de son bonheur. Il se dira: je suis sage, & les hommes sont fous. En les plaignant il les mépri-

(8) Je crois pouvoir compter hardiment la santé & la bonne constitution, au nombre des avantages acquis par son éducation, ou plutôt au nombre des dons de la Nature que son éducation lui a conservés.

sera, en se félicitant il s'estimera davantage, & se sentant plus heureux qu'eux, il se croira plus digne de l'être. Voilà l'erreur la plus à craindre, parce qu'elle est la plus difficile à détruire. S'il restoit dans cet état, il auroit peu gagné à tous nos soins; & s'il falloit opter, je ne sais si je n'aimerois pas mieux encore l'illusion des préjugés, que celle de l'orgueil.

Les grands hommes ne s'abusent point sur leur supériorité; ils la voient, la sentent, & n'en sont pas moins modestes. Plus ils ont, plus ils connoissent tout ce qui leur manque. Ils sont moins vains de leur élévation sur nous, qu'humiliés du sentiment de leur misere; & dans les biens exclusifs qu'ils possedent, ils sont trop sensés pour tirer vanité d'un don qu'ils ne se sont pas fait. L'homme de bien peut être fier de sa vertu, parce qu'elle est à lui; mais de quoi l'homme d'esprit est-il fier? Qu'a fait Racine, pour n'être pas Pradon? Qu'a fait Boileau, pour n'être pas Cotin?

Ici c'est toute autre chose encore. Restons toujours dans l'ordre commun. Je n'ai supposé dans mon Eleve ni un génie transcendant, ni un entendement bouché. Je l'ai choisi parmi les esprits vulgaires, pour montrer ce que peut l'éducation sur l'homme. Tous les cas rares sont hors de regles. Quand donc, en conséquence de mes soins, Emile prefere sa maniere d'être, de voir, de sentir, à celle des autres hommes; Emile a raison. Mais quand il se croit pour cela d'une nature plus excellente, & plus heureusement né qu'eux, Emile a tort. Il se trompe; il faut le détromper, ou plutôt prévenir l'erreur, de peur qu'il ne soit trop tard ensuite pour la détruire.

Il n'y a point de folie dont on ne puisse désabuser un homme qui n'est pas fou, hors la vanité ; pour celle-ci, rien n'en guérit que l'expérience, si toutefois quelque chose en peut guérir : à sa naissance, au moins, on peut l'empêcher de croître. N'allez donc pas vous perdre en beaux raisonnemens, pour prouver à l'adolescent qu'il est homme comme les autres, & sujet aux mêmes foiblesses : faites-le lui sentir, ou jamais il ne le saura. C'est encore ici un cas d'exception à mes propres regles : c'est le cas d'exposer volontairement mon Eleve, à tous les accidens qui peuvent lui prouver qu'il n'est pas plus sage que nous. L'aventure du Bateleur seroit répétée en mille manieres ; je laisserois aux flatteurs prendre tout leur avantage avec lui : si des étourdis l'entraînoient dans quelque extravagance, je lui en laisserois courir le danger : si des filoux l'attaquoient au jeu, je le leur livrerois pour en faire leur dupe : (9) je le laisserois encenser, plumer,

---

(9) Au reste notre Eleve donnera peu dans ce piege, lui que tant d'amusemens environnent, lui qui ne s'ennuya de sa vie, & qui sait à peine a quoi sert l'argent. Les deux mobiles avec lesquels on conduit les enfans, étant l'interêt & la vanité, ces deux mêmes mobiles servent aux Courtisannes & aux escrocs, pour s'emparer d'eux dans la suite. Quand vous voyez exciter leur avidite par des prix, par des récompenses, quand vous les voyez applaudir à dix ans dans un acte public au College ; vous voyez comment on leur fera laisser a vingt, leur bourse dans un brelan, & leur santé dans un mauvais lieu. Il y a toujours à parier que le plus savant de la Classe deviendra le plus joueur & le plus debauche. Or, les moyens dont on n'usa point dans l'enfance, n'ont

dévaliser par eux; & quand, l'ayant mis à sec, ils finiroient par se moquer de lui, je les remercierois encore, en sa présence, des leçons qu'ils ont bien voulu lui donner. Les seuls pieges dont je le garantirois avec soin, seroient ceux des Courtisannes. Les seuls ménagemens que j'aurois pour lui, seroient de partager tous les dangers que je lui laisserois courir, & tous les affrons que je lui laisserois recevoir. J'endurerois tout en silence, sans plainte, sans reproche, sans jamais lui en dire un seul mot, & soyez sûr qu'avec cette discrétion bien soutenue, tout ce qu'il m'aura vu souffrir pour lui, fera plus d'impression sur son cœur, que ce qu'il aura souffert lui-même.

Je ne puis m'empêcher de relever ici la fausse dignité des Gouverneurs qui, pour jouer sottement les Sages, rabaissent leurs Eleves, affectent de les traiter toujours en enfans, & de se distinguer toujours d'eux, dans tout ce qu'ils leur font faire. Loin de ravaler ainsi leurs jeunes courages, n'épargnez rien pour leur élever l'ame; faites-en vos égaux, afin qu'ils le deviennent; & s'ils ne peuvent encore s'élever à vous, descendez à eux sans honte, sans scrupule. Songez que votre honneur n'est plus dans vous, mais dans votre Eleve; partagez ses fautes, pour l'en corriger; chargez-vous de sa honte pour l'effacer: imitez ce brave Romain qui, voyant fuir

---

point dans la jeunesse le même abus. Mais on doit se souvenir qu'ici ma constante maxime, est de mettre par-tout la chose au pis. Je cherche d'abord à prevenir le vice, & puis je le suppose, afin d'y remedier.

son armée, & ne pouvant la rallier, se mit à fuir à la tête de ses soldats, en criant : *ils ne fuient pas, ils suivent leur Capitaine.* Fut-il déshonoré pour cela ? Tant s'en faut : en sacrifiant ainsi sa gloire, il l'augmenta. La force du devoir, la beauté de la vertu, entraînent malgré nous nos suffrages, & renversent nos insensés préjugés. Si je recevois un soufflet, en remplissant mes fonctions auprès d'Emile, loin de me venger de ce soufflet, j'irois par-tout m'en vanter, & je doute qu'il y eût dans le monde, un homme assez vil pour ne pas m'en respecter davantage.

Ce n'est pas que l'Eleve doive supposer dans le Maître, des lumieres aussi bornées que les siennes, & la même facilité à se laisser séduire. Cette opinion est bonne pour un enfant qui, ne sachant rien voir, rien comparer, met tout le monde à sa portée, & ne donne sa confiance qu'à ceux qui savent s'y mettre en effet. Mais un jeune homme de l'âge d'Emile, & aussi sensé que lui, n'est plus assez sot pour prendre ainsi le change, & il ne seroit pas bon qu'il le prît. La confiance qu'il doit avoir en son Gouverneur est d'une autre espece ; elle doit porter sur l'autorité de la raison, sur la supériorité des lumieres, sur les avantages que le jeune homme est en état de connoître, & dont il sent l'utilité pour lui. Une longue expérience l'a convaincu qu'il est aimé de son conducteur ; que ce conducteur est un homme sage, éclairé, qui, voulant son bonheur, sait ce qui peut le lui procurer. Il doit savoir que, pour son propre intérêt, il lui convient d'écouter ses avis. Or si le Maître se laissoit tromper comme le disciple, il perdroit le droit d'en exiger de la déférence, & de lui donner des leçons. Encore

moins l'Eleve doit-il ſuppoſer que le Maître le laiſſe à deſſein tomber dans les pieges, & tend des embûches à ſa ſimplicité. Que faut-il donc faire pour éviter à la fois ces deux inconvéniens ? Ce qu'il y a de meilleur & de plus naturel ; être ſimple & vrai comme lui, l'avertir des périls auxquels il s'expoſe, les lui montrer clairement, ſenſiblement, mais ſans exagération, ſans humeur, ſans pédanteſque étalage, ſur-tout ſans lui donner vos avis pour des ordres, juſqu'à ce qu'ils le ſoient devenus, & que ce ton impérieux ſoit abſolument néceſſaire. S'obſtine-t-il après cela, comme il fera très-ſouvent ? Alors ne lui dites plus rien ; laiſſez-le en liberté, ſuivez-le, imitez-le, & cela gaiement, franchement ; livrez-vous, amuſez-vous autant que lui s'il eſt poſſible. Si les conſéquences deviennent trop fortes, vous êtes toujours là pour les arrêter ; & cependant combien le jeune homme, témoin de votre prévoyance, & de votre complaiſance, ne doit-il pas être à la fois frappé de l'une, & touché de l'autre ? Toutes ſes fautes ſont autant de liens qu'il vous fournit pour le retenir au beſoin. Or ce qui fait ici le plus grand art du Maître, c'eſt d'amener les occaſions, & de diriger les exhortations, de maniere qu'il ſache d'avance quand le jeune homme cédera, & quand il s'obſtinera, afin de l'environner par-tout des leçons de l'expérience, ſans jamais l'expoſer à de trop grands dangers.

Avertiſſez-le de ſes fautes avant qu'il y tombe ; quand il y eſt tombé, ne les lui reprochez point, vous ne feriez qu'enflammer & mutiner ſon amour propre. Une leçon qui révolte, ne profite pas. Je ne connois rien de plus inepte que ce mot : *Je vous l'avois bien dit.* Le meilleur moyen de faire qu'il

se souvienne de ce qu'on lui a dit, est de paroître l'avoir oublié. Tout au contraire, quand vous le verrez honteux de ne vous avoir pas cru, effacez doucement cette humiliation par de bonnes paroles. Il s'affectionnera surement à vous, en voyant que vous vous oubliez pour lui, & qu'au lieu d'achever de l'écraser, vous le consolez. Mais si à son chagrin vous ajoutez des reproches, il vous prendra en haine, & se fera une loi de ne vous plus écouter, comme pour vous prouver qu'il ne pense pas comme vous sur l'importance de vos avis.

Le tour de vos consolations peut encore être pour lui une instruction d'autant plus utile, qu'il ne s'en défiera pas. En lui disant, je suppose, que mille autres font les mêmes fautes, vous le mettez loin de son compte, vous le corrigez, en ne paroissant que le plaindre : car pour celui qui croit valoir mieux que les autres hommes, c'est une excuse bien mortifiante que de se consoler par leur exemple ; c'est concevoir que le plus qu'il peut prétendre, est qu'ils ne valent pas mieux que lui.

Le temps des fautes est celui des fables. En censurant le coupable sous un masque étranger, on l'instruit sans l'offenser ; & il comprend alors que l'apologue n'est pas un mensonge, par la vérité dont il se fait l'application. L'enfant qu'on n'a jamais trompé par des louanges, n'entend rien à la fable que j'ai ci-devant examinée ; mais l'étourdi qui vient d'être la dupe d'un flatteur, conçoit à merveille que le corbeau n'étoit qu'un sot. Ainsi d'un fait il tire une maxime ; & l'expérience qu'il eût bientôt oubliée, se grave, au moyen de la fable, dans son jugement. Il n'y a point de connoissance morale qu'on ne puisse acquérir par l'expérience

d'autrui, ou par la sienne. Dans les cas où cette expérience est dangereuse, au lieu de la faire soi-même, on tire sa leçon de l'histoire. Quand l'épreuve est sans conséquence, il est bon que le jeune homme y reste exposé : puis au moyen de l'apologue on rédige en maximes les cas particuliers qui lui sont connus.

Je n'entends pas pourtant que ces maximes doivent être développées, ni même énoncées. Rien n'est si vain, si mal entendu, que la morale par laquelle on termine la plupart des fables ; comme si cette morale n'étoit pas ou ne devoit pas être étendue dans la fable même, de maniere à la rendre sensible au Lecteur. Pourquoi donc, en ajoutant cette morale à la fin, lui ôter le plaisir de la trouver de son chef ? Le talent d'instruire, est de faire que le disciple se plaise à l'instruction. Or, pour qu'il s'y plaise, il ne faut pas que son esprit reste tellement passif à tout ce que vous lui dites, qu'il n'ait absolument rien à faire pour vous entendre. Il faut que l'amour propre du maître laisse toujours quelque prise au sien ; il faut qu'il se puisse dire : je conçois, je pénetre, j'agis, je m'instruis. Une des choses qui rendent ennuyeux le Pantalon de la Comédie Italienne, est le soin qu'il prend toujours d'interpréter au Parterre des platises qu'on n'entend déjà que trop. Je ne veux point qu'un Gouverneur soit Pantalon, encore moins un Auteur. Il faut toujours se faire entendre, mais il ne faut pas toujours tout dire : celui qui dit tout, dit peu de choses ; car à la fin on ne l'écoute plus. Que signifient ces quatre vers que La Fontaine ajoute à la fable de la grenouille qui s'enfle ? A-t-il peur qu'on ne l'ait pas comprise ? A-t-il besoin, ce grand

Peintre, d'écrire les noms au dessous des objets qu'il peint ? Loin de généraliser par là sa morale, il la particularise, il la restreint en quelque sorte aux exemples cités, & empêche qu'on ne l'applique à d'autres. Je voudrois qu'avant de mettre les fables de cet Auteur inimitable entre les mains d'un jeune homme, on en retranchât toutes ses conclusions, par lesquelles il prend la peine d'expliquer ce qu'il vient de dire aussi clairement qu'agréablement. Si votre Eleve n'entend la fable qu'à l'aide de l'explication, soyez sûr qu'il ne l'entendra pas même ainsi.

Il importeroit encore de donner à ces fables un ordre plus didactique & plus conforme au progrès des sentimens & des lumieres du jeune adolescent. Conçoit-on rien de moins raisonnable que d'aller suivre exactement l'ordre numérique du livre, sans égard au besoin ni à l'occasion ? D'abord le corbeau, puis la cigale, puis la grenouille, puis les deux mulets, &c. J'ai sur le cœur ces deux mulets, parce que je me souviens d'avoir vu un enfant élevé pour la finance, & qu'on étourdissoit de l'emploi qu'il alloit remplir, lire cette fable, l'apprendre, la dire, la redire cent & cent fois, sans en tirer jamais la moindre objection contre le métier auquel il étoit destiné. Non seulement je n'ai jamais vu d'enfans faire aucune application solide des fables qu'ils apprenoient; mais je n'ai jamais vu que personne se souciât de leur faire faire cette application. Le prétexte de cette étude est l'instruction morale; mais le véritable objet de la mere & de l'enfant n'est que d'occuper de lui toute une compagnie, tandis qu'il récite ses fables : aussi les oublie-t-il toutes en grandissant, lorsqu'il n'est plus question

de les réciter, mais d'en profiter. Encore une fois, il n'appartient qu'aux hommes de s'instruire dans les fables, & voici pour Emile le temps de commencer.

Je montre de loin, car je ne veux pas non plus tout dire, les routes qui détournent de la bonne, afin qu'on apprenne à les éviter. Je crois qu'en suivant celle que j'ai marquée, votre Eleve achetera la connoissance des hommes & de soi-même au meilleur marché qu'il est possible, que vous le mettrez au point de contempler les jeux de la fortune sans envier le sort de ses favoris, & d'être content de lui sans se croire plus sage que les autres. Vous avez aussi commencé à le rendre acteur pour le rendre spectateur, il faut achever; car du parterre on voit les objets tels qu'ils paroissent; mais de la scene on les voit tels qu'ils sont. Pour embrasser le tout, il faut se mettre dans le point de vue, il faut approcher pour voir les détails. Mais à quel titre un jeune homme entrera-t-il dans les affaires du monde. Quel droit a-t-il d'être initié dans ces mysteres ténébreux ? Des intrigues de plaisir bornent les intérêts de son âge; il ne dispose encore que de lui-même, c'est comme s'il ne disposoit de rien. L'homme est la plus vile des marchandises, & parmi nos importans droits de propriété, celui de la personne est toujours le moindre de tout.

Quand je vois que dans l'âge de la plus grande activité, l'on borne les jeunes gens à des études purement spéculatives, & qu'après, sans la moindre expérience, ils sont tout d'un coup jetés dans le monde & dans les affaires, je trouve qu'on ne choque pas moins la raison que la nature, & je ne suis plus surpris que si peu de gens sachent se

conduire. Par quel bizarre tour d'esprit nous apprend-on tant de choses inutiles, tandis que l'art d'agir est compté pour rien ? On prétend nous former pour la société, & l'on nous instruit comme si chacun de nous devoit passer sa vie à penser seul dans sa cellule, ou à traiter des sujets en l'air avec des indifférens. Vous croyez apprendre à vivre à vos enfans, en leur enseignant certaines contorsions du corps, & certaines formules de paroles qui ne signifient rien. Moi aussi, j'ai appris à vivre à mon Emile; car je lui ai appris à vivre avec lui-même, & de plus à savoir gagner son pain; mais ce n'est pas assez. Pour vivre dans le monde, il faut savoir traiter avec les hommes, il faut connoître les instrumens qui donnent prise sur eux; il faut calculer l'action & réaction de l'intérêt particulier dans la Société civile, & prévoir si juste les événemens, qu'on soit rarement trompé dans ses entreprises, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moyens pour réussir. Les Loix ne permettent pas aux jeunes gens de faire leurs propres affaires & de disposer de leur propre bien; mais que leur serviroient ces précautions, si, jusqu'à l'âge prescrit, ils ne pouvoient acquérir aucune expérience ? Ils n'auroient rien gagné d'attendre, & seroient tout aussi neufs à vingt-cinq ans qu'à quinze. Sans doute, il faut empêcher qu'un jeune homme, aveuglé par son ignorance, ou trompé par ses passions, ne se fasse du mal à lui-même : mais à tout âge il est permis d'être bienfaisant, à tout âge on peut protéger, sous la direction d'un homme sage, les malheureux qui n'ont besoin que d'appui.

Les nourrices, les meres s'attachent aux enfans par les soins qu'elles leur rendent; l'exercice des

vertus sociales porte au fond des cœurs l'amour de l'humanité : c'est en faisant le bien qu'on devient bon ; je ne connois point de pratique plus sûre. Occupez votre Eleve à toutes les bonnes actions qui sont à sa portée ; que l'intérêt des indigens soit toujours le sien ; qu'il ne les assiste pas seulement de sa bourse, mais de ses soins ; qu'il les serve, qu'il les protege, qu'il leur consacre sa personne & son temps ; qu'il se fasse leur homme d'affaires ; il ne remplira de sa vie un si noble emploi. Combien d'opprimés, qu'on n'eût jamais écoutés, obtiendront justice, quand il la demandera pour eux avec cette intrépide fermeté que donne l'exercice de la vertu ; quand il forcera les portes des grands & des riches ; quand il ira, s'il le faut, jusqu'aux pieds du Trône, faire entendre la voix des infortunés, à qui tous les abords sont fermés par leur misere, & que la crainte d'être punis des maux qu'on leur fait, empèche même d'oser s'en plaindre.

Mais ferons-nous d'Emile un Chevalier errant, un redresseur de torts, un Paladin? Ira-t il s'ingérer dans les affaires publiques ; faire le sage & le defenseur des loix chez les Grands, chez les Magistrats, chez le Prince ; faire le solliciteur chez les Juges, & l'Avocat dans les Tribunaux ? Je ne sais rien de tout cela. Les noms badins & ridicules ne changent rien à la nature des choses ; il fera tout ce qu'il sait être utile & bon : il ne fera rien de plus, & il sait que rien n'est utile & bon pour lui, de ce qui ne convient pas à son âge. Il sait que son premier devoir est envers lui-même ; que les jeunes gens doivent se défier d'eux, être circonspects dans leur conduite, respectueux devant les gens plus âgés, retenus & discrets à parler sans sujet, modestes dans

les choses indifférentes, mais hardis à bien faire, & courageux à dire la vérité. Tels étoient ces illustres Romains qui avant d'être admis dans les charges, passoient leur jeunesse à poursuivre le crime, & à défendre l'innocence sans autre intérêt que celui de s'instruire, en servant la justice, & protégeant les bonnes mœurs.

Emile n'aime ni le bruit ni les querelles, non seulement entre les hommes, (19) pas même entre

(10) Mais si on lui cherche querelle à lui même : comment se conduira-t-il? Je réponds qu'il n'aura jamais de querelles, qu'il ne s'y prêtera jamais assez pour en avoir. Mais enfin, poursuivra-t-on, qui est-ce qui est à l'abri d'un soufflet ou d'un démenti de la part d'un brutal, d'un ivrogne, ou d'un brave coquin, qui pour avoir le plaisir de tuer son homme, commence par le deshonorer? C'est autre chose : il ne faut point que l'honneur des Citoyens ni leur vie soient à la merci d'un brutal, d'un ivrogne, ou d'un brave coquin, & l'on ne peut pas plus se préserver d'un pareil accident que de la chûte d'une tuile. Un soufflet & un démenti reçus & endurés ont des effets civils, que nulle sagesse ne peut prévenir, & dont nul Tribunal ne peut venger l'offensé. L'insuffisance des Loix lui rend donc en cela son indépendance, il est alors seul Magistrat, seul Juge entre l'offenseur & lui : il est seul Interprete & Ministre de la Loi naturelle : il se doit justice, & peut seul se la rendre, & il n'y a sur la terre nul gouvernement assez insensé pour le punir de se l'être faite en pareil cas Je ne dis pas qu'il doive s'aller battre, c'est une extravagance: je dis qu'il se doit justice, & qu'il en est le seul dispensateur. Sans tant de vains Edits contre les duels, si j'étois Souverain, je réponds qu'il n'y auroit jamais ni soufflet, ni démenti, donné dans mes Etats, & cela par un moyen fort simple, dont les Tribunaux ne se mêleroient point. Quoi qu'il en soit,

entre

entre les animaux. Il n'excita jamais deux chiens à se battre; jamais il ne fit poursuivre un chat par un chien. Cet esprit de paix est un effet de son éducation qui, n'ayant point fomenté l'amour propre & la haute opinion de lui-même, l'a détourné de chercher ses plaisirs dans la domination, & dans le malheur d'autrui. Il souffre, quand il voit souffrir; c'est un sentiment naturel. Ce qui fait qu'un jeune homme s'endurcit & se complaît à voir tourmenter un être sensible, c'est quand un retour de vanité le fait se regarder comme exempt des mêmes peines par sa sagesse ou par sa supériorité. Celui qu'on a garanti de ce tour d'esprit, ne sauroit tomber dans le vice qui en est l'ouvrage. Emile aime donc la paix. L'image du bonheur le flatte; & quand il peut contribuer à le produire, c'est un moyen de plus de le partager. Je n'ai pas supposé qu'en voyant des malheureux, il n'auroit pour eux que cette pitié stérile & cruelle qui se contente de plaindre les maux qu'elle peut guérir. Sa bienfaisance active lui donne bientôt des lumieres, qu'avec un cœur plus dur il n'eût point acquises, ou qu'il eût acquises beaucoup plus tard. S'il voit régner la discorde entre ses camarades, il cherche à les réconcilier; s'il voit des affligés; il s'informe du sujet de leurs peines; s'il voit deux hommes se haïr, il veut connoître la cause de leur inimitié; s'il voit un opprimé gémir des vexa-

---

Emile fait en pareil cas la justice qu'il se doit à lui-même; & l'exemple qu'il doit à la sureté des gens d'honneur. Il ne dépend pas de l'homme le plus ferme d'empêcher qu'on ne l'insulte; mais il dépend de lui d'empêcher qu'on ne se vante long-temps de l'avoir insulté.

tions du puissant & du riche, il cherche de quelles manœuvres se couvrent ces vexations ; & dans l'intérêt qu'il prend à tous les misérables, les moyens de finir leurs maux ne sont jamais indifférens pour lui. Qu'avons-nous donc à faire pour tirer parti de ces dispositions d'une maniere convenable à son âge ? De regler ses soins & ses connoissances, & d'employer son zele à les augmenter.

Je ne me lasse point de le redire : mettez toutes les leçons des jeunes gens en action plutôt qu'en discours. Qu'ils n'apprennent rien dans les livres de ce que l'expérience peut leur enseigner. Quel extravagant projet de les exercer à parler sans sujet de rien dire ; de croire leur faire sentir, sur les bancs d'un College, l'énergie du langage des passions, & toute la force de l'art de persuader, sans intérêt de rien persuader à personne ! Tous les préceptes de la Rhetorique ne semblent qu'un pur verbiage à quiconque n'en sent pas l'usage pour son profit. Qu'importe à un écolier de savoir comment s'y prit Annibal pour déterminer ses soldats à passer les Alpes ? Si au lieu de ces magnifiques harangues, vous lui disiez comment il doit s'y prendre pour porter son Préfet à lui donner congé, soyez sûr qu'il seroit plus attentif à vos regles.

Si je voulois enseigner la Rhétorique à un jeune homme, dont toutes les passions fussent déjà développées, je lui présenterois sans cesse des objets propres à flatter ces passions, j'examinerois avec lui quel langage il doit tenir aux autres hommes pour les engager a favoriser ses désirs. Mais mon Emile n'est pas dans une situation si avantageuse à l'Art oratoire. Borné presque au seul nécessaire physique, il a moins besoin des autres que les autres n'ont besoin de lui ;

& n'ayant rien à leur demander pour lui-même, ce qu'il veut leur persuader ne le touche pas d'assez près pour l'émouvoir excessivement. Il suit de là qu'en général il doit avoir un langage simple & peu figuré. Il parle ordinairement au propre, & seulement pour être entendu. Il est peu sententieux, parce qu'il n'a pas appris à généraliser ses idées ; il a peu d'images, parce qu'il est rarement passionné.

Ce n'est pas pourtant qu'il soit tout-à-fait flegmatique & froid. Ni son âge, ni ses mœurs, ni ses goûts ne le permettent. Dans le feu de l'adolescence, les esprits vivifians, retenus & cohobés dans son sang, portent à son jeune cœur une chaleur qui brille dans ses regards, qu'on sent dans ses discours, qu'on voit dans ses actions. Son langage a pris de l'accent, & quelquefois de la véhémence. Le noble sentiment qui l'inspire, lui donne de la force & de l'élévation ; pénétré du tendre amour de l'humanité, il transmet en parlant les mouvemens de son ame ; sa généreuse franchise a je ne sais quoi de plus enchanteur que l'artificieuse éloquence des autres, ou plutôt lui seul est véritablement éloquent, puisqu'il n'a qu'à montrer ce qu'il sent pour le communiquer à ceux qui l'écoutent.

Plus j'y pense, plus je trouve qu'en mettant ainsi la bienfaisance en action, & tirant de nos bons ou mauvais succès des réflexions sur leurs causes, il y a peu de connoissances utiles qu'on ne puisse cultiver dans l'esprit d'un jeune homme, & qu'avec tout le vrai savoir qu'on peut acquérir dans les Colleges, il acquerra de plus une science plus importante encore, qui est l'application de cet acquis aux usages de la vie. Il n'est pas possible, que, penant tant d'intérêts à ses semblables, il n'apprenne de bonne

heure à peser & apprécier leurs actions, leurs goûts, leurs plaisirs, & à donner en général une plus juste valeur à ce qui peut contribuer ou nuire au bonheur des hommes; que ceux qui, ne s'intéressant à personne ne font jamais rien pour autrui. Ceux qui ne traitent jamais que leurs propres affaires, se passionnent trop pour juger sainement des choses. Rapportant tout à eux seuls, & réglant sur leur seul intérêt les idées du bien & du mal, ils se remplissent l'esprit de mille préjugés ridicules, &, dans tout ce qui porte atteinte à leur moindre avantage, ils voient aussitôt le bouleversement de tout l'Univers.

Etendons l'amour propre sur les autres êtres; nous le transformerons en vertu, & il n'y a point de cœur d'homme dans lequel cette vertu n'ait sa racine. Moins l'objet de nos soins tient immédiatement à nous-mêmes, moins l'illusion de l'intérêt particulier est à craindre: plus on généralise cet intérêt, plus il devient équitable, & l'amour du Genre humain n'est autre chose en nous que l'amour de la justice. Voulons-nous donc qu'Emile aime la vérité, voulons-nous qu'il la connoisse? Dans les affaires tenons-le toujours loin de lui. Plus ses soins seront consacrés au bonheur d'autrui, plus ils seront éclairés & sages, & moins il se trompera sur ce qui est bien ou mal: mais ne souffrons jamais en lui de préférence aveugle, fondée uniquement sur des acceptions de personnes, ou sur d'injustes préventions. Et pourquoi nuiroit-il à l'un pour servir à l'autre? Peu lui importe à qui tombe un plus grand bonheur en partage, pourvu qu'il concoure au plus grand bonheur de tous; c'est là le premier intérêt du Sage, après l'intérêt privé; car chacun est partie de son espece, & non d'un autre individu.

Pour empêcher la pitié de dégénérer en foiblesse, il faut donc la généraliser, & l'étendre sur tout le Genre humain. Alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle est d'accord avec la justice, parce que, de toutes les vertus, la justice est celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par raison, par amour pour nous, avoir pitié de notre espece encore plus que de notre prochain ; & c'est une très-grande cruauté envers les hommes, que la pitié pour les méchans.

Au reste, il faut se souvenir que tous ces moyens par lesquels je jette ainsi mon Eleve hors de lui-même, ont cependant toujours un rapport direct à lui ; puisque, non seulement il en résulte une jouissance intérieure, mais qu'en le rendant bienfaisant au profit des autres, je travaille à sa propre instruction.

J'ai d'abord donné les moyens, & maintenant j'en montre l'effet. Quelles grandes vues je vois s'arranger peu à peu dans sa tête ! Quels sentimens sublimes étouffent dans son cœur le germe des petites passions ! Quelle netteté de judiciaire ! Quelle justesse de raison je vois se former en lui de ses penchans cultivés, de l'expérience qui concentre les vœux d'une ame grande dans l'étroite borne des possibles, & fait qu'un homme supérieur aux autres, ne pouvant les élever à sa mesure, fait s'abaisser à la leur ! Les vrais principes du juste, les vrais modeles du beau, tous les rapports moraux des êtres, toutes les idées de l'ordre se gravent dans son entendement ; il voit la place de chaque chose, & la cause qui l'en écarte ; il voit ce qui peut faire le bien, & ce qui l'empêche ; sans avoir éprouvé les passions humaines, il connoît leurs illusions & leur jeu.

J'avance, attiré par la force des choses, mais sans m'en imposer sur les jugemens des Lecteurs. Depuis long-temps ils me voient dans le pays des chimeres; moi je les vois toujours dans les pays des préjugés. En m'écartant si fort des opinions vulgaires, je ne cesse de les avoir présentes à mon esprit; je les examine, je les médite, non pour les suivre ni pour les fuir, mais pour les peser à la balance du raisonnement. Toutes les fois qu'il me force à m'écarter d'elles, instruit par l'expérience, je me tiens déjà pour dit qu'ils ne m'imiteront pas; je sais que, s'obstinant à n'imaginer que ce qu'ils voient, ils prendront le jeune homme que je figure pour un être imaginaire & fantastique, parce qu'il differe de ceux auxquels ils le comparent, sans songer qu'il faut bien qu'il en differe, puisque élevé tout différemment, affecté de sentimens tout contraires, instruit tout autrement qu'eux, il seroit beaucoup plus surprenant qu'il leur ressemblât, que d'être tel que je le suppose. Ce n'est pas l'homme de l'homme, c'est l'homme de la nature. Assurément il doit être fort étranger à leurs yeux.

En commençant cet ouvrage, je ne supposois rien que tout le monde ne pût observer ainsi que moi, parce qu'il est un point, savoir, la naissance de l'homme, duquel nous partons tous également; mais plus nous avançons, moi pour cultiver la Nature, & vous pour la dépraver, plus nous nous éloignons les uns des autres. Mon Eleve à six ans différoit peu des vôtres que vous n'aviez pas eu le temps de défigurer: maintenant ils n'ont plus rien de semblable; & l'âge de l'homme fait, dont il approche, doit le montrer sous une forme absolument différente, si je n'ai pas perdu tous mes soins. La

quantité d'acquis est peut-être assez égale de part & d'autre ; mais les choses acquises ne se ressemblent point. Vous êtes étonné de trouver à l'un des sentimens sublimes dont les autres n'ont pas le moindre germe ; mais considérez aussi que ceux-ci sont déjà tous Philosophes & Théologiens, avant qu'Emile sache ce que c'est que Philosophie, & qu'il ait même entendu parler de Dieu.

Si donc on venoit me dire : Rien de ce que vous supposez n'existe ; les jeunes gens ne sont point faits ainsi ; ils ont telle ou telle passion ; ils font ceci ou cela : c'est comme si l'on nioit que jamais poirier fût un grand arbre, parce qu'on n'en voit que de nains dans nos jardins.

Je prie ces juges si prompts à la censure, de considérer que ce qu'ils disent-là ; je le sais tout aussi-bien qu'eux, que j'y ai probablement réflechi plus long-temps, & que n'ayant nul intérêt à leur en imposer, j'ai droit d'exiger qu'ils se donnent au moins le temps de chercher en quoi je me trompe : qu'ils examinent bien la constitution de l'homme, qu'ils suivent les premiers développemens du cœur dans telle ou telle circonstance, afin de voir combien un individu peut differer d'un autre par la force de l'éducation ; qu'ensuite ils comparent la mienne aux effets que je lui donne, & qu'ils disent en quoi j'ai mal raisonné : je n'aurai rien à répondre.

Ce qui me rend plus affirmatif, &, je crois, plus excusable de l'être, c'est qu'au lieu de me livrer à l'esprit de systême, je donne le moins qu'il est possible au raisonnement, & ne me fie qu'à l'observation. Je ne me fonde point sur ce que j'ai imaginé, mais sur ce que j'ai vu. Il est vrai que je n'ai

pas renfermé mes expériences dans l'enceinte des murs d'une Ville, ni dans un seul ordre de gens : mais, après avoir comparé tout autant de rangs & de Peuples que j'en ai pu voir dans une vie passée à les observer, j'ai retranché, comme artificiel, ce qui étoit d'un Peuple & non pas d'un autre, d'un état & non pas d'un autre ; & n'ai regardé, comme appartenant inconteſtablement à l homme, que ce qui étoit commun à tous, à quelque âge, dans quelque rang, & dans quelque nation que ce fût.

Or, si suivant cette méthode vous suivez dès l'enfance un jeune homme qui n'aura point reçu de forme particuliere, & qui tiendra, le moins qu'il est possible, à l autorité & à l'opinion d'autrui ; à qui, de mon Eleve ou des vôtres, pensez-vous qu'il ressemblera le plus ? Voilà, ce me semble, la question qu'il faut résoudre, pour savoir si je me suis égaré.

L'homme ne commence pas aisément à penser ; mais si-tôt qu'il commence, il ne cesse plus. Quiconque a pensé, pensera toujours ; & l'entendement, une fois exercé à la réflexion, ne peut plus rester en repos. On pourroit donc croire que j'en fais trop ou trop peu, que l'esprit humain n'est point naturellement si prompt à s'ouvrir, & qu'après lui avoir donné des facilités qu'il n'a pas, je le tiens trop long-temps inscrit dans un cercle d'idées qu'il doit avoir franchi.

Mais considérez premiérement que, voulant former l'homme de la Nature, il ne s'agit pas pour cela d'en faire un sauvage, & de le reléguer au fond des bois ; mais qu'enfermé dans le tourbillon social, il suffit qu'il ne s'y laisse entraîner, ni par les passions, ni par les opinions des hommes, qu'il voie par ses yeux, qu'il sente par son cœur, qu'aucune

autorité ne le gouverne hors celle de sa propre raison. Dans cette position, il est clair que la multitude d'objets qui le frappent, les fréquens sentimens dont il est affecté, les divers moyens de pourvoir à ses besoins réels, doivent lui donner beaucoup d'idées qu'il n'auroit jamais eues, ou qu'il eut acquises plus lentement. Le progrès naturel à l'esprit est accéléré, mais non renversé. Le même homme qui doit rester stupide dans les forêts, doit devenir raisonnable & sensé dans les Villes, quand il y sera simple spectateur. Rien n'est plus propre à rendre sage, que les folies qu'on voit sans les partager; & celui même qui les partage, s'instruit encore, pourvu qu'il n'en soit pas la dupe, & qu'il n'y porte pas l'erreur de ceux qui les font.

Considérez aussi que, bornés par nos facultés aux choses sensibles, nous n'offrons presque aucune prise aux notions abstraites de la Philosophie & aux idées purement intellectuelles; pour y atteindre il faut ou nous dégager du corps auquel nous sommes si fortement attachés, ou faire d'objet en objet un progrès graduel & lent, ou enfin franchir rapidement & presque d'un saut l'intervalle, par un pas de géant dont l'enfance n'est pas capable, & pour lequel il faut même aux hommes bien des échelons faits exprès pour eux. La premiere idée abstraite est le premier de ces échelons: mais j'ai bien de la peine à voir comment on s'avise de le construire.

L'être incompréhensible qui embrasse tout, qui donne le mouvement au monde, & forme tout le systême des êtres, n'est ni visible à nos yeux, ni palpable à nos mains, il échappe à tous nos sens. L'ouvrage se montre; mais l'ouvrier se cache. Ce n'est pas une petite affaire de connoître enfin qu'il existe;

& quand nous sommes parvenus là, quand nous nous demandons quel est-il, où est-il? notre esprit se confond, s'égare, & nous ne savons plus que penser.

Locke veut qu'on commence par l'étude des esprits; & qu'on passe ensuite à celle des corps; cette méthode est celle de la superstition, des préjugés, de l'erreur, ce n'est point celle de la raison, ni même de la Nature bien ordonnée; c'est se boucher les yeux, pour apprendre à voir. Il faut avoir longtemps étudié les corps, pour se faire une véritable notion des esprits, & soupçonner qu'ils existent: l'ordre contraire ne sert qu'à établir le matérialisme.

Puisque nos sens sont les premiers instrumens de nos connoissances, les êtres corporels & sensibles sont les seuls dont nous ayions immédiatement l'idée. Ce mot *esprit*, n'a aucun sens pour quiconque n'a pas philosophé. Un esprit n'est qu'un corps pour le Peuple & pour les enfans; n'imaginent-ils pas des esprits qui crient, qui parlent, qui battent, qui font du bruit? Or on m'avouera que des esprits qui ont des bras & des langues ressemblent beaucoup à des corps. Voilà pourquoi tous les Peuples du monde, sans excepter les Juifs, se sont fait des Dieux corporels. Nous-mêmes, avec nos termes d'Esprit, de Trinité, de personnes, sommes pour la plupart de vrais anthropomorphites. J'avoue qu'on nous apprend à dire que Dieu est par-tout: mais nous croyons aussi que l'air est par-tout, au moins dans notre athmosphere; & le mot *esprit*, dans son origine ne signifie lui-même que *souffle* & *vent*. Si-tôt qu'on accoutume les gens à dire des mots sans les entendre, il est facile, après cela, de leur faire dire tout ce qu'on veut.

Le sentiment de notre action sur les autres corps

a dû d'abord nous faire croire que, quand ils agiſſoient ſur nous, c'étoit d'une maniere ſemblable à celle dont nous agiſſons ſur eux. Ainſi l'homme a commencé par animer tous les êtres dont il ſentoit l'action. Se ſentant moins fort que la plupart de ces êtres, faute de connoître les bornes de leur puiſſance, il l'a ſuppoſée illimitée, & il en fit des Dieux auſſitôt qu'il en fit des corps. Durant les premiers âges, les hommes effrayés de tout, n'ont rien vu de mort dans la Nature. L'idée de la matiere n'a pas été moins lente à ſe former en eux que celle de l'eſprit, puiſque cette premiere idée eſt une abſtraction elle-même. Ils ont ainſi rempli l'univers de Dieux ſenſibles. Les aſtres, les vents, les montagnes, les fleuves, les arbres, les villes, les maiſons mêmes, tout avoit ſon ame, ſon Dieu, ſa vie. Les marmouſets de Laban, les manitoux des Sauvages, les fétiches des Negres, tous les ouvrages de la Nature & des hommes ont été les premieres divinités des mortels, le polythéiſme a été leur premiere religion, & l'idolatrie leur premier culte. Ils n'ont pu reconnoître un ſeul Dieu que quand, généraliſant de plus en plus leurs idées, ils ont été en état de remonter à une premiere cauſe, de réunir le ſyſtême total des êtres ſous une ſeule idée, & de donner un ſens au mot *ſubſtance*, lequel eſt au fond la plus grande des abſtractions. Tout enfant qui croit en Dieu eſt donc néceſſairement idolâtre, ou du moins anthropomorphite; & quand une fois l'imagination a vu Dieu, il eſt bien rare que l'entendement le conçoive. Voilà préciſément l'erreur où mene l'ordre de Locke.

Parvenu, je ne ſais comment, à l'idée abſtraite de la ſubſtance, on voit que pour admettre une ſubſtance unique, il lui faudroit ſuppoſer des qualités

incompatibles qui s'excluent mutuellement, telles que la pensée & l'étendue, dont l'une est essentiellement divisible, & dont l'autre exclut toute divisibilité. On conçoit d'ailleurs que la pensée, ou si l'on veut le sentiment, est une qualité primitive & inséparable de la substance à laquelle elle appartient, qu'il en est de même de l'étendue par rapport à sa substance. D'où l'on conclut que les êtres qui perdent une de ces qualités, perdent la substance à laquelle elle appartient; que par conséquent la mort n'est qu'une séparation de substances, & que les êtres où ces deux qualités sont réunies, sont composés des deux substances auxquelles ces deux qualités appartiennent.

Or, considérez maintenant quelle distance reste encore entre la notion des deux substances, & celle de la Nature divine; entre l'idée incompréhensible de l'action de notre ame sur notre corps, & l'idée de l'action de Dieu sur tous les êtres. Les idées de création, d'annihilation, d'ubiquité, d'éternité, de toute puissance, celle des attributs divins, toutes ces idées qu'il appartient à si peu d'hommes de voir aussi confuses & aussi obscures qu'elles le sont, & qui n'ont rien d'obscur pour le Peuple, parce qu'il n'y comprend rien du tout, comment se présenteront-elles dans toute leur force, c'est-à-dire, dans toute leur obscurité, à des jeunes esprits encore occupés aux premieres opérations des sens, & qui ne conçoivent que ce qu'ils touchent? C'est en vain que les abymes de l'infini sont ouverts tout autour de nous, un enfant n'en sait point être épouvanté, ses foibles yeux n'en peuvent sonder la profondeur. Tout est fini pour les enfans, ils ne savent mettre des bornes à rien; non qu'ils fassent la mesure fort

longue, mais parce qu'ils ont l'entendement court. J'ai même remarqué qu'ils mettent l'infini moins au delà qu'au deçà des dimensions qui leur sont connues. Ils estimeront un espace immense, bien plus par leurs pieds que par leurs yeux; il ne s'étendra pas pour eux plus loin qu'ils ne pourront voir, mais plus loin qu'ils ne pourront aller. Si on leur parle de la puissance de Dieu, ils l'estimeront presque aussi fort que leur pere. En toute chose leur connoissance étant pour eux la mesure des possibles, ils jugent ce qu'on leur dit toujours moindre que ce qu'ils savent. Tels sont les jugemens naturels à l'ignorance & à la foiblesse d'esprit. Ajax eût craint de se mesurer avec Achille, & défie Jupiter au combat, parce qu'il connoît Achille, & ne connoît pas Jupiter. Un Paysan Suisse qui se croyoit le plus riche des hommes, & à qui l'on tâchoit d'expliquer ce que c'étoit qu'un Roi, demandoit d'un air fier si le Roi pourroit bien avoir cent vaches à la montagne.

Je prévois combien de Lecteurs seront surpris de me voir suivre tout le premier âge de mon Eleve sans lui parler de religion. A quinze ans il ne savoit s'il avoit une ame, & peut-être à dix-huit n'est-il pas encore temps qu'il l'apprenne; car s'il l'apprend plutôt qu'il ne faut, il court risque de ne le savoir jamais.

Si j'avois à peindre la stupidité fâcheuse, je peindrois un pédant enseignant le catéchisme à des enfans; si je voulois rendre un enfant fou, je l'obligerois d'expliquer ce qu'il dit, en disant son catéchisme. On m'objectera que la plupart des dogmes du Christianisme étant des mysteres, attendre que

l'esprit humain soit capable de les concevoir, ce n'est pas attendre que l'enfant soit homme, c'est attendre que l'homme ne soit plus. A cela je réponds : premiérement; qu'il y a des mysteres qu'il est non seulement impossible à l'homme de concevoir, mais de croire, & que je ne vois pas ce qu'on gagne à les enseigner aux enfans, si ce n'est de leur apprendre à mentir de bonne heure. Je dis de plus, que, pour admettre les mysteres, il faut comprendre au moins qu'ils sont incomprehensibles ; & les enfans ne sont pas même capables de cette conception là. Pour l'âge où tout est mystere, il n'y a point de mysteres proprement dits.

Il faut croire en Dieu pour être sauvé. Ce dogme mal entendu est le principe de la sanguinaire intolérance, & la cause de toutes ces vaines instructions qui portent le coup mortel à la raison humaine, en l'accoutumant à se payer de mots. Sans doute il n'y a pas un moment à perdre pour mériter le salut éternel; mais si, pour l'obtenir, il suffit de répéter de certaines paroles, je ne vois pas ce qui nous empêche de peupler le Ciel de sansonnets & de pies, tout aussi-bien que d'enfans.

L'obligation de croire en suppose la possibilité. Le Philosophe qui ne croit pas a tort, parce qu'il use mal de la raison qu'il a cultivée, & qu'il est en état d'entendre les vérités qu'il rejette. Mais l'enfant qui professe la religion chrétienne, que croit-il? ce qu'il conçoit : & il conçoit si peu ce qu'on lui fait dire, que, si vous lui dites le contraire, il l'adoptera tout aussi volontiers. La foi des enfans & de beaucoup d'hommes, est une affaire de Géographie. Seront-ils récompensés d'être nés à Rome

plutôt qu'à la Mecque. On dit à l'un que Mahomet est le Prophete de Dieu, & il dit que Mahomet est le Prophete de Dieu; on dit à l'autre que Mahomet est un fourbe, & il dit que Mahomet est un fourbe. Chacun des deux eût affirmé ce qu'affirme l'autre s'ils se fussent trouvés transposés. Peut-on partir de deux dispositions si semblables, pour envoyer l'un en Paradis & l'autre en Enfer? Quand un enfant dit qu'il croit en Dieu, ce n'est pas en Dieu qu'il croit, c'est à Pierre ou à Jacques qui lui disent qu'il y a quelque chose qu'on appelle Dieu, & il le croit à la maniere d'Euripide.

O Jupiter! car de toi rien sinon
Je ne connois seulement que le nom (11)

Nous tenons que nul enfant mort avant l'âge de raison ne sera privé du bonheur éternel; les Catholiques croient la même chose de tous les enfans qui ont reçu le baptême, quoiqu'ils n'aient jamais entendu parler de Dieu. Il y a donc des cas où l'on peut être sauvé sans croire en Dieu, & ces cas ont lieu, soit dans l'enfance, soit dans la démence, quand l'esprit humain est incapable des opérations nécessaires pour reconnoître la Divinité. Toute la différence que je vois ici entre vous & moi, est que vous prétendez que les enfans ont à sept ans cette capacité, & que je ne la leur accorde

---

(11) *Plutarque, Traité de l'amour, trad. d'Amyot.* C'est ainsi que commençoit d'abord la Tragédie de Ménalippe; mais les clameurs du peuple d'Athenes forcerent Euripide à changer ce commencement.

pas même à quinze. Que j'aie tort ou raiſon, il ne s'agit pas ici d'un article de foi, mais d'une ſimple obſervation d'hiſtoire naturelle.

Par le même principe, il eſt clair que tel homme parvenu juſqu'à la vieilleſſe ſans croire en Dieu, ne ſera pas pour cela privé de ſa préſence dans l'autre vie, ſi ſon aveuglement n'a pas été volontaire; & je dis qu'il ne l'eſt pas toujours. Vous en convenez pour les inſenſés qu'une maladie prive de leurs facultés ſpirituelles, mais non de leur qualité d'homme, ni par conſéquent du droit aux bienfaits de leur Créateur : pourquoi donc n'en pas convenir auſſi pour ceux qui, ſéqueſtrés de toute ſociété dès leur enfance, auroient mené une vie abſolument ſauvage, privés des lumieres qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes (12)? Car il eſt d'une impoſſibilité démontrée qu'un pareil Sauvage pût jamais élever ſes réflexions juſqu'à la connoiſſance du vrai Dieu. La raiſon nous dit qu'un homme n'eſt puniſſable que par les fautes de ſa volonté, & qu'une ignorance invincible ne lui ſauroit être imputée à crime. D'où il ſuit que devant la Juſtice éternelle tout homme qui croiroit, s'il avoit les lumieres néceſſaires, eſt réputé croire, & qu'il n'y aura d'incrédules punis que ceux dont le cœur ſe ferme à la vérité.

Gardons-nous d'annoncer la vérité à ceux qui ne ſont pas en état de l'entendre, car c'eſt vouloir y

---

(12) Sur l'état naturel de l'eſprit humain & ſur la lenteur de ſes progrès : *Voyez la premiere partie du Diſcours ſur l'Inégalité.*

ſubſtituer l'erreur. Il vaudroit mieux n'avoir aucune idée de la Divinité, que d'en avoir des idées baſſes, fantaſtiques, injurieuſes, indignes d'elle, c'eſt un moindre mal de la méconnoître que de l'outrager. J'aimerois mieux, dit le bon Plutarque, qu'on crût qu'il n'y a point de Plutarque au monde, que ſi l'on diſoit que Plutarque eſt injuſte, envieux, jaloux, & ſi tyran, qu'il exige plus qu'il ne laiſſe le pouvoir de faire.

Le grand mal des images difformes de la Divinité qu'on trace dans l'eſprit des enfans, eſt qu'elles y reſtent toute leur vie, & qu'ils ne conçoivent plus étant hommes d'autre Dieu que celui des enfans. J'ai vu en Suiſſe une bonne & pieuſe mere de famille, tellement convaincue de cette maxime, qu'elle ne voulut point inſtruire ſon fils de la religion dans le premier âge, de peur que, content de cette inſtruction groſſiere, il n'en négligeât une meilleure à l'âge de raiſon. Cet enfant n'entendoit jamais parler de Dieu qu'avec recueillement & révérence, & ſi-tôt qu'il en vouloit parler lui-même, on lui impoſoit ſilence, comme ſur un ſujet trop ſublime & trop grand pour lui. Cette réſerve excitoit ſa curioſité, & ſon amour propre aſpiroit au moment de connoître ce myſtere qu'on lui cachoit avec tant de ſoin. Moins on lui parloit de Dieu, moins on ſouffroit qu'il en parlât lui-même, & plus il s'en occupoit : cet enfant voyoit Dieu par-tout ; ce que je craindrois de cet air de myſtere indiſcrétement affecté, ſeroit qu'en allumant trop l'imagination d'un jeune homme, on n'altérât ſa tête, & qu'enfin l'on en fit un fanatique au lieu d'en faire un croyant.

Mais ne craignons rien de semblable pour mon Emile qui, refusant constamment son attention à tout ce qui est au dessus de sa portée, écoute avec la plus profonde indifférence les choses qu'il n'entend pas. Il y en a tant sur lesquelles il est habitué à dire : cela n'est pas de mon ressort, qu'une de plus ne l'embarrasse guere ; & quand il commence à s'inquiéter de ces grandes questions, ce n'est pas pour les avoir entendu proposer, mais c'est quand le progrès de ses lumieres porte ses recherches de ce côté-là.

Nous avons vu par quel chemin l'esprit humain cultivé s'approche de ces mysteres, & je conviendrai volontiers qu'il n'y parvient naturellement, au sein de la Société même, que dans un âge plus avancé. Mais comme il y a dans la même Société des causes inévitables par lesquelles le progrès des passions est accéléré, si l'on n'accéléroit de même le progrès des lumieres qui servent à régler ses passions ; c'est alors qu'on sortiroit véritablement de l'ordre de la Nature, & que l'équilibre seroit rompu. Quand on n'est pas maître de moderer un développement trop rapide, il faut mener avec la même rapidité ceux qui doivent y correspondre, en sorte que l'ordre ne soit point interverti, que ce qui doit marcher ensemble ne soit point separé, & que l'homme, tout entier à tous les momens de sa vie, ne soit pas à tel point par une de ses facultes, & à tel autre point par les autres.

Quelle difficulté je vois s'élever ici ! difficulté d'autant plus grande qu'elle est moins dans les choses que dans la pusillanimité de ceux qui n'osent la résoudre : commençons, au moins, par oser la

proposer Un enfant doit être élevé dans la religion de son pere, on lui prouve toujours très-bien que cette religion, telle qu'elle soit, est la seule véritable; que toutes les autres ne sont qu'extravagance & absurdité. La force des argumens dépend absolument sur ce point, du Pays où l'on les propose. Qu'un Turc, qui trouve le Christianisme si ridicule à Constantinople, aille voir comment on trouve le Mahométisme à Paris : c'est sur-tout en matiere de religion que l'opinion triomphe. Mais nous qui prétendons secouer son joug en toute chose : nous qui ne voulons rien donner à l'autorité; nous qui ne voulons rien enseigner à notre Emile qu'il ne pût apprendre de lui-même par tout Pays, dans quelle religion l'éleverons-nous? à quelle secte agrégerons-nous l'homme de la Nature? La réponse est fort simple, ce me semble : nous ne l'agrégerons ni à celle-ci, ni à celle-là, mais nous le mettrons en état de choisir celle où le meilleur usage de sa raison doit le conduire.

Incedo per ignes
Suppositos cineri doloso.

N'importe; le zele & la bonne foi m'ont jusqu'ici tenu lieu de prudence. J'espere que ces garans ne m'abandonneront point au besoin. Lecteurs, ne craignez pas de moi des précautions indignes d'un ami de la vérité; je n'oublierai jamais ma devise : mais il m'est trop permis de me défier de mes jugemens. Au lieu de vous dire ici de mon chef ce que je pense, je vous dirai ce que pensoit un homme qui valoit mieux que moi. Je garantis la

vérité des faits qui vont être rapportés ; ils sont réellement arrivés à l'auteur du papier que je vais transcrire : c'est à vous de voir si l'on peut en tirer des reflexions utiles sur le sujet dont il s'agit. Je ne vous propose point le sentiment d'un autre où le mien pour regle : je vous l'offre à examiner.

Fin du Tome second.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce second Tome.

n. désigne les notes.

Fin de la Table du Tome deuxieme.



